

Expliciter n° 66 octobre 2006

Husserl et Messer

Alain Flajoliet
Professeur de philosophie en CPGE

La relation entre August Messer (1867-1937) et Husserl commence en 1901, avec la publication de la première édition des *Recherches logiques*. Messer lit cet ouvrage avec attention, puisqu'il le cite explicitement à trois reprises —et sur des points décisifs— dès son grand article de 1906 : « *Experimentell-psychologische Studien über das Denken* », publié dans les *Archiv für die gesamte Psychologie* (Band VIII). Il rend hommage, en premier lieu, à la doctrine husserlienne de la conscience de signification élaborée dans la Première Recherche ; en second lieu, à la distinction entre contenus de sensation non intentionnels et intentionnalité perceptive ; en troisième lieu, à la distinction entre la signification d'une expression et son rapport à l'objet¹. On doit noter aussi qu'il caractérise son projet de psychologie « descriptive » de la pensée comme « phénoménologique »². Cependant, dans ce premier article constitué essentiellement de longs et minutieux comptes rendus d'observations de laboratoire, la présence de Husserl reste discrète par rapport à celle de purs psychologues comme Henry J. Watt, Wilhelm Wundt, Benno Erdmann, Alfred Binet, Narcisse Ach, Theodor Lipps ...

Notons que les *Archiv für die gesamte Psychologie* publièrent les principaux textes de l'École dite « de Würzburg », constituée à partir d'O. Külpe et de ses disciples : Narcisse Ach, Karl Marbe, August Messer, Karl Bühler³.

A. Messer complète en 1908 son travail proprement expérimental de 1906 par un ouvrage de

¹ *Experimentell-psychologische Studien über das Denken*, respectivement p. 85, 112, 194.

² *Experimentell-psychologische Studien ...*, op. cit., p. 194. Cette allusion à la psychologie phénoménologique semble toutefois viser T. Lipps et H. Münsterberg plus que Husserl.

³ O. Külpe (1862-1915) fut formé à Leipzig par W. Wundt, dont il devint l'assistant. Ayant publié son *Grundriss der Psychologie* en 1893, il fut nommé en 1894 professeur à Würzburg, où il fonda (1909) un laboratoire d'étude expérimentale de la pensée. Le programme de recherche de l'École de Würzburg consistait à étudier les actes de pensée par une méthode d'introspection expérimentale. (Démarche qui fut critiquée par W. Wundt et G.-Elias Müller). C'est pourquoi le psychologue H.-J. Watt, tout en étant très proche de cette École n'en fit pas à proprement parler partie parce qu'il rejetait l'introspection (cf. ses « *Experimentelle Beiträge zu einer Theorie des Denkens* », *Archiv f. die ges. Psych.*, Bd IV, 1904). Quelques brèves indications sur les membres de cette École. Narcisse Ach a écrit : *Über die Willenstätigkeit und das Denken* (Göttingen, 1905). Karl Marbe est l'auteur des *Experimentell-psychologische Untersuchungen über das Urteil* (1901). Karl Bühler a rédigé un très long article en trois parties : « *Tatsachen und Probleme zu einer Psychologie der Denkvorgänge, I* », *Archiv f. die ges. Psychologie*, Bd IX, 1907 ; *Tatsachen und Probleme..., II*, *Archiv f. die g. Psychologie*, Bd XII, 1908 ; « *Tatsachen und Probleme..., III* », *Archiv f. die ges. Psychologie*, Bd XII, 1908.

synthèse théorique —*Empfindung und Denken*—, dans lequel Husserl est cette fois-ci très présent, le plus souvent pour lui rendre un vibrant hommage⁴. Non seulement Messer adhère au projet husserlien de « psychologie descriptive », mais il accepte certains résultats essentiels de cette dernière touchant à la conscience de signification, de jugement, ainsi qu'au principe d'intentionnalité de la conscience ... Quelques réserves apparaissent malgré tout, dont la principale touche à la démarche réflexive apodictique du phénoménologue, à laquelle Messer substitue la « perception interne » incertaine et fuyante⁵. C'est donc cette première phase des rapports entre Messer et Husserl (1901-08) que nous aurons à analyser en premier lieu.

La seconde phase commence en 1911 lorsque Husserl prend nettement ses distances avec toute tentative de rapprochement entre phénoménologie et psychologie, en publiant « La philosophie comme science rigoureuse ». Les phénomènes psychiques ne peuvent *en aucune façon*, explique-t-il, être correctement compris dans l'attitude naturaliste des psychologues. Pourtant Messer, nullement rebuté par cette critique, écrit en 1912 un article de nouveau très favorable au rapprochement entre psychologues et phénoménologues : « *Husserls Phänomenologie in ihrem Verhältnis zur Psychologie* »⁶ —article accueilli fraîchement par Husserl dans les *Ideen ... I*. C'est que, depuis la parution de la première édition des *Recherches logiques*, le tournant transcendantal pris par la phénoménologie a modifié profondément la compréhension husserlienne des sciences psychologiques, désormais fondées dans une « région » ontologique : le psychique, région elle-même constituée dans les prestations de l'*Ego* transcendantal absolu et apodictiquement certain de lui-même. Or Messer en 1912 continue manifestement de prétendre déployer sa psychologie phénoménologique des actes de pensée *sans* pratiquer la réduction (que ce soit sous sa forme eidétique ou transcendantale), ce qu'à l'évidence Husserl ne peut tolérer.

Remarquons que la situation de Messer est en 1912-1913 d'autant plus inconfortable qu'il subit simultanément les attaques de Husserl et de certains de ses collègues psychologues, estimant de leur côté qu'il n'y a rien à attendre de la phénoménologie, discipline « spéculative » totalement étrangère à la scientificité exacte⁷.

⁴ Dans *Empfindung und Denken*, les *Recherches logiques* de Husserl sont citées explicitement à trente reprises. On mesure l'importance de ce chiffre si l'on sait que, parmi les philosophes, Aristote, Locke, et Kant ne sont cités que deux fois ; Platon, Berkeley, J.-S. Mill une fois. Voici les principaux thèmes husserliens discutés par Messer. D'abord l'idée de conscience intentionnelle « animant » les contenus de sensations (*op. cit.*, p. 99-100). Ensuite les questions de l'« attention » (*op. cit.*, p. 132) et de l'« abstraction » (*op. cit.*, p. 140). La théorie de la « qualité » et de la « matière » des actes (*op. cit.*, p. 152, 158). Messer reprend aussi à son compte la distinction entre « actes nominaux » et « actes propositionnels » (*op. cit.*, p. 436 *sq.*). En revanche, tout en acceptant la distinction entre « intuition sensible » et « intuition catégoriale », Messer en modifie le sens (*op. cit.* p. 76-78). Enfin Messer s'intéresse de près à la conception de la logique développée par les *Prolégomènes* (*op. cit.*, p. 181, 185, 186, 187). [Beaucoup de textes de l'école de Würzburg, sont disponibles en français ou en anglais sur le site du GREX www.expliciter.net].

⁵ *Empfindung und Denken*, Leipzig Quelle et Meyer, troisième édition, 1928. (Abréviation ultérieure : *ED*).

⁶ *Archiv f. die g. Psychologie*, t. XXII, 1912. Pendant l'impression des *Ideen ... I*, A. Messer publie en collaboration avec Julius Cohn deux articles dans les *Jahrbücher der Philosophie* (Bd 1), que Husserl stigmatise comme n'ayant pas plus compris sa véritable problématique que l'article des *Archiv* de 1912. (Cf. *Ideen ... I, Husserliana*, Bd III/1, La Haye, Martinus Nijhoff, 1976, p. 176 ; il s'agit de la note b de la page 158 dans la pagination originale (édition M. Niemeier). Nous utiliserons désormais l'abréviation *Hua* Bd III/1 pour *Husserliana* Band III/1, et généraliserons ce procédé aux autres volumes des *Husserliana*).

⁷ Les pièces du dossier sont bien exposées par D. Tiffenau dans plusieurs notes de sa traduction du troisième livre des *Ideen* : *La phénoménologie et les fondements des sciences*, Paris, P.U.F., 1993. Il s'agit des notes 10 de la page 35 ; 12 de la page 36 ; 31 de la page 61, 33 de la page 65 (pagination de sa traduction du volume V des *Husserliana*, M. Nijhoff, 1952). Les deux opposants principaux à la phénoménologie husserlienne du point de vue de la psychologie scientifique furent G. Anschütz, que Husserl cite nommément dans les *Ideen ... III*, et W. Wundt. Ce dernier n'est pas pris à partie dans les *Ideen ... III*, mais dans l'« Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* » de 1913, (tr. fr. de J. English, *Husserl, Articles sur la logique*, P.U.F., 1975, p. 397-407). Dans ses *Kleine Schriften* de 1910, Wundt reproche aux *Recherches logiques* de n'être que « logicisme scolastique » (Husserl, *Articles sur la logique*, *op. cit.*, p. 400). La critique de la phénoménologie par G. Anschütz, pour sa part, s'inscrit dans l'horizon du positivisme. Elle est synthétisée dans un très long article des *Archiv f. die g. Psychologie* intitulé : « *Spekulative, exakte und angewandte Psychologie* ». (Première Partie, *Archiv*, Bd XXIII, 1912 ; Seconde et Troisième Parties, *Archiv*, Bd XXIV, 1912). Antérieurement (en 1911), comme le rappelle D. Tiffenau (*op. cit.*, p. 61, n. 31), G. Anschütz avait rédigé, toujours dans les *Archiv* (Bd

La troisième phase consiste en un remaniement, par Messer, de sa conception de la psychologie phénoménologique, tenant compte des critiques husserliennes des *Ideen ... I*. Ce changement apparaît dans une seconde version de son article : « *Husserls Phänomenologie in ihrem Verhältnis zur Psychologie* », publiée en 1914 dans le tome XXXII des *Archiv für die gesamte Psychologie*. Husserl rédige alors (1914), en réponse à cet article, un projet de lettre à Messer, où il reconnaît que ce dernier s'est quelque peu rapproché d'une compréhension correcte de la phénoménologie (en dépit d'erreurs persistantes). Le dernier texte husserlien évoquant Messer (1917) : « *Zur Kritik an Theodor Elsenhans und August Messer* » retrouve la tonalité fortement critique des *Ideen ... I*, mais s'attarde beaucoup plus longuement sur les conceptions d'Elsenhans que sur celles de Messer⁸.

Plan de l'article

1. Messer et la première phénoménologie husserlienne des vécus logico-expressifs (1901-1908)

- 1.1 Confrontation des projets et des démarches
- 1.2 La conscience de signification
 - 1.2.1 Démarches. Réduction du physique et des associations psychiques
 - 1.2.2 Pensée et langage
 - 1.2.3 Signification et remplissement
- 1.3 Abstraction et attention
- 1.4 L'intentionnalité
- 1.5 Le jugement

2. L'impossible rapprochement entre psychologie descriptive et psychologie phénoménologique (1911-1914)

- 2.1 Le problème de la naturalisation du psychique pur (1912)
- 2.2 Le problème d'une psychologie eidétique (1912)
- 2.3 La réaction radicalement négative de Husserl à l'article de Messer (1913)
- 2.4 La réponse d'A. Messer à la note des *Ideen ... I* (1914).

1. Messer et la première phénoménologie husserlienne des vécus logico-expressifs (1901-1908)

Lorsque Messer rédige son grand article : « *Experimentell-psychologische Studien über das Denken* », puis synthétise les résultats obtenus dans son livre : *Empfindung und Denken*, il a présenté à l'esprit la première édition des *Recherches logiques* (1900-01), qu'il cite le plus souvent favorablement. L'idée qui sous-tend cette volonté de rapprochement, est celle d'un programme d'étude de la pensée où phénoménologie et psychologie pourraient collaborer. Qu'il puisse y avoir entre les deux disciplines, comme le lui rappellera plus tard Husserl, une différence de principe, lui échappe en grande partie parce que dans la première édition des *Recherches*, comme c'est bien connu, la phénoménologie se pense comme « psychologie descriptive », dans le sillage de la *Psychologie vom empirischen Standpunkt* de Brentano⁹. Or le projet de Messer est bien de constituer une psychologie « descriptive » de la pensée, par opposition à une psychologie cherchant à établir les « causes » des processus de pensée — ce point essentiel est acquis dès 1906¹⁰. Messer peut donc avoir

XX), un article plus spécialisé consacré aux méthodes de la psychologie : « *Über die Methoden der Psychologie* ». Cet article, critiqué par Husserl dans les *Ideen III* (*Hua Bd V, op. cit.*, p. 50), ramenait la méthode phénoménologique à l'« introspection » à la manière de T. Lipps, pour en dénoncer le caractère non scientifique.

⁸ Le projet de lettre à Messer est édité dans le tome XXV des *Husserliana : Aufsätze und Vorträge* (1911-1921), M. Nijhoff, La Haye, 1987, p. 249-252. La note sur Elsenhans et Messer est éditée dans la même volume, aux pages 226-248.

⁹ *La psychologie vom empirischen Standpunkt* (1874) fonde de facto la « psychologie descriptive », même si l'expression n'apparaît que plus tard chez Brentano (selon O. Kraus : à partir des Cours de 1887-88). Cf. L. Gilson, *La psychologie descriptive selon F. Brentano*, Paris, Vrin, 1955, p. 73-74. En 1892, Brentano oppose, dans sa Conférence « Sur l'avenir de la philosophie », « psychologie descriptive » et « psychologie génétique ».

¹⁰ En « constatant » les « connexions de vécus », nous procédons, explique Messer, « de manière purement phénoménologique ou descriptive. Si à l'occasion le sujet désigne sans hésiter cette connexion comme « causale », cela n'a naturellement rien de déterminant. Ce qui est déterminant réside ici dans les considérations

l'impression —même si une lecture plus attentive des *Recherches* de 1900-01 aurait dû le convaincre de son erreur¹¹— que ses travaux se situent au fond sur le même terrain que celui de la première phénoménologie husserlienne, dont ils confirment selon lui beaucoup d'analyses (mais pas toutes). Examinons le rapport de Messer aux *Recherches logiques* (dans leur première édition) en nous limitant à quatre points essentiels : projet et démarche ; description de la conscience de signification ; conception du remplissement intuitif ; de l'abstraction et de l'attention ; de l'intentionnalité ; du jugement.

1.1 Confrontation des projets et des démarches

Du côté de Messer¹², le projet est, comme nous venons de le rappeler, dès 1906, de produire une *description* de la pensée par le moyen de la « perception interne » ou « perception de soi » (*inneren oder Selbstwahrnehmung*¹³). Ses recherches se placent donc, comme toutes celles de l'École de Würzburg, dans l'horizon de cette psychologie introspective, bien représentée en Allemagne par T. Lipps¹⁴, qui résistait au début du siècle à la mise en extériorité du psychique caractéristique de l'orientation psychophysiologique. Nous allons voir que cette École réclamait toutefois

gnoséologiques-métaphysiques (*erkenntnistheoretisch-metaphysischen Erwägungen*), et ces dernières à vrai dire nous semblent conduire à ce résultat qu'on doit statuer, non pas sur le domaine des contenus de conscience comme tels, mais bien plutôt sur le domaine de la connexion causale (*Kausalzusammenhang*) qu'il faut poser pour fonder les processus psychiques réels (*realen*) en soi inconscients » (*Experimentell-psychologische Studien* ..., *op. cit.*, p. 194-195).

¹¹ Certains passages des *Recherches logiques* prennent clairement leurs distances par rapport à la psychologie, mais ils sont rares. Citons par exemple un passage du paragraphe 15 B) de la Seconde Recherche. *Logische Untersuchungen, zweiter Band, Husserliana Band XIX/1*, La Haye, M. Nijhoff, 1984, p. 150. Nous utiliserons désormais l'abréviation : LU II, suivie du numéro du tome dans la série des *Husserliana* : XIX/1 ou XIX/2. (Même chose pour le tome I des *Logische Untersuchungen*, publié dans la série des *Husserliana* comme tome XVIII, M. Nijhoff, 1975). Ce qui donne ici : LU II, *Hua, Bd XIX/1*, p. 150. Tr. fr. H. Elie, A.L. Kelkel, R. Schérer : *Recherches logiques*, t. II/1, Paris, P.U.F., 1969, p. [145-146], 171. (La première référence entre crochets est celle qui est placée en marge de la traduction française, la seconde référence est celle de la pagination de cette traduction même ; la première référence renvoie à la pagination de la seconde édition des *Logische Untersuchungen* ; nous la donnerons toujours dans la suite, parce que c'est à partir d'elle que les traducteurs français ont élaboré leur système de notes permettant de reconstituer la première édition allemande —la seule, rappelons-le, qui nous intéresse dans cet article). Pour la traduction française, l'abréviation sera toujours : RL, suivi du numéro du tome, et de la pagination telle qu'indiquée. Dates de parution des traductions : 1969 (t. I et t. II/1), 1972 (t. II/2), 1974 (t. III).

¹² (Rappelons une fois pour toutes que nous laissons de côté la validité de l'interprétation messérienne des *Recherches logiques* —il est clair que Messer commet un contresens lorsqu'il tend à ramener la phénoménologie qui s'y déploie à une variante de psychologie empirique introspective. Dès 1901, mais à condition de suivre il est vrai l'*intention* qui anime l'oeuvre, les *Recherches* n'appartiennent plus à cet horizon de l'introspection psychologique). Dans *Empfindung und Denken* (*op. cit.*, p. 12-13, p. 145, n. 1), Messer explique, dans le droit fil de son article de 1906, qu'il se tient à distance de toute considération psychologique *génétique*. Il écrit (*op. cit.*, p. 13) : « Nous voulons ici faire simplement de la psychologie "pure". Il est acquis en conséquence que nous faisons abstraction par exemple de ce qu'on exhibe pour expliquer (*erklären*) les vécus —en premier lieu de tout de qui est physique (corporel) ».

¹³ *Empfindung und Denken*, *op. cit.*, p. 81. Messer aborde toutefois les problèmes de « causalité psychique » et des « connexions de conscience » dans les paragraphes 14 de son article de 1906, mais sans s'y attarder. Procéder en effet « phénoménologiquement » ou « descriptivement » (*art. cit.*, p. 194), c'est simplement constater que cette causalité (ou connexion) est vécue par les sujets observés ; il n'est pas question de s'interroger sur la réalité de cette causalité, ce qui conduirait inévitablement à des considérations « métaphysiques » et « gnoséologiques » non phénoménologiques (*ibid.*).

¹⁴ Lipps, cf. p. ex. *Leitfaden des Psychologie*, sec. édition Leipzig, 1906, Wilhelm Engelmann, p. 42 : « Une psychologie physiologique qui construirait des intuitions psychologiques sur la connaissance physiologique, est une absurdité. (...) Le chemin de la psychologie est d'abord et en définitive partout le chemin de l'observation immédiate des faits dont il s'agit pour cette science. Et cette dernière recherche est introspection (*Selbstbeobachtung*), c'est-à-dire observation des vécus propres de conscience ». Lipps est (avec Stumpf) un des rares psychologues épargnés par Husserl dans « La philosophie comme science rigoureuse ». Messer le cite abondamment et toujours favorablement dans son article de 1906.

d'importantes modifications à la démarche introspective canonique, mais on peut déjà noter que ce choix de la « perception interne » comme voie d'accès aux vécus de pensée éloigne d'emblée Messer de Husserl, même en ne tenant compte que de la première édition des *Recherches*. Dès 1901 en effet, Husserl se montre très réservé sur la validité de l'opposition, défendue en particulier par Brentano, de la « perception interne » et de la « perception externe ». L'authentique opposition phénoménologique, explique-t-il dans l'Appendice à la Sixième Recherche, passe « entre perception évidente et perception non évidente, entre perception indubitable et perception trompeuse »¹⁵.

Toutefois, lorsqu'on se reporte à l'Introduction du tome second des *Recherches* dans l'édition de 1901, on voit que cette distinction est loin d'être parfaitement assurée. En effet, le projet de reconduire les formations logiques objectives aux vécus logico-expressifs nécessaires à leur élucidation, est confié à la « phénoménologie », non pas comme description *eidétique* de ces vécus, mais en tant qu'opposée à une psychologie génétique-explicative¹⁶. Donc, en reprenant la conceptualité brentanienne, elle est confiée simplement à une « psychologie descriptive ». C'est cette dernière qui a pour tâche de déployer dans l'évidence les vécus subjectifs concrets dans lesquels se forment les concepts et jugements idéaux de la logique. C'est seulement de ces formations logiques que Husserl affirme qu'elles sont « idéales », nullement des actes multiples réfléchis par le phénoménologue et dans lesquels elles sont visées et éventuellement données dans l'évidence¹⁷. Reconnaissons que l'ouverture abrupte de l'Appendice 3 au paragraphe 6 de l'Introduction aux *Recherches* avait de quoi induire Messer en erreur quant à la nature du projet husserlien : « La phénoménologie est psychologie descriptive ». Messer définit pour sa part son projet, en 1906 comme en 1908, comme celui d'une « psychologie descriptive » des vécus de conscience. « Je désigne, écrit-il dans *Empfindung und Denken*, la tâche générale de la psychologie pure comme celle d'une "description" »¹⁸.

Si pour Husserl l'analyse phénoménologique est difficile c'est d'abord parce que nous sommes tournés naturellement vers les objets plutôt que vers les actes. « Au lieu de nous consacrer à l'accomplissement des actes édifiés de diverses manières les uns sur les autres, et par là d'être exclusivement tournés vers leurs objets, nous devons plutôt "réfléchir", c'est-à-dire transformer en objets ces actes eux-mêmes »¹⁹. Mais en outre, ajoute Husserl, la réflexion sur les actes pourrait bien modifier ces derniers, de sorte qu'aucune description phénoménologique ne pourrait plus être vraie. Lisant cette remarque, Messer a dû très probablement y voir un écho des débats internes au champ des sciences psychologiques, sur la validité de l'introspection. (En toute rigueur, évidemment, il ne s'agit pas exactement de cela chez Husserl, mais simplement de l'affirmation que la réflexion phénoménologique modifie l'irréfléchi).

L'École de Würzburg en effet s'était fortement impliquée dans ces débats. W. Wundt avait attaqué la démarche introspective —et en particulier les travaux de K. Bühler, membre éminent de l'École—, dans ses *Psychologische Studien*²⁰. Au centre des critiques de Wundt il y avait cette constatation que

¹⁵ LU II, *Hua Bd XIX/2*, p. 760-761. RL III, P.U.F., 1974, p. [232], 279.

¹⁶ LU II, *Hua Bd XIX/1*, p. 7 ; RL II/1, p. [3], n. 3. En 1901, voici comment Husserl présente son programme de recherche : en tout premier lieu, s'attacher aux vécus logico-expressifs : « décrire [ces] vécus psychiques, dans quels genres les ranger, genres capables de cette fonction de signifier ; comment les actes de "représentation" et de "jugement" accomplis en eux se comportent envers "l'intuition correspondante", comment ces actes "se renforcent" et "se remplissent", trouvent en elle leur "évidence", et ainsi de suite » (LU II, *Hua Bd XIX/1*, p. 20 ; RL II/2, p. [15], avec les n. 3-7). Notons la parenté de ce programme de recherche avec celui de la *Denkpsychologie* de Messer, qui lui aussi étudie la conscience de signification, ses rapports avec l'intuition, la conscience de jugement —ajoutons que l'élucidation de l'attention et de l'abstraction est commune aux deux auteurs.

¹⁷ LU II, *Hua Bd XIX/1*, p. 12, n. 4 ; RL II/1, p. [8], n. 5.

¹⁸ *Empfindung und Denken*, p. 16, n. 1. Messer donne comme synonymes « *Deskription* » et « *Beschreibung* ». Il précise (*ibid.*) : « nous voulons laisser ouverte la question débattue de savoir si et en quel sens on peut poser une connexion causale (*Kausalzusammenhang*) entre les contenus de conscience ».

¹⁹ LU II, *Hua Bd XIX/1*, p. 14, n. 2. ; RL II/1, p. [9], n. 5.

²⁰ Le point sur cette discussion dans A. Burloud, *La pensée d'après les recherches expérimentales de H.-J. Watt, de Messer et de Bühler*, Paris, Alcan, 1927, p. 113-119, 161-170. [le texte de Burloud est disponible sur le site www.expliciter.net] W. Wundt attaque la démarche introspective de K. Bühler dans ses *Psychologische Studien, Band II Heft 4* (Leipzig, 1907), parce que selon lui elle ne possède pas l'exactitude exigible de toute investigation prétendant à la scientificité, exactitude dont le modèle est celui des sciences physiques : « 1) l'observateur doit être en mesure de noter exactement lui-même le début du processus qu'il doit observer ; 2) il

l'intimité du sujet observant à lui-même, clé de la démarche introspective, invalidait *ipso facto* les résultats obtenus par ce type de psychologie, qui perdait toute scientificité (l'introspection produisant inévitablement une modification de l'observé par l'observateur du fait de leur non distinction). A quoi répondit K. Bühler, en 1908 — reprenant les suggestions des « *Experimentell-psychologische Studien* » de Messer²¹ — que l'introspection est en fait une *rétrospection* immédiate où l'observant et l'observé ne se confondent nullement. Cette non distinction ouvrant la possibilité, il faut le noter, d'erreurs sur soi-même, point fortement souligné par Messer en opposition complète à la notion husserlienne de « perception adéquate » comme source absolument certaine ou s'alimente, nous venons de le voir, toute la phénoménologie de 1900-1901. La position de Messer sur ce point, il faut cependant le remarquer, est assez complexe et nuancée, et ce dès son article de 1906.

A partir d'une analyse minutieuse d'un certain nombre de déclarations des sujets observés dans son laboratoire, il pense pouvoir affirmer que toute introspection est fondée sur une « considération rétrospective » (*rückschauende Betrachtung*²²), mais que cette rétrospection peut prendre deux formes : « médiate » et « immédiate ». Dans la rétrospection immédiate, le vécu originel est pour ainsi dire encore maintenu présent, et les observations faites à son sujet sont certaines. Dans la rétrospection médiate, le vécu originel a disparu, il ne peut plus qu'être reproduit dans un souvenir, et son observation n'est plus certaine : des erreurs peuvent se glisser dans le compte rendu que le sujet donne de ce vécu²³. Cependant pour pénétrer plus avant dans cette question de l'accès aux vécus, il faut ajouter une nouvelle distinction à l'intérieur des phénomènes psychiques, que Messer pose en 1908.

Selon cette distinction, la perception interne donne deux sortes de phénomènes psychiques, D'une part des « sensations » non intentionnelles (avec leurs reproductions possibles : souvenirs, images, etc.), d'autre part des « actes », vécus intentionnels qui appréhendent les sensations pour constituer des représentations d'objets. Les actes sont pour Messer une composante proprement intellectuelle du psychique (ce qui le rapproche de Kant en l'éloignant de Husserl). Si la perception interne des contenus sensibles ne pose d'après lui pas de difficulté de principe — moyennant ce que nous venons de dire, à savoir qu'elle est toujours une rétrospection —, il n'en va pas de même de la perception interne des *actes*. Ces actes se dérobent pour ainsi dire à l'intuition rétrospectives car, à la différence des contenus sensoriels, ils n'ont pas la moindre consistance stable²⁴.

On ne saurait être plus éloigné de Husserl — même en 1901, lorsque la démarche phénoménologique n'est pas encore très fermement distinguée de celle de la psychologie descriptive, jamais Husserl ne doute de la validité absolue de la réflexion phénoménologique sur les actes (actes conférant la signification, actes de l'attention, actes constituant le jugement formel, etc.). Cette réflexion, explique-t-il dans la Cinquième Recherche, donne les actes (et leurs contenus) de manière intuitivement parfaite : l'objet appréhendé dans la réflexion phénoménologique « est réellement là tel qu'il est "présent corporellement", c'est-à-dire lui-même présent dans l'acte de percevoir et ne faisant

doit pouvoir suivre les faits avec une attention concentrée ; 3) il faut qu'on puisse renouveler l'expérience ; 4) il faut qu'on puisse en varier les conditions ». (Burloud, *op. cit.*, p. 162). Wundt explique donc la non rigueur de l'introspection par l'absence de distance entre le sujet et son « objet » d'observation, distance constitutive de la démarche rigoureuse des sciences physiques. L'intimité du sujet à lui-même peut bien être vécue, elle est pour cette raison même inconnaissable scientifiquement. C'est aussi le point de vue de H.-J Watt, dirigé cette fois-ci contre T. Lipps — psychologue introspectionniste dont Husserl prend la défense dans le § 79 des *Ideen ... I*, parce que sa démarche est selon lui très proche de la réflexion phénoménologique. Watt affirme que l'immédiateté absolue de la conscience irréfléchie des vécus rend impossible leur connaissance par la soi-disant « introspection » et ses soi-disant « procès-verbaux » ; seule une connaissance du psychique par une démarche inductive fondée sur l'observation en troisième personne est légitime.

²¹ Messer, « *Experimentell-psychologische Studien ...* », *op. cit.*, p. 15. « Le vécu sur lequel nous dirigeons notre attention est certes passé. Il ne peut manifestement pas être là pour notre observation attentive de la même façon qu'un objet que nous avons sous les yeux et dans nos mains ». Messer dans *Empfindung und Denken* (*op. cit.*, p. 83) fait sienne cette déclaration d'O. Külpe : « Je ne puis observer ma pensée pendant ma pensée même ».

²² L'expression est empruntée à l'ouvrage de T. Lipps, *Bewußtsein und Gegenstände* (Leipzig, 1905).

²³ *Experimentell-psychologische Studien ...*, *op. cit.*, p. 17. Rappelons que ce texte est bien antérieur (1906) à la distinction que font les *Ideen ... I* en 1913, dans leur § 78, entre la validité absolue de la perception immanente avec son halo rétionnel et la validité relative du souvenir.

²⁴ *Empfindung und Denken*, *op. cit.*, p. 83-88. (Messer reconnaît avoir emprunté à Husserl la distinction entre « acte » et « contenus de sensations »).

qu'un avec lui²⁵. Il faut donc, ajoute immédiatement Husserl —et cela aurait dû alerter Messer—, distinguer soigneusement la « perception adéquate », fondement de la démarche phénoménologique, et la « perception interne », fondement de la démarche psychologique, et qui est, elle, « inadéquate »²⁶. Il est vrai que cette confiance de Husserl dans la réflexion phénoménologique sur les actes comme sur les contenus de sensation, vient du fait qu'il n'a pas encore vraiment pris en compte en 1901 le problème que la temporalisation du flux des vécus pose à la validité de cette réflexion : dans la Cinquième Recherche, il étend le noyau d'évidence présente aux horizons du souvenir sans y voir de difficulté particulière²⁷.

Remarquons que cette étude husserlienne de la réflexion par le moi sur ses vécus intentionnels, demeure en 1901 assez largement prise dans des considérations psychologiques-descriptives, puisque Husserl y évoque un « moi empirique » et le « noyau » d'actualité empirique qui est au foyer de ce moi réfléchissant empirique²⁸. (L'assimilation par Messer de la réflexion phénoménologique adéquate à une perception interne psychologique vient certainement de ce genre de passage ambigu). Lorsque la réflexion dépasse ce noyau vers les horizons passés du souvenir, elle constitue selon Husserl « l'âme » (*Seele*) ou « moi permanent » (*bleibende Ich*), « domaine de la psychologie »²⁹.

Puisque selon Messer la rétrospection interne des « actes » —essentiellement des actes de pensée— est grevée d'une foncière incertitude, la psychologie descriptive de la pensée doit utiliser une démarche très particulière (communément appelée « introspection expérimentale »), où l'observation « en première personne » est sans cesse confrontée à l'observation « en troisième personne », celle du psychologue lui-même qui étudie les réactions des sujets dans le contexte du laboratoire. Au début de ses *Experimentell-psychologische Untersuchungen über das Denken*, Messer s'explique longuement sur sa méthode³⁰. Il a choisi, écrit-il, d'observer quatre sujets, tous universitaires (Külpe, Dürr, Schulze, Kassowitz), dans leurs réactions à des tâches relativement simples, impliquant systématiquement la mobilisation de la pensée sous ses différentes formes. Chaque type de tâche donne lieu à l'observation et à la notation de séries de réactions chez les sujets. Le point de départ de l'activité de pensée est toujours la brève présentation, à l'aide d'une machine, d'un « mot inducteur » (*Reizwort*) écrit. Parfois cependant c'est une phrase complète qui est présentée. Le temps de réaction est mesuré par un chronomètre. Quatorze tâches fondamentales ont été construites par Messer. Donnons-en simplement quelques exemples, qui touchent d'assez près au problème qui nous occupe ici, c'est-à-dire celui de ce la confrontation de ce type de recherche expérimentale à la psychologie descriptive husserlienne de 1901.

Il y a d'abord des tâches qui concernent les signification simples. Nommer un objet coordonné, c'est-à-dire faisant partie du même tout que le mot inducteur (tâche 2). Nommer un concept coordonné, c'est-à-dire faisant partie du même genre que le mot inducteur (tâche 3). (La différence entre ces deux tâches vient de ceci : chez Messer le « concept » est la signification qui vise intentionnellement l'« objet »).

Il y a ensuite des tâches qui concernent le jugement. Par exemple celle-ci (tâche 6) : « se souvenir d'un objet déterminé qui tombe sous le concept du mot inducteur et former un énoncé (*Aussage*) à son

²⁵ *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 365, n. o ; *RL II/2*, p. [355], n. 3 ; p. 154.

²⁶ *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 365-66 ; *RL II/2*, p. [355], 154.

²⁷ Au domaine de l'évidence apodictique présente, écrit Husserl, « s'en ajoute un autre, quand, tout ce que la rétention essentiellement liée à la perception révèle de ce qui nous a été présent à l'instant et également ce que la remémoration révèle comme appartenant à une actualité de vécus antérieurs, tout cela nous le réduisons à son contenu phénoménologique passé, quand par conséquent, par la réflexion “dans” la rétention et le souvenir, nous remontons au donné phénoménologique reproduit ». *LU II, Hua Bd XIX/I*, p. 368 ; *RL II/2*, p. [357], 137.

²⁸ *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 367 ; *RL II/2*, p. [356], 156.

²⁹ *LU II, Bd XIX/1*, p. 370, n. 1 ; *RL II/2*, p. [357], n. 3 (nous rectifions l'erreur de notation). Comme cette analyse du § 6 ne permet pas de distinguer clairement psychologie (descriptive) et phénoménologie, Husserl a carrément supprimé dans la seconde édition le paragraphe 7, qui lui fait immédiatement suite. Dans ce paragraphe 7 en effet, Husserl développe en 1901 le parallèle entre psychologie et science de la nature extérieure : toutes deux sont construites sur deux niveaux. Le premier, de pure description des « phénomènes » (internes ou externes), se prolonge par un second qui procède à l'analyse causale des phénomènes. Il est dès lors tentant —comme on le voit par l'interprétation de Messer— d'assimiler l'étude des « phénomènes psychiques » (*LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 172, première éd. ; *RL II/2*, p. [359], n. 1 de la p. 350 du volume) à la *phénoménologie* (qui s'identifie dès lors à la psychologie descriptive).

³⁰ « *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...* », *op. cit.* p. 4-7.

propos »³¹. (Il s'agit donc de trouver un objet en quelque sorte subordonné au concept contenu dans le mot inducteur). Ou celle-là : établir un rapport entre les deux concepts contenus dans les deux mots inducteurs présentés (tâche 7). Messer construit des tâches permettant d'élucider, non seulement des jugements objectifs, comme dans les deux tâches précédentes, mais aussi des jugements de valeur, par exemple (tâche 10) : comparer les personnes, choses, états, désignés par les mots inducteurs et fournir des « jugements de valeur subjectifs » (*subjektive Werturteile*)³².

Enfin certaines tâches plus complexes impliquent un véritable raisonnement. Exemple (tâche 12) : comprendre des énoncés ou des groupes d'énoncés appartenant au champ philosophique. Certains énoncés sont affirmatifs, d'autres interrogatifs. Les groupes d'énoncés représentent des déductions logiques conformes aux règles et dont la conclusion dans certains cas a la forme d'une question³³.

Précision importante : Messer demande toujours aux sujets dont il observe les réactions de lui relater, juste après leur réponse, le souvenir qu'ils ont des processus de pensée qu'ils viennent de mettre en œuvre. L'interprétation de ces processus chez Messer repose beaucoup plus sur ces fragments d'auto-analyse notés minutieusement dans les procès-verbaux, que sur la réaction brute du sujet au mot inducteur. En ceci la démarche de Messer s'apparente encore à celle de la psychologie introspective, par là il a pu croire qu'il retrouvait l'inspiration de la psychologie descriptive de Brentano et du premier Husserl. Donnons juste un exemple pour faire saisir la richesse des matériaux recueillis. Il s'agit d'une auto description d'un sujet ayant réagi au mot « escroc » par le mot « fainéant », lors d'une série d'expériences touchant à la conscience de signification.

« Au mot inducteur, explique le sujet, se liait une tonalité affective (*Stimmung*), d'où le mot "fainéant" est sorti spontanément. Cette tonalité affective n'est pas du tout identique à la conscience de direction (*Richtungsbewußtsein*) précédemment mentionnée. Dans cette dernière, je connais (*weiß Ich*) un cercle d'objets, dans le contenu de la tonalité affective, je sens (*empfinde Ich*) que ces objets ont quelque chose de commun (qui, dans ce cas, pourrait se résumer par cette expression : "pas faineux") »³⁴.

Il faut remarquer aussi une seconde chose concernant la méthode de la psychologie chez Messer. Dans la mesure où son domaine d'étude est la vie subjective concrète de la pensée dans sa factualité, elle se distingue pour lui nettement de la logique, science théorique étudiant les lois idéales-formelles qui régissent la structure constitutive idéale du contenu des actes de signification, de jugement, et de raisonnement³⁵. Ici Messer est proche de la lutte husserlienne contre le psychologisme des *Prolégomènes*. « Pour autant, écrit Messer, que le travail logique consiste à clarifier ce que nous visons (*meinen*) proprement par certaines significations et énoncés, et quelles relations existent entre les concepts et jugements obtenus ainsi, nous faisons abstraction de la pensée existant factuellement (*faktisch*), tout autant que des connexions de vie dans lesquelles cette dernière se produit factuellement (*faktisch*) »³⁶. C'est pourquoi par exemple, dans ses *Experimentell-psychologische Untersuchungen*, Messer essaie de bien distinguer la classification logique des jugements et la classification proprement psychologique qu'il s'efforce de construire. Par ses observations de laboratoire³⁷.

Messer, tout comme Husserl, ajoute que la logique comme théorie pure peut éventuellement fournir des normes à la pensée factuelle, elle acquiert alors une fonction pratique qui ne la définit pas dans son

³¹ « *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...* », *op. cit.* p. 5.

³² « *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...* », *op. cit.* p. 6.

³³ « *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...* », *op. cit.* p. 6.

³⁴ « *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...* », *op. cit.* p. 80.

³⁵ *Empfindung und Denken*, p. 181 sq.

³⁶ *Empfindung und Denken*, p. 188. Dans la discussion entre Benno Erdmann (*Logik*) et Husserl, Messer prend le parti de ce dernier. Cf. Husserl, *Prolegomena zur reinen Logik*, *Hua Bd XVIII*, M. Nijhoff, La Haye, 1975, p. 142, sq. ; traduction de H. Elie, A.L. Kelkel, R. Scherer, *Prolégomènes à la logique pure*, P.U.F., Paris, 1969, p. [137] sq. (Pagination de la 2^e édition allemande, reproduite en marge de la traduction française). Chez Benno Erdmann, que Messer cite longuement (*op. cit.*, p. 187), les lois logiques ont une valeur relative parce que conditionnée par la fonctionnement de la pensée réelle de l'homme réel.

³⁷ *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...*, p. 114-148. Par exemple la logique oppose simplement « le » jugement affirmatif et « le » jugement négatif, là où la psychologie oppose deux sortes de jugements négatif et affirmatif. Du point de vue psychologique en effet, affirmation et négation peuvent être soit irréflechies et immédiates, soit médiates et réfléchies.

essence première³⁸.

Demeure cependant entre nos deux auteurs cette opposition essentielle : la description du psychique, que tous les deux distinguent nettement de l'élucidation proprement logique des concepts et jugements, ne peut être chez Messer que psychologique-empirique, alors que chez Husserl (même s'il n'en a pas une conscience suffisamment claire en 1900-1901), cette description n'est pas nécessairement factuelle et peut donc être descriptive en un sens non psychologique (dégagement des lois d'essence de la subjectivité pensante).

1.2 La conscience de signification

1.2.1 Démarches. Réduction du physique et des associations psychiques

L'analyse de la conscience de la « signification » (*Bedeutung*) des « expressions » (*Ausdrücke*) est tout aussi fondamentale pour les *Recherches logiques* que pour les travaux de Messer de 1906 et en 1908. Le contraste entre la démarche husserlienne *de facto* apparenté à une réduction eidétique³⁹ et la démarche empirique-inductive de Messer, produit ici ses tous ses effets. Prenons comme fil conducteur la Première Recherche logique.

La réduction à effectuer selon Husserl en tout premier lieu est celle de la « face physique » de l'expression, ce qui implique du côté du sujet la mise entre parenthèses de la perception effective des mots et phrases réellement prononcés ou lus. Demeure l'expression idéale (« *in specie* ») et son noyau de signification, dont on peut supposer que, du côté noétique, leur correspond l'essence pure de l'acte d'exprimer une signification⁴⁰.

Husserl ajoute qu'il doit mettre en outre entre parenthèses la fonction de communication de l'expression, ne conservant donc que « la vie psychique solitaire » où la le vouloir dire prend une forme très particulière, puisqu'à soi-même on ne se parle pas réellement : on s'imagine parler⁴¹.

La première étape du processus husserlien de réduction trouve un écho chez Messer, qui écrit : « Le mot comme chose ou processus d'espèce corporelle n'appartient naturellement pas à l'objet de la psychologie descriptive. Cette dernière a seulement affaire aux perceptions et aux représentations de mots »⁴². Le vécu psychique pur ainsi libéré est, chez Messer, un acte de pure « pensée » (une pure « conscience de signification », un pur « acte », une pure « intention », dit-il aussi⁴³), qui se distingue donc des vécus donateurs de choses réelles, ou l'intention appréhende et anime des contenus de sensations (ou des reproduction de tels contenus). L'acte de pensée peut être observé intérieurement

³⁸ *Prolegomena*, § 15. *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...*, p. 185-186. Messer toutefois ne distingue pas aussi rigoureusement que Husserl le fait, pour la logique, d'établir des « normes », (qui relève encore de la logique comme discipline théorique), et le fait pour la logique de fixer des règles pratiques à la pensée concrète (elle est alors « technologie » et non plus théorie).

³⁹ L'expression de « réduction eidétique » ne se trouve pas dans la Première Recherche que nous prenons ici comme fil conducteur, mais la démarche effectivement pratiquée par Husserl relève bien de ce type de réduction.

⁴⁰ L'important concept d'expression « en tant qu'unité idéale » ou « *in specie* », opposé au concept d'expression en tant que phénomène physique, apparaît dans le paragraphe 11 de la Première Recherche (*LU II, Hua Bd XIX/1* p. 48-49 ; *RL II/1*, p. [42], 48-49). *C'est un concept que Messer n'accepte pas*, car pour lui l'expression n'est qu'un phénomène physique, seule la signification est idéale. Dans « L'origine de la géométrie », Husserl écrit (*Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie, Hua Bd VI*, La Haye M. Nijhoff, 1954, p. 368 ; tr. fr. de J. Derrida, *L'origine de la géométrie*, Paris, P.U.F., 1974, p. 180) : « La langue elle-même, dans toutes ses spécifications en mots, propositions, discours, est édifiée de part en part, comme on le voit facilement dans l'attitude grammaticale, à partir d'objectités idéales ; par exemple, le mot *Löwe* [lion] n'advient qu'une seule fois dans la langue allemande, il est l'identique des innombrables expressions par lesquelles n'importe qui le vise ».

⁴¹ Respectivement, *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 38, 41 ; *RL II/1*, p. [31] 36 ; [35] 40.

⁴² *Empfindung und Denken*, p. 93. Notons que Messer emploie constamment le concept psychologisant de « représentation » (*Vorstellung*) : « représentation de mot » « représentation conscientielle de signification » (*Experimentell-psychologische Untersuchungen ...*, *op. cit.* p. 71), « associations de représentations », (*ibid.*, p. 84), « représentation de signification », « représentation remplissant la signification, « représentation conceptuelle » (*ibid.*, p. 85, n.1) », etc.

⁴³ Dans *Empfindung und Denken*, ces quatre termes sont synonymes.

(moyennant les difficultés que nous avons analysées), il appartient au psychique factuel, alors que chez Husserl, il faut dire —même si ce point est mal dégagé en 1901— que cet acte est l'essence pure de la conscience de signification enveloppée dans l'expression (elle-même idéale). Toutefois Messer reconnaît l'idéalité de la signification *elle-même*, prise dans sa pureté, objet d'étude de la logique. Cette idéalité de la signification s'oppose donc nettement pour lui à la factualité de l'expression perçue. La conscience de signification en revanche se distingue avec la plus grande netteté de la conscience perceptive, elle est comme telle pensée pure. Bien entendu, il y a aussi apparemment : perception et pensée sont des fonctions psychiques factuelles, observables par introspection rétrospective. La conséquence, c'est que, dans son étude de la pensée (ou conscience de pure signification), Messer ne parvient pas à réduire l'associationnisme avec une rigueur aussi grande que celle de Husserl dans la Première Recherche logique

Chez Husserl, tout ce qui relève de l'« association » des vécus doit être mis entre parenthèses lorsqu'on veut dégager le vécu de signification dans sa pureté, tandis que chez Messer l'association psychique joue un rôle important —au moins dans l'article de 1906⁴⁴— dans la constitution des vécus de signification. Cet article défend en effet l'hypothèse selon laquelle toute compréhension d'un mot met en jeu des processus d'association et de reproduction en partie inconscients. Ce qui revient à effacer, dans la constitution de cette compréhension, le facteur proprement intentionnel au profit d'une constellation d'images pouvant être —selon que le mot est prononcé, lu, entendu— verbales, acoustiques, motrices, visuelles. Les constellations d'images pouvant à leur tour s'associer selon les lois bien connues de contiguïté et de ressemblance, de manière passive et éventuellement inconsciente. Lorsqu'une représentation d'un mot A (ou d'un mot apparenté), associée habituellement à la représentation d'un mot B, surgit au cours d'une épreuve —par exemple en apparaissant comme mot inducteur—, la représentation du mot B tend à être reproduite dès que A est perçu. La sphère des significations n'est donc nullement purifiée de tout élément de renvoi indicatif, comme chez Husserl, au contraire : les liaisons proprement significatives semblent plutôt, dans beaucoup de cas, se *réduire* aux renvois associatifs-indicatifs. Voici un exemple appartenant à la première série d'épreuves⁴⁵ : au mot inducteur « *Winkel* » (angle), le sujet répond par « *Glück* » (bonheur). Les associations sous jacentes, reconstituées après coup révèlent leurs sinuosités et leur enchevêtrement : l'« angle » (*Winkel*) a conduit la pensée au « coin » (*Eckel*) d'une chambre, mot qui est apparu fugitivement à la conscience du sujet sans lui permettre de poursuivre ; de sorte que c'est une autre association qui finalement s'est imposée, conduisant de « *Winkel* » (angle) à « *Winkel* », nom d'un ami très cher, et du nom de cet être aimé au mot : « bonheur ». Dans l'article de Messer, ce genre d'associations joue un rôle considérable dans la compréhension par le sujet de la tâche que le psychologue lui énonce. Elles lui servent aussi à préciser une conscience de signification trop vague et indéterminée⁴⁶.

En 1908 en revanche, Messer, sans doute sous l'influence d'une lecture plus sérieuse des *Recherches logiques*, refuse beaucoup plus nettement de réduire, comme le fait la psychologie sensualiste, la compréhension des mots à de telles associations⁴⁷. Il souligne la présence, dans cette compréhension, d'un « acte », d'une « intention » visant la signification exprimée, irréductibles à une constellation d'images. Toutefois il continue d'interpréter certains phénomènes à partir de l'hypothèse d'associations de représentations. Par exemple lorsqu'un sujet trouve brusquement un mot qu'il cherchait —disons le nom d'une personne— sa découverte est préparée par un travail en grande partie inconscient sur des souvenirs liés par des chaînes associatives —image d'un lieu où on l'a rencontrée il y a quelques temps, d'un de ses amis, de voyages effectués ensemble, etc⁴⁸.

La différence entre le statut des associations d'images dans la Première Recherche logique et dans

⁴⁴ Le paragraphe 9 de cet article (*op. cit.*, p. 60-71) est entièrement consacré à constituer une « doctrine de la reproduction et de l'association des représentations » (*op. cit.*, p. 60) impliquées dans la compréhension des mots.

⁴⁵ *Experimentell-psychologische Untersuchungen, op. cit.*, p. 64.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 80-81.

⁴⁷ Sur la critique de la psychologie sensualiste de la conscience de signification, cf. *Empfindung und Denken*, p. 104 sq. Dans ce livre, on peut se reporter aussi aux pages (118-121) où Messer explique que l'apprentissage par l'enfant d'une langue consiste essentiellement dans l'acquisition brusque de la fonction symbolique et non pas dans l'enrichissement progressif des associations entre images de choses et images de mots (verbales, acoustiques, etc.).

⁴⁸ *Empfindung und Denken*, p. 110-111.

Empfindung und Denken est liée à la différence des démarches chez Husserl et Messer. Chez le premier, le résultat de la réduction de la face physique du signe, puis de la couche des associations psychiques, c'est l'acte de conscience conférant la signification exprimée. Si l'on envisage ce phénomène par son côté subjectif (« noétique », diraient les *Ideen ... I*), il faut tirer la conséquence décisive du fait que le phénoménologue décrit selon l'essence : ce qui est ultimement dégagé ici *est donc l'essence pure de l'acte constitutif d'une signification idéale, dans son unité avec l'essence pure de l'acte constitutif de la forme idéale de l'expression*. En revanche Messer, tout en faisant en 1908 de l'acte pensant la signification idéale le centre du phénomène de la compréhension du mot, détermine cet acte comme *fait psychique* ; cet acte psychique *factuel* s'insère donc inévitablement dans le jeu des associations de ces autres *faits psychiques* que sont les sensations et images, soit de choses évoquées par le mot, soit constitutives du mot lui-même (images acoustiques, verbales, motrices, etc.)⁴⁹.

Examinons maintenant la question du rapport entre pensée et langage chez nos deux auteurs, en ayant toujours présent à l'esprit cette différence de leurs démarches.

1.2.2 Pensée et langage

Le problème des rapports entre pensée et langage se pose différemment chez Husserl et Messer en raison de la présence d'une expressivité *idéale* chez le premier qui manque chez le second.

Dès l'Introduction des *Recherches logiques*, Husserl affirme « que pour le phénoménologue « il est indispensable d'envisager en même temps l'aspect grammatical des vécus logiques ».⁵⁰ Même si le phénoménologue focalise son attention sur la pure visée de signification (et son éventuel remplissement), donc sur l'aspect proprement logique des vécus, il ne néglige pas la liaison nécessaire de la signification logique à une couche expressive idéale relevant de la grammaire. Le statut de la grammaire et de la couche expressive est ambigu. Cette couche pourrait —en idée— se délier de tout rapport aux grammaires factuelles variables et contingentes, et se constituer en pur miroir de la logique⁵¹ ; mais dans sa vérité, c'est une idéalité liée à la factualité contingente des langues humaines, de sorte qu'entre elle et la logique il n'y a aucun parallélisme parfait : « les différences grammaticales ne vont pas toujours de pair avec les différences logiques »⁵².

Du point de vue de la phénoménologie (en 1901 : de la psychologie descriptive), cela signifie que la description de l'essence pure du signifier logique peut et doit être précédée par une étude de l'essence pure du vécu expressif idéal, sans que la seconde puisse s'autonomiser réellement par rapport la première dont elle n'est que la préfiguration.

Si l'on se reporte maintenant à *Empfindung und Denken* de Messer on voit que les rapports entre « philologie » (*Sprachwissenschaft*)⁵³ et logique y sont plus lâches que dans les *Recherches logiques*,

⁴⁹ Sur ces deux aspects du vécu de compréhension (ou d'énonciation) d'un mot — la pensée de la signification idéale, et les sensations et images donnant le mot dans ses aspects visuels, acoustiques, moteurs—, cf. *Empfindung un Denken*, p. 94. Rappelons que Messer, en tant que psychologue, ne s'intéresse qu'à la représentation psychique du mot réel, et non pas au mot réel lui-même comme le physicien, ni aux phénomènes corporels accompagnant nécessairement toute représentation du mot réel (domaine d'étude de l'anatomo-physiologiste). L'interprétation psychologique du vécu de signification par Messer s'oppose en principe à son interprétation eidétique à la façon de Husserl, mais *de facto* ce dernier, dans la première édition des *Recherches*, n'est pas très éloigné de l'analyse psychologique. Par exemple au chapitre IV de la Première Recherche, le « contenu idéal » fixe de la signification est opposé à son contenu variable « phénoménologique », mais ce dernier a un sens *nettement psychologique* (cf. *LU II*, § 30 et 31).

⁵⁰ *LU II*, *Hua*, *Bd XIX/1*, p. 17 ; *RL II/1*, p. [12], 13.

⁵¹ « Si nous pouvions considérer cette correspondance [entre expression et signification] comme parfaite et donnée *a priori*, et avant tout comme une correspondance qui fournit aux catégories essentielles de signification leur réplique parfaite dans les catégories grammaticales, une phénoménologie des formes de langage impliquerait en même temps une phénoménologie des vécus de signification (...), l'analyse des significations coïnciderait pour ainsi dire avec l'analyse grammaticale » (*LU II*, *Hua*, *Bd XIX/1*, p. 18 ; *RL II/1*, p. [13], 14). La grammaire pure logique (cf. Quatrième Recherche) correspond à cet idée d'une théorie des l'expression totalement ordonnée à la logique des significations qu'elle prépare et dans la quelle elle s'achève.

⁵² *LU II*, *Hua*, *Bd XIX/1*, p. 19 ; *RL II/1*, p. [14], 15.

⁵³ Messer ne donne aucun exemple concret de travail relevant de ce qu'il appelle la *Sprachwissenschaft*. On devine à partir de quelques indications qu'il s'agit de l'étude les langues dans leur diversité (et non pas dans leur

du fait que la philologie est considérée comme une science de faits, et la logique comme une science des significations idéales. L'absence chez Messer de tout concept d'expression *idéale* produit ici ses effets. Si l'on se reporte au sujet qui pense et s'exprime, c'est selon lui à la psychologie de décrire — sur le terrain des faits observables intérieurement, et non sur le terrain de l'essence—, d'abord la pensée comme ensemble de faits psychiques « représentant » la signification idéale, ensuite les images (verbales, acoustiques, etc.) « représentant » le vêtement linguistique de cette signification. Cette description ne donne d'ailleurs pas de faits constants. Dès 1906 Messer affirme que le plus souvent la pensée de la signification fusionne avec une représentation de mot, mais que dans certaines circonstances les deux phénomènes se dissocient. Par exemple, chez le sujet réagissant au mot inducteur, un mot induit surgit sans signification, parce qu'il s'agit par exemple d'un mot d'une langue étrangère, ou d'un mot inconnu de sa propre langue, ou que le mot est lu de travers, etc.⁵⁴.

Ou alors, en sens inverse, une pensée surgit chez le sujet, mais les mots manquent pour l'exprimer — c'est ce que Messer appelle le phénomène de « conscience de sphère » (*Sphärenbewußtsein*)⁵⁵. La pensée est trop indéterminée pour pouvoir fusionner avec un mot. Il s'agit par exemple, par rapport au mot recherché vainement, de la conscience du domaine conceptuel englobant le concept correspondant à ce mot, ou de la conscience d'un concept connecté de manière lâche au mot, ou encore de la conscience d'une direction vague dans laquelle il faudrait chercher (avec souvent une « tonalité affective » (*Stimmung*) spécifique). C'est par un processus de détermination progressive de la pensée que cette dernière peut à un moment donné trouver le mot l'exprimant adéquatement.

En 1908, Messer tire de ces observations la conclusion qu'il n'existe aucune loi affirmant la nécessité pour toute pensée d'être exprimée, pas plus qu'il n'existe de loi affirmant à l'inverse la possibilité d'une pensée pure (selon l'opinion d'auteurs proches de Messer : N. Ach, K. Bühler, A. Binet, B. Erdmann⁵⁶). Messer invoque Husserl comme défendant la première thèse, en s'appuyant sur un passage de la Sixième Recherche. « Husserl nie, écrit-il, qu'un acte se produise pour lui-même, comme simple complexion de qualité et de matière, qu'il puisse former une unité concrète de vécu, bien plutôt a-t-il toujours besoin d'un contenu fondateur intuitif ». Messer résume ici un passage du paragraphe 25 de la Sixième Recherche consacré à la « plénitude » dans ses rapports à la « matière intentionnelle »⁵⁷. Husserl y explique que l'« essence intentionnelle » d'un acte, (qui se réduit à la « qualité » et à la « matière » de ce dernier), *ne suffit pas à définir l'acte de manière complète et concrète* parce qu'elle néglige la « plénitude » plus ou moins grande de l'acte, fonction de son plus ou moins grand remplissement⁵⁸. D'où cette affirmation, qui a frappé Messer, et dont il tire la conclusion que Husserl se situe du côté des partisans d'une liaison nécessaire entre la conscience significative et la conscience d'expression. « L'acte purement signitif serait une simple complexion de qualité et de matière, si tant est qu'il puisse exister pour lui-même, c'est-à-dire former à lui seul une unité concrète de vécu. Cela, il ne le peut pas ; nous le trouvons toujours adjoint à une intuition lui

structure commune : le langage) ainsi que dans leur évolution historique. Messer y inclut l'interprétation des oeuvres des écrivains, donc ce qu'on pourrait appeler les « études littéraires ». Il y a en conséquence dans sa conception une tension à l'intérieur la *Sprachwissenschaft* entre une orientation vers l'individu (l'auteur), qui la rapproche de la psychologie, et une orientation vers les groupes sociaux (la langues des diverses communautés linguistiques), mais en tout état de cause c'est une science de *faits*, parfaitement distincte de la logique des significations pures.

⁵⁴ *Experimentell-psychologische Studien ...*, op. cit. p. 73-77.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 77-81. En 1906, aussi bien dans la formation de la conscience de sphère que dans le processus de détermination de cette dernière, l'association de représentations imagées —en particulier remplissantes— joue un rôle fondamental. C'est un point de divergence avec Husserl, qui affirme qu'une signification peut devenir plus *distincte* dans la conscience, sans pour cela que cette dernière gagne en *clarté* par remplissement. (Sur cette distinction, transposée au domaine du jugement, cf. en particulier *Logique formelle et logique transcendantale*, § 16).

⁵⁶ Messer est attiré par cette manière de voir lorsqu'il écrit (*ED*, p. 108) : même dans la pensée silencieuse on constate la présence de « représentations de mots ».

⁵⁷ *LU II, Hua Bd XIX/2*, p. 617 ; *RL III*, p. [88-89], 112-113.

⁵⁸ Le concept d'« essence intentionnelle » d'un acte (c'est-à-dire : l'unité de sa qualité et de sa matière) est construit dans la Cinquième Recherche, au paragraphe 25, où il est rapproché —ce qui justifie l'interprétation de Messer—, du concept d'« essence significative » parce que, ici comme là, l'abstraction idéatrice dégage l'essence pure d'une visée de signification.

servant de fondement. Cette intuition du signe n'a toutefois "rien à faire" avec l'objet de l'acte significatif, c'est-à-dire qu'elle n'entretient aucune relation de remplissement avec cet acte ; mais elle réalise sa possibilité *in concreto* comme étant celle d'un acte qui tout simplement n'est pas rempli »⁵⁹. L'approximation de la restitution de ce passage par Messer vient surtout du fait que, fidèle en cela à sa présentation de Husserl comme psychologue (descriptif), il ne voit pas que c'est l'expression *idéale* que Husserl lie nécessairement à la signification (elle-même idéale). Car, comme le précise immédiatement Husserl juste après le texte cité, l'expression *dans sa factualité* (traces écrites, sons émis, etc.) ne participe pas à la fondation de la conscience de signification.

1.2.3 Signification et remplissement

Dans la Sixième Recherche logique, la démarche de réduction eidétique permet de clarifier les rapports entre conscience de signification et conscience intuitive remplissant la signification. Une signification concrète comme : « cette feuille de papier blanc », doit être distinguée *essentiellement* de la perception sensible qui donne cette feuille de papier blanc. (Ce qui n'empêche nullement que *de facto*, l'expression et l'intuition se recouvrent, soit statiquement, soit dans un processus dynamique⁶⁰). Chez Messer, la question du rapport entre remplissement et signification est beaucoup plus embrouillée, faute précisément de toute distinction eidétique.

Dans l'article de 1906, la plupart des procès verbaux signalent que les sujets ont réagi au mot inducteur à la fois par la formation d'un *mot* (induit) —conformément à la consigne, mais aussi et surtout par des images de choses apparentées à au *réfèrent* du mot induit. Donnons quelques exemples. Au mot « jardin », le sujet réagit d'abord ainsi : « j'ai pensé au jardin d'une ancienne maison de famille ». Au mot « tente », un sujet réagit par l'image visuelle d'une tente turque vue dans un journal. Le mot « roi » évoque pour un autre sujet le mot « fier », ce dernier s'accompagnant d'images de l'ancienne Allemagne⁶¹. Ces auto-descriptions assez nombreuses poussent assez souvent Messer à ne pas distinguer nettement la conscience de signification proprement dite et la conscience intuitive remplissante. Cependant il se garde d'en tirer une loi, et admet volontiers que certaines expériences vont plutôt dans le sens de l'hypothèse selon laquelle la compréhension d'un mot est possible *sans* intuitions remplissantes. Cette hypothèse est plus accentuée en 1908, où Messer se range explicitement à la conception husserlienne d'une « compréhension sans intuition », selon le titre du paragraphe 19 de la Première Recherche⁶². Chez Husserl, c'est la pensée symbolique en mathématiques qui incarne le type même de cette compréhension purement signitive. Ce qui ne signifie d'ailleurs nullement que les significations devraient s'évaporer dans la pensée mathématique authentique, au profit d'un simple calcul sur les signes matériels. Pour Husserl, on l'a vu, le signe dans sa matérialité est pour ainsi dire hors jeu lorsqu'il s'agit de décrire phénoménologiquement la constitution de la conscience d'expression significative. Pour sa part, au moins à partir de la publication d'*Empfindung und Denken*, Messer souligne fortement la différence entre une perception sensible qui donne immédiatement une chose réelle *via* l'appréhension de sensations, et une conscience de pure signification qui, en s'appuyant sur le signe matériel, va à la signification *et, de là éventuellement* ensuite à la chose.

A propos du remplissement des significations, notons pour finir une divergence essentielle entre Messer et Husserl, sur laquelle nous passons rapidement pour l'instant, parce qu'elle fait passer au problème du jugement comme articulation de significations. Pour le premier, seule une intuition sensible peut remplir une signification, alors que Husserl fait aussi place à une intuition d'objectités idéales, comme par exemple dans la pensée mathématique. La divergence est d'autant plus frappante que les expériences de Messer visent à décrire principalement la pensée proprement logique — trouver, par rapport à un concept donné, un concept surordonné, un concept coordonné, un concept

⁵⁹ LU, II, *Hua Bd XIX/2*, p. 617 ; RL III, p. [89], 113.

⁶⁰ Sixième Recherche, § 5-8. La Première Recherche, précise déjà que l'unité de la signification et de l'intuition remplissante n'est pas un simple « agrégat » mais « une unité intimement homogène » (*innig verschmolzene*) (LU II, *Hua Bd XIX/1*, p. 45 ; RL II/1, p. [39], 45). La médiation entre l'intuition remplissante et la signification pure est assurée par ce que Husserl appelle le « sens remplissant », (LU, § 14), concept essentiel que Messer n'a pas retenu dans sa psychologie de la signification.

⁶¹ ED, p. 80 et 82.

⁶² ED, p. 106.

subordonné, etc.— pensée qui précisément chez Husserl est susceptible d'un remplissement non sensible (catégorial). Une des raisons de cette divergence est sans doute que Messer ne propose jamais à ses sujets un travail de réflexion logique prise dans son abstraction formelle, mais toujours à partir de concepts concrets. Toutefois cette explication n'est pas suffisante et nous reviendrons sur ce point en confrontant la théorie du jugement chez nos deux auteurs.

1.3 Abstraction et attention

Dans les discussions entre Messer et Husserl, le problème de l'abstraction, qui touche à la question des rapports entre les généralités (idéales) et les individus (réels), est central. Du point de vue de Husserl, il s'agit de clarifier par description phénoménologique une question classique de la logique. Du point de vue de Messer, il s'agit d'interpréter certaines auto-descriptions des sujets observés, expliquant parfois qu'ils avaient réagi au mot inducteur par des représentations générales et indéterminées, parfois au contraire par des représentations précises et parfaitement déterminées. On peut distinguer deux moments dans la confrontation entre nos deux penseurs. Dans ses *Experimentell-psychologische Untersuchungen* (1906), Messer s'oppose à l'affirmation centrale de la Seconde Recherche logique, selon laquelle se distinguent essentiellement la conscience de généralité et la conscience d'individus réels. Mais l'article de 1906 ne discute pas explicitement la position de Husserl, c'est le lecteur qui peut reconstituer une divergence latente. En revanche dans *Empfindung und Denken*, Messer se réfère précisément et longuement à la Seconde Recherche, en se ralliant à l'analyse husserlienne de la conscience de généralité et en prenant donc ses distances avec son article précédent. Suivons cette évolution.

Dans son article de psychologie expérimentale, Messer affirme avoir recueilli chez certains de ses sujets des auto-descriptions curieuses concernant les pensées accompagnant l'expression du mot induit. Il s'agit du surgissement d'une —ou de plusieurs— pensée(s) *indéterminée(s)*. Ces pensées pouvaient éventuellement ensuite se déterminer plus précisément, mais au départ elles se donnaient bien comme *essentiellement indéterminée(s)*. Voici un exemple de réaction du sujet II au mot « Atlas » : « J'ai pensé à l'Atlas (montagne). J'avais la représentation visuelle, mais seulement schématique, de l'endroit sur une carte. Plus une direction vers cet endroit, au delà de la Méditerranée ». ⁶³ La représentation est ambiguë, à la fois pensée du concept général de montagne et image d'une montagne bien individualisée, celle de l'Atlas marocain. La situation est analogue lorsque le même sujet réagit au mot « clou » par le mot « pointe », en commentant ainsi après-coup sa réaction verbale : « quelque chose de visuel ou [ajouté après correction) quelque chose de conceptuel, mais tel qu'il aurait pu agir de manière visuelle » ⁶⁴. Messer est fort embarrassé pour interpréter de telles formules, et esquisse une théorisation très peu satisfaisante de la conscience d'image, où cette dernière apparaît comme un quasi-objet individualisé, ce qui est tomber dans ce que Husserl évidemment aurait appelé l'erreur de l'image-chose ⁶⁵ —preuve qu'en 1906 il n'a pas encore lu attentivement les Recherches logiques.

D'un point de vue de husserlien, les affirmations du sujet II de Messer *ne peuvent pas* être exactes, cela peut être affirmé avec une certitude *a priori*. La conscience du général et la conscience d'individualités réelles étant des actes essentiellement distincts, il est impossible *a priori* qu'ils fusionnent dans la conscience d'aucun sujet. La perception d'un objet rouge individuel, accompagnée de la concentration de l'attention sur sa couleur rouge individuelle, fonde éventuellement l'acte de donation du rouge *in specie* (du concept général de rouge), mais il y a une différence d'essence entre l'acte fondé et la perception fondatrice. « L'acte dans lequel, écrit Husserl, nous visons le spécifique est (...) essentiellement différent de celui dans lequel nous visons l'individuel » ⁶⁶. C'est qu'en effet, du point de vue même de la logique formelle — on voit combien Husserl est éloigné ici d'une démarche de psychologie inductive— il y a une différence d'essence entre la catégorie du général et la

⁶³ *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...*, op. cit. p. 52.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 53.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 55-58. L'image pour Husserl n'est pas une chose dans la conscience, mais la conscience d'image constitue l'image-du-sujet comme transcendance spécifique : le « *Bildobjekt* » (l'objet-image) représentant le sujet-de-l'image (« *Bildsujet* »). Cf. l'Appendice aux paragraphes 11 et 20 de la Cinquième Recherche. (La première édition, reconnaissons le, souffre de nombreuses imperfections).

⁶⁶ *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 113 ; *RL II/1*, p. [108], 128.

catégorie de l'individuel⁶⁷. La critique du nominalisme sous toutes ses formes, qui court comme un fil rouge tout au long de la Cinquième Recherche, vient de là, puisque précisément le nominalisme nie l'existence d'une conscience spécifique du général, qu'il *réduit* à la conscience d'un nom accompagnant des représentations d'individus ressemblants⁶⁸. En 1906, Messer, tout à sa tâche de recensement et de classification des données de l'introspection, est loin de pouvoir s'inviter dans ce débat philosophique technique, mais il est au moins clair qu'il ne s'interroge pas sur la validité d'auto-descriptions impliquant une conscience où pour ainsi dire fusionnent le général et l'individuel. En revanche, chez Husserl, on trouve bien une telle interrogation, en particulier à propos de la fameuse interprétation de la conscience de triangle par Locke⁶⁹. Selon ce dernier, la formation de l'idée générale de triangle (qui relève selon lui de « l'abstraction ») pose de redoutables difficultés car, dit-il, le triangle en question « ne doit être ni oblique, ni rectangle, ni équilatère, ni scalène » (c'est une conséquence selon Locke de la généralité de l'idée en question) *et en même temps* « il doit être tout cela »⁷⁰ (c'est une conséquence du fait que le terme « triangle » sert d'après Locke à regrouper une multitude de représentations de triangles particuliers, et même individualisés). Husserl affirme alors que cette difficulté constitue en vérité une *impossibilité eidétique*, celle du fusionnement de la conscience de l'espèce (générale) « triangle » et de la conscience de l'aspect triangulaire des triangles individuels imaginés : autre chose, explique Husserl, « les attributs spécifiques » d'un objet, autre chose « les moments objectifs »⁷¹ de cet objet. La fausse théorie lockienne de l'abstraction méconnaît cette distinction de principe, forgeant l'absurde notion d'une conscience de l'« idée abstraite » conjoignant généralité spécifique et individualité des aspects de la chose réelle.

En 1908, la pensée de Messer connaît un véritable tournant sur cette question de la conscience du général, très probablement lié à une lecture sérieuse de la Cinquième Recherche logique. Certes, nous allons le voir, il ne reprend pas à son compte toutes les thèses de Husserl, mais il se retrouve d'accord avec ce dernier au moins sur un point décisif : il existe dans la conscience deux types d'actes essentiellement différents. Le premier, qu'on peut appeler « la pensée » (déjà vue à l'œuvre dans la conscience de signification), qui donne des généralités, le second, « l'intuition sensible » (perceptive ou imaginative) qui donne des choses individualisées. Nous allons d'abord examiner cette convergence entre Messer et Husserl, avant de passer à ce qui les oppose.

L'intuition sensible peut, chez Messer, fournir un fondement à la pensée (tout comme chez Husserl), par exemple lorsque je pense au concept de plume à partir de la perception de cette plume sur mon bureau dont je dis, par exemple que c'est une excellente plume⁷². Ou comme lorsque, percevant deux plumes posées sur la table et qui se ressemblent, je dis : « ce sont les mêmes plumes » —il y a alors *saut* du réel imprécis à la généralité exacte⁷³. Dépassant même les suggestions de Husserl, Messer en vient même à ... platoniser, puisqu'il cite favorablement le passage du *Phédon* (74 a-75 a) dans lequel Socrate oppose l'Idée d'Égalité pure et parfaite aux égalités toujours approximatives que nous rencontrons dans le monde sensible⁷⁴.

Tout comme Husserl, Messer tire de cette thèse posant l'irréductibilité de la conscience de généralité à toute donation d'individualités réelles, une *critique des théories de l'abstraction* qui aboutit à dénoncer des confusions dans certaines théories traditionnelles de *l'attention*. Le *champ* dans lequel se meuvent nos deux penseurs est toutefois quelque peu différent. Husserl s'attaque de manière très précise à des théories philosophiques —celles de Locke, Berkeley, Hume, J.S. Mill—, tandis que Messer utilise (outre Husserl évidemment) des travaux purement psychologiques, sans en outre

⁶⁷ *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 114-115 ; *RL, II/1*, p. [109], 128-129.

⁶⁸ Chez Messer la critique du nominalisme n'apparaît qu'en 1908, précisément à la suite de la lecture attentive de la Seconde Recherche. (*ED*, p. 142-144). De ce que les concepts généraux ne peuvent effectivement pas être intuitionnés de manière sensible, explique Messer, la nominalisme conclut faussement « qu'il n'y a aucune pensée du général » (*op. cit.*, p. 144).

⁶⁹ Locke, *Essai philosophique concernant l'entendement humain*, tr. Coste, Paris, Vrin, 1972, p. 494.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *LU II, Hua XIX/1*, p. 133 ; *RL II/1*, p. [128], 151.

⁷² *Empfindung und Denken*, p. 137.

⁷³ *Ibid.* Cf. le paragraphe 3 de la Cinquième Recherche, qui est la source de l'exemple de Messer, et dans lequel Husserl distingue « l'identité » (*Identität*), qui n'a de sens que dans le domaine des généralités, et la « similitude » (*Gleichheit*) issue de la comparaison d'individualités réelles.

⁷⁴ *Empfindung und Denken*, p. 138.

s'engager à fond dans leur discussion critique⁷⁵. De manière phénoménologiquement orthodoxe, Messer propose de distinguer deux significations de l'abstraction : celle qui analyse (*die analysierende Abstraktion*) et celle qui généralise (*die generalisierende Abstraktion*)⁷⁶.

Étant donnée une chose réelle individualisée, explique Messer, on peut séparer d'elle par l'attention telle ou telle de ses parties (« dépendante » ou « indépendante », dit-il en reprenant la conceptualité de la Troisième Recherche). Par exemple, je peux concentrer mon attention sur la blancheur de cette feuille de papier⁷⁷, qui en constitue une partie dépendante (pas de couleur possible sans une étendue qu'elle colore)⁷⁸. (Bien plus aisément encore évidemment je puis séparer une partie indépendante, comme un fragment de la feuille en question). Mais ce faisant nous n'avons pas avancé d'un pas en direction du concept général de blancheur. Pour former ce concept, dit-il, un *saut* de la perception (ou de l'image) à la pensée est nécessaire, que peut seulement effectuer « l'abstraction généralisante ». « J'appelle, dit-il, abstraction généralisante (...), celle qui, faisant abstraction de l'individuel comme tel, pense purement et simplement le général »⁷⁹.

Nous sommes ici très près de la critique, dans la Seconde Recherche, des philosophes (au premier chef : J.S. Mill, mais plus en amont Berkeley et Hume) prétendant assimiler la conscience de généralité à une concentration de l'attention sur un aspect d'une chose concrète, ayant pour effet de détacher en pensée cet aspect du reste de la chose⁸⁰. On voit très clairement, à partir des longues citations que Husserl fait de : *An Examination of Sir W. Hamilton's Philosophy*, comment J.-S. Mill interprète psychologiquement la formation d'un concept général (par exemple : rouge) à partir d'une concentration de l'attention se sur un aspect d'un objet concret (par exemple : une boule rouge), qui s'appuie sur la conscience du nom (« rouge ») désignant cet aspect. Husserl a raison de rappeler⁸¹ qu'antérieurement à cette doctrine de J.-S. Mill, Berkeley avait déjà développé —essentiellement dans son ouvrage : *A Treatise concerning the Principles of Human Knowledge*— une théorie plus subtile de la généralisation, fondée sur une autre approche de l'attention.

Au paragraphe 16 de l'Introduction de ce livre, Berkeley substitue à la conception de lockienne de l'abstraction qu'il récuse, sa doctrine selon laquelle l'idée générale (par exemple : le concept de ligne) se réduit à la capacité d'une idée particulière perçue (telle ligne tracée à l'encre sur ma feuille) de représenter (comme un signe) une série virtuellement infinie d'idées particulières mémorisées ressemblant à l'idée initiale (ligne d'horizon, ligne formée par le rebord d'une table, ligne tracée sur le sable ...). L'accès à l'idée générale de ligne suppose donc une *manière particulière de porter son attention* sur la ligne tracée sur ma feuille à l'encre. Berkeley évite par là les difficultés posées par ce que Locke affirmait : la capacité de l'esprit de séparer dans l'idée particulière de ligne son aspect général de « linéarité ». (On remarque d'ailleurs qu'il ne fait pas du tout usage il ne fait pas usage de ce que Messer aurait appelé « l'attention qui analyse »).

Du point de vue de Husserl —auquel Messer aurait souscrit s'il avait analysé de près le livre de Berkeley⁸²—, l'erreur de cette théorie réside dans l'omission de la conscience spécifique de généralité, pourtant donnée réflexivement dans l'évidence en tant qu'essentiellement distincte de la perception et des images de choses individuelles. Omission qu'on retrouve dans le *Treatise* de Hume,

⁷⁵ E. Dürr, *Die Lehre von der Aufmerksamkeit*, (Leipzig, 1907). W. Wundt, *Grundriss der Psychologie* (Leipzig, 1905) —ce livre introduit l'importante distinction entre *Blickfeld* et *Blickpunkt*. Th. Lipps, *Leitfaden der Psychologie*, (Leipzig 1902) —comme Wundt, Lipps propose de distinguer entre ce qui est « perçu » et ce qui est « aperçu ». A. Pfänder, *Einführung in die Psychologie* (Leipzig, 1934). Parmi les questions soulevées par ces travaux, on relève le problème de la « mesure » de l'attention, qui n'a aucun sens phénoménologique, mais que Messer prend très au sérieux (ED, p. 134-136).

⁷⁶ *Empfindung und Denken*, p. 137 et 139.

⁷⁷ Comme on le sait, l'exemple de la perception du papier blanc revient comme un leitmotiv dans les *Recherches logiques*.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 136-137.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 139. C'est une reprise assez directe de certaines affirmations du Chapitre III de la Seconde Recherche, par exemple celle-ci : « L'attention exclusive à un moment caractéristique ne supprime pas son individualité » (titre du § 19). Ou celle-là : « la différence entre porter son attention sur un moment dépendant de l'objet intuitionné et porter son attention sur l'attribut correspondant *in specie* » (titre du § 21).

⁸⁰ Cf. Seconde Recherche, Chapitre III : « Abstraction et attention ».

⁸¹ *Seconde Recherche*, § 18.

⁸² Messer dans *Empfindung und Denken* (p. 142-143) résume la doctrine berkeleyenne des idées générales, avant d'en faire une critique inspirée de Husserl.

qui emprunte explicitement à Berkeley des éléments essentiels de sa théorie des idées générales⁸³. Venons en maintenant à ce que Messer n'accepte pas dans la phénoménologie husserlienne de la conscience de généralité. Il s'agit de l'affirmation selon laquelle *toute généralité peut être intuitionnée*. L'exemplification la plus nette de cette thèse se trouve dans le concept « d'intuition catégoriale », qui est au cœur de la Sixième Recherche. Or, dans *Empfindung und Denken*, Messer écrit avec la plus grande netteté : « au sens propre, seuls des objets individuels peuvent être "intuitionnés", seuls ils peuvent être perçus (intérieurement ou extérieurement) ou être représentés »⁸⁴. Quant au général, il ne peut être que pensé à vide — tout au plus se fonde-t-il dans certains cas sur une intuition sensible. Le concept général, dit aussi Messer, renvoie bien à un objet général et idéal, mais il ne le donne pas intuitivement, car un tel objet n'existe pas au sens propre — celui de l'existence sensible (une idéalité générale n'existe pas⁸⁵).

1.4. L'intentionnalité

En 1906, Messer est, comme nous l'avons dit, loin d'être au clair sur les rapports entre conscience, contenu visé et objet auquel renvoie le contenu visé. Tout se clarifie dans *Empfindung und Denken* avec la réappropriation du principe d'intentionnalité de la conscience.

Les insuffisances de l'article de 1906 par rapport à la compréhension du principe d'intentionnalité apparaissent en particulier au cours d'un passage analysant le fait que les représentations imaginatives se répartissent entre deux extrêmes : celui de la généralité et de l'indétermination, celui de l'individualité⁸⁶. Messer propose alors de décrire les images mentales apparues chez le sujet en même temps que la réaction verbale à partir de trois éléments. D'abord la « structure constitutive » (*Beschaffenheit*) de l'image, qui n'est pas, comme on pourrait le croire, quelque chose de subjectif, mais bien d'objectif (un « en soi » dit même Messer). En effet la « conscience » (*Bewußtsein*) de l'image vient seulement en second lieu, précisément comme élément proprement subjectif de l'image. Enfin, le troisième élément est constitué par le rapport de l'image à l'« objet » (*Gegenstand*)⁸⁷.

Ce qui n'est manifestement pas du tout phénoménologique — et Messer le savait parfaitement par la lecture de l'Appendice décisif aux paragraphes 11 et 20 de la Cinquième Recherche⁸⁸ —, c'est la quasi-réification de la « structure constitutive » de l'image, censée représenter l'« objet » dans la conscience qui imagine. A partir de cette description phénoménologiquement incorrecte, Messer distingue ce que l'image serait « pour nous » et ce qu'elle serait « en soi » : souvent indéterminée « pour nous » elle serait « en soi » toujours parfaitement déterminée (individuelle). Le progrès fondamental qu'accomplit en 1908 *Empfindung und Denken* — sur le plan non seulement de la description de la conscience d'image, mais aussi et surtout de la conscience perceptive et de la conscience de signification —, c'est l'affirmation que toute représentation de conscience est *intention* dirigée vers un objet qu'elle donne ou échoue à donner. Analysons ce tournant vers une psychologie

⁸³ LU II, *Hua Bd XIX/1*, p. 189-190 ; *RL II/1*, p. [184-185], 216-217.

⁸⁴ *ED*, p. 134.

⁸⁵ *ED*, p. 141. Une nouvelle fois, Messer se montre plus proche de Kant que de Husserl. Messer précise qu'il ne désire pas entrer dans les discussions philosophiques techniques touchant au concept d'existence (*ED*, p. 142). Il lui suffit, dit-il, de distinguer 1) l'existence sensible donnée intuitivement (celles des choses réelles extérieures ou des vécus internes réels) et l'être de ce qui est simplement visé (les objets généraux).

⁸⁶ *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...*, p. 55-58.

⁸⁷ *Experimentell-psychologische Untersuchungen ...*, *op. cit.* p. 55-56.

⁸⁸ Messer n'a pas certainement pas eu accès au Cours husserlien décisif de 1904-1905 : « *Phantasie, Bildbewußtsein, Erinnerung* », mais en revanche il connaissait dès 1906 cet Appendice (rédigé pour l'essentiel dès la première édition des *Recherches*). La théorie fondamentale du Cours de 1904-1905 y est déjà clairement esquissée, au moins pour ce qui est du cas de la « *Bildbewußtsein* », que ce passage semble privilégier (cf. l'exemple du tableau). La conscience qui imagine (en appréhendant des phantasmes), à partir de la perception (modifiée) d'un tableau, constitue une image comme se référant au sujet absent (« *Bildsujet* »), sans que cette image soit jamais (en dépit de son nom trompeur de « *Bildobjekt* ») assimilable elle-même à un quasi-tableau du sujet. Par avance la description psychologique de Messer est donc invalidée. « L'expression simpliste d'images internes (par opposition aux objets extérieurs) ne doit pas être tolérée dans la psychologie descriptive. Le tableau n'est une image que pour le spectateur réceptif qui peut seul lui conférer par son aperception imaginative valeur ou signification d'image, de même que l'image mentale n'est image que dans l'acte de représentation imaginante, c'est-à-dire en vertu du caractère intentionnel spécifique de la représentation imaginative » (*LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 437 ; *RL II/2*, p. [423] n. 1).

intentionnelle en le confrontant point par point avec les *Recherches logiques*.

Reportons-nous pour cela à ce moment de son ouvrage où Messer appuie sa description de la perception extérieure sur une critique de la psychologie associationniste et sensualiste, à laquelle il veut substituer une psychologie « fonctionnelle »⁸⁹. Les sensations, dit-il alors, « n'édifient (...) et ne représentent (*repräsentieren*) pour ainsi dire l'objet dans le vécu qu'au moyen de l'intention qui les anime (*vermöge der sie beseelenden Intention*), intention par laquelle seulement un objet nous devient comme tel conscient »⁹⁰. De manière plus générale, Messer se réapproprie l'essentiel de la conceptualisation husserlienne des « actes » de la Cinquième et Sixième Recherches —moyennant une franche transposition dans le domaine du psychique pur mais naturel.

En premier lieu, il assimile comme Husserl « acte » (*Akt*) et « intention » (*Intention*), comme désignant la « visée » (*Meinen*) que porte le vécu psychique⁹¹,

En second lieu, il reprend la distinction, en toute intuition sensible, entre l'« acte » et les « sensations » ou les « reproductions de sensations » (Husserl : les « phantasmes »)—sans toutefois former ici une distinction d'essence (nous verrons en lisant son article de 1912, très favorable à Husserl, que Messer encore à cette date n'a pas bien aperçu l'importance pour la psychologie phénoménologique des distinctions d'essence⁹²). On peut dire quelques mots rapides de cette conception messérienne de l'intuition sensible (perception, imagination, souvenir⁹³), sans s'y attarder —pour ne pas alourdir l'exposé et se concentrer sur ce qui reste le centre de la psychologie descriptive de Messer (comme de toute l'École de Würzburg)— l'étude de la pensée (*Denken*).

Évoquons la perception, en tant qu'elle constitue pour Messer l'intuition sensible originelle. C'est un acte qui, en animant des sensations figuratives, édifie (*aufbaut*) une représentation immédiate de l'objet (externe ou interne) présent en chair et en os. La problématique de la représentation (*Repräsentation*) de l'extériorité dans l'intériorité —qui, remarquons-le, ne faisait l'objet que d'une critique ambiguë dans la première édition des *Recherches logiques*⁹⁴— tend chez Messer à dominer toute sa compréhension de l'intentionnalité *ad extra*, parce qu'il est porté à interpréter *psychologiquement* la « matière » de l'intention perceptive (son « sens d'appréhension » comme il le dit à la suite de la Sixième Recherche⁹⁵). Notons aussi que Messer accepte d'appeler « simple » la perception, en dépit du fait qu'elle est en vérité une synthèse (continue) d'aspects du perçu —aussi bien s'agit-il il s'agit par cette dénomination de l'opposer au *jugement* qui est bien, lui, un acte à plusieurs rayons.

Par ailleurs la conception messérienne de l'intuition sensible diffère de celle de Husserl en ceci que l'acte animateur des contenus de sensations ou des phantasmes est défini par notre psychologue comme *intellectuel*, c'est-à-dire qu'il se définit comme *pensée*. Le titre du chapitre trois d'*Empfindung und Denken* est très révélateur de ce point de vue : « *Denkelemente der äußeren Wahrnehmung* ». La pensée est à l'œuvre *dans* les synthèses sensibles ; ce n'est pas du tout le point de vue de Husserl, qui dans les *Recherches logiques* se contente de dire que les actes de pensée —conscience de signification

⁸⁹ Messer prend donc ses distance par rapport à son article de 1906, fortement teinté d'associationnisme. Dans le champ des sciences psychologiques de la première décennie du siècle, Georg Elias Müller, Theodor Ziehen, Hermann Ebbinghaus, Hugo Münsterberg, prolongeaient la voie ouverte par Hume et Locke (*ED*, p. 51). Messer perçoit donc la phénoménologie husserlienne essentiellement comme s'inscrivant dans un courant de réaction anti-associationniste et anti-sensualiste incarné par la psychologie fonctionnelle d'un Carl Stumpf, ou par les travaux de l'École de Würzburg (*ED*, p. 47-50). Sa lecture des *Recherches logiques* reste psychologisante —ce sera le point de divergence fondamental entre lui et Husserl entre 1911 et 1914.

⁹⁰ *ED*, p. 65.

⁹¹ *ED*, p. 13. Cf. (entre autres) *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 379-384 ; *RL II/2*, p. 167-172 (« Caractérisation descriptive des actes en tant que vécus "intentionnels" »). Dans ce passage, le verbe « *meinen* » est à la page 381 de *Hua Bd XIX/1* et à la page 169 de *RL II/2*.

⁹² Messer fonde sa distinction sur des observations : il est difficile, dit-il, mais pas du tout impossible, au moins dans certains circonstances favorables, de saisir une sensation sans l'acte qui l'appréhende (*EB*, p. 44-45). Il emploie toutefois aussi (p. 45-46) un argument de style husserlien : pour un objet sensible donné, l'acte pouvant demeurer le même tandis que les sensations varient, il est nécessaire de distinguer ces deux éléments dans l'intuition totale.

⁹³ *ED*, p. 65-69.

⁹⁴ Voir en particulier l'étude de la « représentation représentative » (*Repräsentation*) dans la Sixième Recherche (§ 26-27).

⁹⁵ *ED*, p. 56 : la matière est « quelque chose de psychique et de réel ».

ou d'articulation des significations dans un jugement— sont fondés sur l'intuition sensible⁹⁶. Différence considérable qui, comme nous le disions, atteste d'une influence possible de Kant sur Messer. Ce dernier n'est toutefois pas hostile au principe d'une fondation de certains actes sur d'autres actes. Mais avant d'en venir à ce point, une dernière remarque s'impose sur l'analyse par Messer des contenus sensibles appréhendés par les actes. Il pense que ces contenus sont différents dans le cas des perceptions et dans celui des sentiments —ce que Husserl admettrait tout à fait—, tout en développant à ce propos des hypothèses trop marquées par le naturalisme pour pouvoir être dites phénoménologiques⁹⁷.

En troisième lieu, donc, Messer utilise le concept d'acte fondé, nous venons de le voir à propos de la conscience de généralité, qui selon lui est fondée sur des intuitions sensibles. En outre, il accepte l'affirmation de la Cinquième Recherche, selon laquelle tout vécu intentionnel est un acte objectivant ou contient lui un tel acte comme sa base⁹⁸. Il accepte enfin de dire que tout jugement est fondé sur des perceptions⁹⁹ —nous allons aborder ce point plus loin.

En quatrième lieu Messer, à la suite de Husserl, distingue entre ce qui est immanent au vécu psychique (les sensations ou leurs reproductions) et ce qui est transcendant à ce même vécu : l'objet visé par l'acte¹⁰⁰. Il écrit, à propos des actes ou intentions, « qu'ils ne sont pas simplement là dans la conscience, mais qu'en eux nous "visons" quelque chose sur lequel nous sommes dirigés. Ce qui "est" simplement "là" dans la conscience, comme les sensations et leurs reproductions, ne reçoit que par de tels actes un rapport à l'objectivité (...)¹⁰¹ ». Il faut noter ici que l'immanence du psychique à lui-même reste prise dans une conception naturaliste, celle de l'âme » (*Seele*)¹⁰², ce qui vaudra à Messer les foudres de Husserl dans les *Ideen ... I*.

En cinquième et dernier lieu l'« intention » doit s'analyser pour Messer comme pour Husserl en « qualité » et « matière ». Il résume correctement la position de Husserl en écrivant : « Par matière nous ne comprenons pas seulement l'intention dirigée sur l'objet pur et simple, mais aussi le sens particulier dans lequel ce dernier est visé »¹⁰³. D'autre part, il définit assez bien ce que Husserl appelle « qualité » par la manière dont la conscience appréhende la matière : cette dernière peut être posée ou non posée, être questionnée, faire l'objet d'un doute, d'un souhait, etc...¹⁰⁴ Enfin Messer a raison de dire que la matière et la qualité prises ensemble définissent « l'essence (*Wesen*) intentionnelle de l'acte »¹⁰⁵. Mais il se garde bien évidemment d'exploiter cette référence à l'essence.

En sixième et dernier lieu, Messer accepte d'affirmer, à la suite des *Recherches logiques*, qu'une distinction traverse toute la sphère des actes considérés dans leur qualité : celle entre le positionnel et le non positionnel.¹⁰⁶

1.5 Le jugement

Commençons par dégager la divergence essentielle entre Messer et Husserl. Messer sait fort bien, par

⁹⁶ Nous laissons de côté ce qu'une *interprétation* des *Recherches logiques* pourrait être tentée d'affirmer, à savoir que la description de l'intuitivité sensible n'y porte que trop la marque de la couche supérieure du *Denken*.

⁹⁷ *ED*, p. 62-63. Les contenus de sensations contribuent à l'édification de l'objet dans le cas de la perception, et sont des états subjectifs issus de modifications corporelles dans le cas des sentiments.

⁹⁸ *ED*, p. 47, 59-61. Les actes du vouloir et du sentir, explique Messer (p. 61) sont fondés sur des actes de pure objectivation. Cf. *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 514 ; *RL II/2*, p. [493-494], 308.

⁹⁹ *ED*, p. 74-75.

¹⁰⁰ Du moins évidemment pour la perception et l'imagination des choses *du monde*, seules intentions dont se préoccupe Messer ici. Le terme de « transcendant » qualifie (en hommage à Husserl) ces choses aux pages 53 et 55 d'*Empfindung und Denken*. Notons que le monde des choses transcendantes est caractérisé d'emblée par Messer de naturel *et de culturel*. (*ED*, p. 53). Remarquons en outre que Messer refuse de s'engager dans une discussion proprement philosophique (« *erkenntnistheoretisch* », *ED*, p. 56) de ces concepts d'immanence et de transcendance.

¹⁰¹ *ED*, p. 46.

¹⁰² *ED*, p. 53.

¹⁰³ *ED*, p. 56, avec renvoi à : *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 428 sq.; *RL II/2*, p. [414] sq., 220 sq.

¹⁰⁴ *ED*, p. 56-57, avec renvoi à *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 426 ; *RL II/2*, p. [412-413], 218.

¹⁰⁵ *ED*, p. 57, avec renvoi à *LU II, Hua Bd XIX/1*, p. 431 ; *RL II/2*, p. [417], 223.

¹⁰⁶ *ED*, p. 63.

sa connaissance de la logique, qu'il existe une pensée formelle constituée de jugements articulant des significations abstraites sous la juridiction de catégories abstraites¹⁰⁷. Mais pour lui cette pensée logique ne peut jamais être intuitivée —ce qui *ipso facto* le rapproche de nouveau de Kant en l'éloignant de Husserl. Ce dernier, dans la Sixième Recherche, reconnaît certes que les actes catégoriaux ont besoin d'un fondement dans l'intuition sensible¹⁰⁸, mais il n'affirme nullement (comme Messer) qu'ils ne seraient pas susceptibles d'un remplissement *propre* —au contraire, ils peuvent être remplis par ce que Husserl appelle l'« intuition » (ou « perception ») « catégoriale » des objectivités catégoriales elles-mêmes données dans leur ipséité. Il est difficile de dire si Messer a été rebuté par les difficultés de la doctrine de la « représentation représentative catégoriale » qui découle dans cette Sixième Recherche du concept d'intuition catégoriale, toujours est-il qu'il refuse fermement ce dernier concept dans *Empfindung und Denken*. Sa position peut se résumer ainsi : la pensée est vide par essence, et elle ne peut se remplir qu'avec le concours de l'intuition *sensible*.

Du point de vue psychologique descriptif qui est le sien, on doit distinguer :

Une conscience sensible, qui peut être perceptive, ou imaginative, ou de souvenir. Rappelons qu'elle ne peut être *purement* sensible puisqu'elle contient une pensée qui constitue sa visée .

Une conscience mixte, dans laquelle la pensée fusionne avec la perception sensible qui la fonde. —ce qu'on pourrait appeler un jugement de perception. Je vois un merle qui s'envole *et je dis* : « voici un merle qui s'envole ». Je vois une feuille de papier blanc *et je dis* : « ceci est une feuille de papier blanc ». Je vois une allée d'arbres *et je dis* : « c'est une allée d'arbres ». Je vois des oiseaux prenant leur envol *et je dis* : « c'est un vol d'oiseaux ». Les deux premiers exemples renvoient à un jugement de prédication, les deux seconds à un jugement rapportant des parties à un tout¹⁰⁹. Pour ainsi dire, la perception est informée par un jugement issu de catégories logiques —dans nos deux exemples les catégories sujet-prédicat et tout-parties. Lorsque la perception subit ainsi une information catégoriale, sa matière, selon Messer, change, non sa qualité.

La question délicate reste de savoir si Messer admet en 1908 —de son point de vue de psychologue descriptif— la possibilité d'une conscience intellectuelle pure. Nous avons vu qu'en 1906 il y a hésitation sur ce point. Certaines auto-descriptions citées par l'article suggèrent plutôt la possibilité d'une pensée pure (« j'ai compris le mot inducteur, mais je n'ai rien pu me représenter visuellement »), d'autres en revanche suggèrent le contraire (« j'ai toujours eu des images présentes à l'esprit, même si elles étaient extrêmement indéterminées »). Ce qui est certain, c'est que les jugements purement logiques seraient issus de ce que Messer appelle à la suite de Husserl les « catégories » logiques et dont il esquisse ainsi la liste : identité, égalité, ressemblance, différence, multiplicité, unité, généralité, grandeur, degré, mesure, cause et effet, action, but et moyen¹¹⁰ ... Toutefois Messer n'est pas sans hésiter sur le statut de ces catégories formelles. En premier lieu, le refus de toute intuition catégoriale devrait en principe le conduire à en faire des formes de la pensée du sujet —ce serait la voie empruntée par Kant. Mais son admiration pour Husserl le conduit à affirmer plutôt que ces catégories ne sont pas essentiellement les formes subjectives de la pensée, mais bien « les genres les plus élevés de l'objet »¹¹¹ —il eût mieux fallu dire : les formes de l'objectivité de l'objet.

En second lieu, il hésite comme nous le disions à l'instant sur la possibilité de penser de manière pure sans que cette pensée soit incorporée à une intuition sensible. Pour se faire une opinion, il procède à une sorte de tour de table, où sont convoqués W. Windelband, H. Rickert, Husserl, B. Erdmann¹¹². Il en conclut que les fonctions catégoriales sont *irréremédiablement liées* à l'intuitivité sensible qui les fonde et ne peuvent donc se déployer librement comme pensée « pure »¹¹³. Ce qui dépasse

¹⁰⁷ Aux pages 1-72 d'*Empfindung und Denken*, Messer dresse une liste non exhaustive de ces catégories : chose, propriété, tout, parties, identité, égalité, similitude, différence, multiplicité, unité, généralité, grandeur, degré, mesure, cause, effet, action, but, moyen....

¹⁰⁸ Sixième Recherche, § 48 : « Les actes catégoriaux comme actes fondés ».

¹⁰⁹ *ED*, p. 69- 70.

¹¹⁰ *ED*, p. 71-72.

¹¹¹ *ED*, p. 73.

¹¹² *ED*, p. 73-75.

¹¹³ Remarquons que Messer ne tombe pas ici dans les travers (qu'il dénonce, en accord avec Husserl, à propos de la conscience de généralité comme nous l'avons vu d'une psychologie prétendant réduire le jugement (et en particulier le jugement formel) à l'intuition sensible —disons à des associations habituelles de sensations et

certainement les suggestions de la Sixième Recherche logique, en ce sens que pour Husserl, les formes catégoriales, pour être bien *fondées* nécessairement dans les intuitions sensibles (et en ce sens n'être pas *absolument libres*), n'en sont pas pour autant comme le suggère Messer *absolument liées* à ces intuitions sensibles. La divergence vient en grande partie de la différence persistante —en dépit des efforts de Messer pour se rapprocher d'une œuvre qu'il admire— entre une *psychologie* (descriptive) de la pensée qui met en doute *qu'aucun être humain soit jamais parvenu de facto à produire une pensée formelle absolument pure*, et une *phénoménologie* qui admet *qu'idéalement cette pensée formelle pure constitue une possibilité parfaitement valide*. Du point de vue de Husserl, la pensée judicative formelle peut bien se fonder sur l'intuition sensible, idéalement elle peut se délier de ce fondement et se déployer *dans sa formalité générale* (selon les règles de la logique formelle).

Ce moment où le général s'arrache à l'intuitivité sensible est décrit dans le paragraphe 47 de la Sixième Recherche. Husserl y distingue les actes catégoriaux généraux-formels et les actes catégoriaux concrétisés-particularisés (les jugements de perception en quelque sorte). « Nous allons considérer de plus près, dit-il, les actes par lesquels des *concreta* sensibles et leurs composantes sensibles se présentent comme donnés ; puis, s'opposant à eux, les actes d'une toute autre espèce [il s'agit des actes catégoriaux] par lesquels des états de choses concrètement déterminés, collectifs, disjonctifs, sont donnés comme "objets de pensée complexes", comme "objets d'ordre supérieur", qui renferment en eux-mêmes les objets qui les fondent ; et ensuite encore les actes tels que la généralisation ou l'appréhension individuelle indéterminée, actes dont les objets sont sans doute aussi d'un ordre supérieur, mais n'incluent pas les objets qui les fondent¹¹⁴ ». Pour sa part, voici ce que Messer, en pur psychologue, n'admet pas (même si certaines formules de l'article de 1906 sont quelque peu hésitantes) : que l'esprit humain puisse se délier par la pensée de tout attache avec l'intuitivité sensible fondatrice. Il écrit : « la pensée « s'accomplit dans une connexion absolument intime avec les sensations »¹¹⁵.

2. L'impossible rapprochement entre psychologie descriptive et psychologie phénoménologique (1911-1914)

En 1911, Husserl publie dans la revue *Logos* « La philosophie comme science rigoureuse », article dont une partie est consacrée à une critique vigoureuse des sciences psychologiques, accusées de « naturalisme »¹¹⁶. De son côté le psychologue expérimental Georg Anschütz publie la même année, dans les *Archiv für die gesamte Psychologie*, un article très hostile à la phénoménologie husserlienne (mais aussi à C. Stumpf et T. Lipps) : « *Über die Methoden der Psychologie* »¹¹⁷. D. Tiffenau, dans sa traduction des *Ideen ... III*, résume clairement les deux principaux griefs d'Anschütz¹¹⁸. D'abord la

d'images. Il sait tout comme Husserl, que l'intentionnalité judicative se fonde sur l'intuition sensible sans se réduire à cette dernière. Pour Husserl, se reporter à la seconde Section de la Sixième Recherche, chapitre six : « Intuitions sensibles et intuitions catégoriales ». Ce passage de l'ouvrage montre que l'intentionnalité judicative, pour être fondée en dernière instance l'intentionnalité simple (perceptive ou imaginative), n'en demeure pas moins irréductible à cette dernière, par la présence en elle de « formes catégoriales » (ou « syntaxiques ») absentes de —et non illustrables par— l'intentionnalité simple. Là où la divergence entre Husserl et Messer commence, c'est que lorsque le premier affirme ce que refuse le second, à savoir que les formes de significations syntaxiques trouvent leur remplissement spécifique dans des « intuitions catégoriales ».

¹¹⁴ Nous suivons la première édition en modifiant le soulignement. *LU II, Hua Bd XIX /2*, p. 676 ; *RL III*, p. [147], 180.

¹¹⁵ *ED*, p. 73.

¹¹⁶ Cf. Husserl, « *Philosophie als strenge Wissenschaft* », in *Aufsätze und Vorträge, 1911-1924, Husserliana, Band XXV*, La Haye, M. Nijhoff, 1987, p. 3-62. Tr. fr. de Marc B. de Launay, Paris, P.U.F., 1989. Par la suite, nous utiliserons, pour le titre de l'article en allemand, l'abréviation : *PSW* ; et pour le titre français, l'abréviation : *PSR*.

¹¹⁷ Cet article est suivi en 1912 d'une étude extrêmement complète et fouillée (cent trente six pages) publiée dans les tomes XXIII et XXIV des *Archiv f. d. ges. Psychol.* Anschütz y fait le point sur les principaux courants en psychologie à l'époque, et réitère sa critique virulente de la psychologie phénoménologique husserlienne. Le titre de cette étude est : « *Spekulative, exakte und angewandte Psychologie. Eine Untersuchung über die Prinzipien der psychologischen Erkenntnis* ».

¹¹⁸ Note 31 de la page 61 de sa traduction des *Ideen ... III*. Husserl évoque en cet endroit des *Ideen... III G*.

phénoménologie se fonde sur la démarche non rigoureuse de l'introspection —elle est donc assimilée à la psychologie d'un Lipps—, l'absence de rigueur scientifique venant du fait que l'expérience interne n'est pas, au même titre que l'expérience externe, une véritable expérience où des faits sont observés et des régularités dégagées par induction¹¹⁹. Ensuite —le second reproche se relie étroitement au premier— la phénoménologie, en dépit de ses prétentions à fonder tous ses énoncés sur l'expérience évidente, n'est qu'une philosophie « spéculative » car elle néglige l'observation empirique, les faits n'étant là que comme point de départ pour dégager des essences et des généralités déliées de tout rapport à l'empiricité¹²⁰.

Dans ce conflit entre Husserl et Anschütz, Messer, en 1912, prit parti pour le premier et contre le second (sans toutefois reprendre à son compte toutes les thèses de l'article de *Logos*)— ce qui dut apparaître sans doute aux psychologues de l'époque comme une sorte de trahison¹²¹. Pour nous toutefois, qui venons de reconstituer les rapports antérieurs entre Husserl et Messer, l'attitude de ce dernier n'a rien d'étonnant. Reportons-nous donc à son article intitulé : « La phénoménologie husserlienne dans son rapport à la psychologie¹²² ».

Observons en premier lieu que Messer partage l'intuition fondatrice de l'article husserlien, à savoir que la psychologie, simple science empirique particulière, n'a aucune légitimité à prétendre devenir l'ultime science fondatrice de toutes les autres, en se substituant ainsi à la philosophie première de la tradition. Il y a convergence en ce sens entre Messer et Husserl pour rejeter le « psychologisme ».

En second lieu, nous admettrons, en ce qui concerne ce qu'on pourrait appeler la « psychologie phénoménologique¹²³ », que son analyse comporte deux moments successifs. Le premier est centré sur l'idée d'une psychologie pure, c'est-à-dire déliée de tout rapport à la physiologie naturaliste. Le second est centré sur la notion d'essence et de « psychologie eidétique »¹²⁴. C'est par rapport à ces deux moments successifs que nous analyser l'article de Messer. Commençons par l'idée de psychologie non naturaliste ou pure.

2.1 Le problème de la naturalisation du psychique pur (1912)

Tout comme Husserl, Messer perçoit les défauts d'une psychophysiologie qui naturalise totalement le psychisme en l'inscrivant dans l'entrecroisement des séries causales de la nature physique. Sur ce point G. Anschütz a clairement tort pour nos deux penseurs¹²⁵. *Cependant Messer estime que sa propre psychologie descriptive échappe à ce reproche de naturalisation*, de sorte que Husserl a commis une erreur en d'englobant toute la psychologie dans sa violente charge contre le « naturalisme ». Messer cite à ce propos un passage significatif de l'article husserlien : « Soumettre à l'enquête scientifique ce domaine psychique, dans le contexte naturel psychophysique, où il se trouve naturellement donné, le déterminer de manière objective, découvrir les régularités

Anschütz comme un psychologue attaquant — sans la comprendre— la phénoménologie en raison de présupposés naturalistes.

¹¹⁹ Cf. *Archiv f. d. ges. Psychologie*, Bd XXIII, p. 301 sq. Messer explique que se transposer par la pensée dans sa vie psychique propre d'individu ne constitue pas une démarche scientifique. Cette expérience n'est ni exacte ni généralisable. Anschütz rejoint ici les préventions de Wundt contre l'introspection.

¹²⁰ Cf. *Archiv f. d. ges. Psychologie*, Bd XXIII, p. 305 sq. Et ce passage de l'article de 1911, cité par D. Tiffenau : « la méthode réductive de la phénoménologie est le retour des faits singuliers au général ». G. Anschütz, par sa critique de toute philosophie spéculative, s'inscrit (explicitement) dans le courant positiviste.

¹²¹ Car il s'agit en partie d'une lutte de pouvoir au sein de l'université allemande, comme le suggère très justement Marc B de Launay, *PSR*, p 5-6.

¹²² « *Husserls Phänomenologie in ihrem Verhältnis zur Psychologie* », *Archiv f. d. ges. Psychologie*, Bd XXII, 1912, p. 117-128.

¹²³ L'expression n'apparaît pas dans l'article de *Logos*, mais la chose y est bien —sous des appellations très variables : « psychologie authentique » (*PSW*, p. 18, *PSR*, p. 31), « science systématique de la conscience qui procède à l'analyse immanente du psychisme » (*ibid.*), « analyse directe et pure de la conscience » (*ibid.*) ...

¹²⁴ Ici encore l'expression n'apparaît dans l'article de *Logos* pas mais la chose y est bien, sous des appellations comme : « psychologie pure » comme « recherche des essences » (*PSW*, p. 63, *PSR*, p. 53), analyse intuitive et systématique « des configurations essentielles de la conscience » et de ses « corrélats immanents » (*ibid.*, p. 39, 56).

¹²⁵ Dès la première page de son article (*Husserls Phänomenologie ...*, p. 117), Messer affirme qu'il doute de la pertinence des critiques qu'Anschütz a adressées à la phénoménologie dans son article : « *Über die Methoden der Psychologie* ».

(*Gesetzmäßigkeiten*) qui président à sa formation, à sa transformation, à sa manifestation et à sa disparition, voilà quelles sont les tâches de la psychologie. Toute définition psychologique est *ipso facto* psychophysique (...)¹²⁶ ».

Pour ce qui concerne ses propres travaux relevant de la psychologie descriptive, Messer affirme qu'ils ne s'inscrivent pas dans cette définition réductrice de la psychologie *puisque'ils mettent justement entre parenthèses* —comme nous l'avons vérifié— les processus physiologiques pour élucider la *pure vie psychique*¹²⁷. Une vie qui n'est donc nullement assimilable à la chose matérielle —sur ce point, affirme Messer, la plupart des psychologues sont d'accord et la critique husserlienne ne touche qu'à une psychologie ultra minoritaire —voire imaginaire. Même un psychologue aussi soucieux de rigueur scientifique que W. Wundt refuse (comme le montre sa polémique avec Herbart) d'assimiler les états psychiques à des états-de-choses matérielles¹²⁸.

Dès lors, Messer peut avoir l'impression que sa psychologie n'est aucunement touchée par cette critique husserlienne de la psychologie naturaliste dans la mesure où cette dernière se ramène à la psychophysologie. D'où ce souhait, qui sous-tend tout son article sans être jamais clairement explicité, de *collaborer avec Husserl dans un programme de recherche centré sur le développement d'une description de la pure vie psychique*. Pourquoi, demande-t-il, mes travaux scientifiques sur la pensée ne pourraient pas trouver place au sein de ce programme, *conjointement* au travaux husserliens visant à développer de leur côté une « psychologie authentique » comprise comme « analyse immanente du psychisme ? »¹²⁹ Les ambiguïtés —dont Husserl est en partie responsable— commencent ici.

En effet, le statut de cette « psychologie authentique » est loin d'être parfaitement clair dans « La philosophie comme science rigoureuse ». En principe sa place se situe entre celle de la psychologie comme science empirique et la philosophie transcendantale de la conscience. Elle se différencie d'une part de la première en ceci que si elle peut bien être qualifiée de « science »¹³⁰, c'est en un sens tout différent de celui qui est impliqué dans l'expression de « sciences empiriques expérimentales », puisque son domaine d'investigation n'appartient pas à la nature. Elle se différencie d'autre part de la philosophie transcendantale, parce que son domaine d'étude est le psychique pur et non pas la conscience absolue constitutive de monde. Mais, placée ainsi dans cette position médiane, la psychologie phénoménologique est dotée d'un statut foncièrement instable, ce qui a considérablement gêné la lecture de Messer. En vérité, l'article de *Logos* hésite entre deux orientations. Selon la première la psychologie phénoménologique existe bien, quoique dans ce statut ambigu. Selon la seconde, elle n'existe pas, car entre la psychophysologie naturaliste et la philosophie transcendantale non naturaliste, il n'y a rien. (Il y avait de quoi être embarrassé !)

Messer, qui cherche à construire un programme de recherche en commun avec Husserl, focalise tout naturellement son attention sur les passages de l'article qui lui semblent le plus clairement défendre l'existence de la psychologie phénoménologique comme discipline bien établie. En outre il tend, de façon très compréhensible, à rapprocher ses travaux —qui appartiennent (pour aller vite), à la psychologie introspective— de cette psychologie phénoménologique, et à souligner leur commune opposition à la psychophysologie. Ce qui revient à glisser un peu vite sur le fait que la psychologie phénoménologique, pour s'opposer en effet à ce type de science de la nature qu'est la

¹²⁶ « *Husserls Phänomenologie ...* », p. 118. Cf., *PSW*, p. 14 ; *PSR*, p. 25. Messer (*ibid.*, p. 120) relève deux autres passages de l'article de *Logos* qui vont dans le même sens. Le premier est une définition du psychique comme « unité "monadique" (...) qui, en soi, n'a absolument rien à voir avec la nature, l'espace, le temps, la substantialité et la causalité (...) » (*PSW*, p. 30, *PSR*, p. 45). Le second est une caractérisation de la psychologie moderne dans ses prétentions à la scientificité exacte : « rejet de toute analyse directe et pure de la conscience, (...), refus de l'"analyse" et de la "description", nécessairement systématiques, des données s'offrant à la vision immanente, (...) au profit exclusif de l'établissement indirect des faits psychologiques, ou pertinents pour la psychologie (...) » (*PSW*, p. 18, *PSR*, p. 31). Cela signifie clairement que pour Husserl le sens de la psychologie scientifique est contenu dans la psychophysologie, et non pas dans la psychologie introspective (*PSW*, p. 18-19, *PSR*, p. 31-32).

¹²⁷ Pour définir sa propre psychologie ainsi que la psychologie issue de la phénoménologie husserlienne, Messer emploie l'expression de « psychologie pure » (*Husserls Phänomenologie ...* », p. 119).

¹²⁸ « *Husserl Phänomenologie ...* », p. 119-120.

¹²⁹ *PSW*, p. 18 ; *PSR*, p. 31.

¹³⁰ *PSW*, p. 18 ; *PSR*, p. 31.

psychophysiologie, ne s'en oppose pas moins aussi à la psychologie introspective¹³¹. A sa décharge, observons d'abord que Husserl n'attaque jamais cette dernière explicitement dans son article —il cite même favorablement Lipps, psychologie défendant l'introspection s'il en est—, et qu'ensuite nombre d'expressions désignant la psychologie phénoménologique pourraient être reprises par un psychologue introspectif insuffisamment au fait des distinctions phénoménologiques subtiles (et problématiques) entre les différents sens de l'immanence psychique : « analyse immanente », « investigation purement immanente », « description des données immédiates de l'expérience », « analyse directe et pure de la conscience¹³² », etc.

L'erreur de Messer s'explique en partie par l'insuffisante clarification, dans l'article de *Logos* du moins (d'autres textes husserliens sont plus explicites, mais ils sont aussi plus tardifs et Messer n'en dispose pas en 1912), des différents sens de l'immanence psychique. En toute rigueur, il faudrait distinguer : 1) l'immanence psychique « pure » (donnée dans la réflexion psychophénoménologique) ; 2) l'immanence psychique impure (naturalisée) donnée en intériorité dans l'introspection ; 3) l'immanence psychique impure passée dans l'orbe de la nature physique, c'est-à-dire observée en extériorité par la psychophysiologie. *Faute de cette distinction claire, Messer se laisse entraîner à croire que l'immanence numéro deux, pour n'être pas l'immanence numéro trois (ce qui est exact), s'identifie à l'immanence numéro un (ce qui est inexact)*. Par exemple, il donne son *imprimatur* à un passage de l'article de *Logos* sur la conscience de temps, qu'il interprète comme un échantillon d'introspection, alors que manifestement pour Husserl la description de cette conscience n'est possible que dans une réflexion phénoménologique non introspective. Voici le texte cité par Messer ; « Ce n'est pas l'expérience qui peut nous dire ce qu' "est" l'être psychique en un sens qui serait le même qu'en physique. En effet, on ne fait pas l'expérience de ce qui est psychique comme de quelque chose qui apparaît ; le domaine psychique est de l'ordre de l'expérience vécue aperçue dans la réflexion ; il apparaît, en tant que tel à travers lui-même, dans un flux absolu, comme un *hic et nunc*, dont la résonance va déjà décroissant, et qu'on peut voir sans cesse replonger dans le passé »¹³³. Toute la difficulté pour Messer est de saisir que cette « réflexion » propre à la psychophénoménologie n'est pas exactement l'introspection des psychologues, alors même que la confrontation n'est pas faite explicitement dans cette partie de l'article de *Logos* touchant à la question de la naturalisation du psychique. Il faut attendre les *Ideen ... I* pour voir cette confrontation s'effectuer, Husserl mobilisant alors l'opposition entre conscience non positionnelle —dont relève la réflexion psycho-phénoménologique— et conscience positionnelle — dont relève l'introspection. Et même dans ce cadre nouveau, il faut le noter, le statut de l'introspection n'est pas si aisé à comprendre, car il s'agit d'une réflexion qui pose les vécus dans l'existence, mais pas dans l'existence chosique (sinon nous serions ramenés à la psychophysiologie).

Pour revenir à « La philosophie comme science rigoureuse », Messer interprète donc les réserves qu'il pressent (fort justement) chez Husserl par rapport à l'introspection, comme exprimant simplement une volonté d'améliorer cette dernière, et non comme une volonté de constituer la psycho-phénoménologie en rupture avec l'introspection¹³⁴. L'amélioration pouvant par exemple venir,

¹³¹ Messer n'est pas totalement aveugle, contrairement à ce que lui reproche Husserl dans les *Ideen ... I*, à la différence entre psychologie phénoménologique et introspection. Il faut, dit-il dans son article, si l'on suit Husserl, « séparer la phénoménologie et la psychologie ou science naturelle de la conscience » (« *Husserls Phänomenologie ...*, », p. 122). Il ajoute, ce qui est juste, que la différence passe par le mode de position du domaine d'objet. « Seule la psychologie, dit-il (*ibid.*), a affaire à la conscience "empirique", donc à des vécus m'appartenant ou appartenant à d'autres personnes, et saisis comme "existant dans la connexion de la nature" ». (La fin du passage est une citation de *Philosophie als strenge Wissenschaft*, *Hua* XXV, p. 17). Simplement il a l'impression, faute de précisions suffisantes touchant, dans l'article de *Logos*, à la naturalisation propre à la psychologie introspective, que sa psychologie introspective est du côté de la phénoménologie, tandis que de l'autre côté se trouverait la seule psychophysiologie.

¹³² Respectivement, *PSW*, p. 18, 31, 22, 18 ; *PSR*, p. 31, 47, 36, 31.

¹³³ *PSW*, p. 29-30 ; *PSR*, p. 45.

¹³⁴ A l'époque, comme le rappelle Messer en évoquant la controverse Wundt-Bühler, il était courant dans les milieux de la psychologie de s'interroger sur la validité de l'introspection, soit pour l'améliorer (comme dans l'École de Würzburg), soit pour la récuser (comme dans l'orientation psychophysiologique). Cf. « *Husserls Phänomenologie ...* », p. 120.

comme le suggère Husserl d'après Messer, d'un effort pour penser les concepts fondamentaux (perception, imagination, intention, etc.) de manière claire et distincte, et pour les classer de manière systématique.

Examinons maintenant l'autre manière de déterminer le statut de la psychologie phénoménologique dans « La philosophie comme science rigoureuse », dans son opposition à la science psychologique : elle dégage l'essence des vécus à partir des vécus donnés de fait, tandis que la science psychologique s'en tient aux faits et à l'induction de régularités statistiques à partir de ces faits.

2.2 Le problème d'une psychologie eidétique (1912)

Concernant ce second problème Messer se révèle infiniment plus coupable dans sa lecture de l'article de *Logos* que dans ses interprétations touchant à la question de la naturalisation du psychique. Car Husserl fournit sur ce second problème l'essentiel des précisions souhaitables. L'irréductible spécificité de la psychologie phénoménologique, explique-t-il, consiste en ceci qu'elle pratique la variation eidétique sur les faits psychiques, libérant une intuition des essences radicalement désancrée du champ d'expérience factuel. Comme Messer l'observe à juste titre, aucune description « d'un vécu déterminé quelconque appartenant à un individu (*Individuum*) déterminé, comme événement réel (*wirkliches Geschehnis*) dans la connexion de la nature », ne peut plus dès lors prendre place dans le champ psycho-phénoménologique¹³⁵. En revanche, Messer n'en tire pas la conclusion adéquate, puisqu'il affirme que de ce point de vue la psychologie authentique est irréprochable parce qu'elle sait dégager des « généralités » en dépassant la description de l'individuel factuel¹³⁶. C'est évidemment une erreur puisqu'il y a un fossé entre la généralité inductive et l'essence. (Reconnaissons toutefois qu'il faut attendre la parution des *Ideen .. I* pour qu'apparaisse en toute clarté la différence entre généralité empirique et généralité eidétique).

On remarque en outre qu'en 1912, Messer refuse toujours d'admettre que la réflexion sur le psychique (pour lui : l'introspection) puisse atteindre à la perfection de l'« adéquation ». L'opposition à Husserl apparaît donc maintenant dans le cadre de la discussion sur l'intuition des essences de vécus. En effet Messer conteste « que, comme l'écrit Husserl, l'essence vue [soit] un contenu adéquat de la vision, un donné absolu¹³⁷, en raison précisément du caractère absolument fluent des vécus, admis par l'article de *Logos*. Messer relie ce fait à sa propre conception selon laquelle tout vécu est saisi nécessairement dans une rétrospection : s'il en est ainsi, alors en effet l'essence d'un vécu quelconque ne peut être donnée adéquatement.

Enfin, Messer aperçoit bien qu'en affirmant de la psychologie phénoménologique qu'elle intuitionne les essences des vécus, Husserl la place en position fondatrice par rapport aux sciences psychologiques empiriques¹³⁸. Mais c'est pour en tirer la conclusion —que Husserl aurait refusée— selon laquelle cette psychologie phénoménologique est irréductiblement *liée* aux sciences psychologiques puisque le fondement d'une science n'est que la partie première de cette science¹³⁹. Messer semble ici avoir toujours en tête cette distinction qu'il faisait dans ses œuvres de 1906 et 1908, au sein d'une théorie psychologique complète, entre la psychologie descriptive ou pure —partie fondatrice— et la psychologie explicative —partie dérivée de la première par adjonction de considérations empruntées à la réalité physiologique. Comme exemple de théorie construite sur ce type, Messer donne la Dissertation de W. Schapp : « Contributions à une phénoménologie de la perception » (Göttingen, 1910).

Examinons maintenant la réaction de Husserl à ces analyses de Messer.

2.3 La réaction radicalement négative de Husserl à l'article de Messer (1913)

L'épisode est bref et bien connu. Dans les *Ideen ... I*, Husserl balaie d'un revers de main les tentatives de Messer pour rapprocher la psychologie descriptive introspective et la psychologie phénoménologique. Dans une note de bas de page, il exécute l'article de Messer que nous venons

¹³⁵ « *Husserls Phänomenologie ...* », p. 123.

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ *PSW*, p. 33, *PSR*, p. 49. Messer critique cette formule à la page 125 de son article.

¹³⁸ « *Husserls Phänomenologie ...*, » p. 125. Cette thèse selon laquelle la phénoménologie serait fondatrice pour les sciences psychologiques a selon Messer échappé totalement à G. Anschütz (*ibid.*).

¹³⁹ « *Husserls Phänomenologie ...* », p. 125.

d'analyser¹⁴⁰ en deux phrases. Messer, dit-il, a « mal compris le sens de mes analyses », les doctrines qu'il combat « comme étant les miennes ne sont absolument pas les miennes ». Il faut donc espérer, ajoute-t-il, que la publication des *Ideen ... I* l'aidera à redresser ses erreurs radicales d'interprétation de la phénoménologie¹⁴¹.

Le contexte de cette note permet de comprendre qu'à travers Messer —qu'il n'a pas lu sérieusement si l'on en croit le témoignage de ce dernier¹⁴²—, c'est en fait le psychologue H. J. Watt qui est visé, pour avoir, selon Husserl, attaqué la phénoménologie à travers la critique de la psychologie introspective de T. Lipps. Attaque absurde, réplique Husserl, puisque la réflexion phénoménologique n'a rien à voir avec l'introspection¹⁴³. C'est alors que Husserl explicite (sur plusieurs pages) cette distinction décisive, qui était resté dans l'ombre dans les œuvres connues de Messer (les *Recherches logiques* et « La philosophie comme science rigoureuse »). Pour résumer, disons que du point de vue développé par Husserl dans ces pages des *Ideen ... I*, la réflexion phénoménologique est d'une part absolue et apodictique, (alors que l'introspection est douteuse et relative), d'autre part eidétique (alors que l'introspection est empirique)¹⁴⁴. Examinons les erreurs de Messer par rapport à ces deux points.

Commençons par la détermination de la psychologie phénoménologique comme description eidétique. Incontestablement Messer, nous l'avons souligné, aurait dû apercevoir ce point dès 1912 en lisant plus attentivement l'article de *Logos*. Mais reconnaissons que les analyses de Husserl ont acquis en 1913 une beaucoup plus grande clarté, ainsi qu'une précision nettement supérieure. En particulier le lecteur des *Ideen ... I* comprend mieux que le psychique est une « région » matérielle spécifique, c'est-à-dire un faisceau de genres eidétiques suprêmes se spécifiant jusqu'à certaines essences matérielles « abstraites » du psychique (par exemple : « la » perception), qui à leur tour dépendent d'ultimes essences « concrètes » (indépendantes) de vécus (cette perception singulière de tel individu singulier à tel moment et en tel lieu). Impossible donc désormais de confondre le domaine du psychique pour le phénoménologue —faisceau d'essences— avec celui des sciences psychologiques empiriques —rhapsodie de faits contingents.

Passons à l'élucidation du psychique par une description phénoménologique apodictique et absolue, qui s'oppose à la détermination psychologique de ce même psychique comme douteux et relatif¹⁴⁵. Il faut remarquer que l'opposition n'est en vérité parfaitement évidente que s'il s'agit d'opposer

¹⁴⁰ Ainsi que deux articles signés conjointement par A. Messer et Julius Cohn dans les *Jahrbücher der Philosophie*, Bd I, au moment où les *Ideen ... I* étaient en cours d'impression.

¹⁴¹ *Ideen zur einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*, Bd I, La Haye, M. Nijhoff, 1976, *Husserliana* Bd III/1. Nous utiliserons l'abréviation suivante désormais : *Ideen ... I*, *Hua* III/1. Traduction française de P. Ricœur, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, 1950. Nous utiliserons désormais l'abréviation suivante : *Idées ... I*.

¹⁴² Cf. la seconde version de l'article *Husserls Phänomenologie in ihrem Verhältnis zur Psychologie* (1914), où Messer fait état d'un échange de lettres entre lui et Husserl. Ayant demandé à ce dernier de s'expliquer plus avant sur la fameuse note des *Ideen ... I*, Messer reçut cette réponse assez cavalière : d'abord je n'ai pas exactement, lui écrivit Husserl, formulé ma critique dans les termes que vous employez, et ensuite j'avoue n'avoir pas lu votre article (!) —mais seulement compte rendu succinct rédigé par G. Anschütz. Messer n'apprécia guère cette réponse : « J'ai tout à fait le droit d'exiger qu'on juge mes explications d'après le texte original et non pas d'après un bref compte-rendu » (*Archiv f. die ges. Psychologie*, Bd XXXII, 1914, p. 66, n. 23). Pour la seconde version de l'article de Messer, nous utiliserons l'abréviation : « *Husserls Phänomenologie ... II* ».

¹⁴³ *Ideen ... I*, *Hua* Bd III/1, p. 169-178 ; *Idées ... I*, p. 258-269.

¹⁴⁴ H. J. Watt a bien vu que la phénoménologie prétend être une « description absolue des vécus » (*Ideen ... I*, *Hua* Bd III/1, p. 170 ; *Idées ... I*, p. 259). C'est précisément cette prétention —qu'il attribue aussi à l'introspection de Lipps— qui lui paraît inintelligible. Il argumente en partant de la distinction opérée par Lipps lui-même entre réalité vécue absolue dans l'instant et savoir rétrospectif, pour conclure de là que le savoir psychologique (l'ainsi nommée introspection) n'a nullement la validité absolue que la psychologie introspective lui accorde.

¹⁴⁵ P. Ricœur résume bien le mouvement de pensée du paragraphe 79 des *Ideen ... I* (note 2 de la page [151] de sa traduction —pagination de la troisième édition allemande de 1928, reproduite en marge de la traduction française). Le scepticisme d'un H.J. Watt quant à la validité de l'introspection, accusée d'être douteuse et non pas certaine comme le prétendent ses défenseurs (comme T. Lipps), *se détruit lui-même*, car il présuppose implicitement l'existence d'une réflexion absolue et apodictique permettant justement de critiquer l'introspection.

phénoménologie transcendantale et la psychophysologie. Car le rapport de la psychologie introspective à la psycho-phénoménologie, lui, demeure toujours quelque peu embarrassant. Comme il y a dans la psychologie introspective ébauche de naturalisation, la réflexion ne peut plus être parfaitement apodictique ni absolument absolue. Mais comme la naturalisation ne va pas jusqu'au transcendant chosique, il n'est pas si aisé d'affirmer (comme le croit Husserl au paragraphe 79 des *Ideen ... I*) que l'introspection n'a absolument rien à voir avec la réflexion phénoménologique apodictique et absolue, et que donc toute rapprochement entre les deux constitue un contresens absurde. C'est pourquoi A. Messer écrivit à Husserl pour lui reprocher le caractère excessif et non fondé de sa critique à l'égard de ses propositions de rapprochement entre phénoménologie et psychologie introspective. Examinons l'article qu'il rédigea en 1914 pour faire le point des rapports entre la nouvelle phénoménologie des *Ideen ... I*, et ses propres travaux en matière de *Denkpsychologie*.

2.4 La réponse d'A. Messer à la note des *Ideen ... I* (1914).

Cette réponse, comme nous l'avons indiqué, est contenue dans une « seconde version » (*zweiter Aufsatz*) de l'article de 1912, portant le même titre que le texte initial : « *Husserls Phänomenologie in ihrem Verhältnis zur Psychologie* ».

Messer comprend très correctement le tournant qu'accomplissent les *Ideen ... I* vers une philosophie transcendantale, en s'éloignant *eo ipso* de la psychologie descriptive de la première édition des *Recherches logiques*. Examinons les deux aspects de l'autocritique de Messer : méconnaissance de l'intuition eidétique des vécus, méconnaissance de l'attitude non naturaliste de la psycho-phénoménologie.

Grâce à la lecture attentive, d'une part de la Première Section du livre de Husserl (« Les essences et la connaissance des essences »), et d'autre part de la théorie de l'« évidence » (*Einsicht*) exposée dans la Quatrième Section, Messer saisit maintenant clairement le caractère décisif pour la phénoménologie — transcendantale aussi bien que psycho-phénoménologique — de la démarche conduisant à l'« intuition de l'essence » (*Wesensschauung*¹⁴⁶), par opposition à toute induction empirique. Cette intuition, écrit-il, « doit être distinguée nettement de toute intuition “empirique” (*erfahrendes*) : cette dernière donne un objet qui est quelque chose d'individuel (*Individuelles*), la première est donne l'essence (*Wesen*). Certes quelque chose d'individuel (*Individuelles*) doit apparaître en quelque façon pour que nous dirigions notre regard sur son *Quid* (*Was*) ; l'objet individuel (*das Einzelne*) doit nous être donné comme exemple pour que nous nous élevions en général à la saisie de ce qu'il y a de typique (des *Typischen*) dans ce phénomène, ou de son essence (*Wesens*) »¹⁴⁷. Tout cela, concède Messer volontiers, je ne l'avais pas correctement compris en 1912, de sorte que mon précédent article laissait entendre à tort que la phénoménologie n'était pas essentiellement distincte de la psychologie (introspective). En vérité, la phénoménologie excède la psychologie en ceci qu'elle la fonde (précisément sur l'intuition des essences immanentes des vécus)¹⁴⁸.

¹⁴⁶ *Ideen ... I*, *Hua Bd III/1*, p. 13 ; *Idées ... I*, p. 19. « *Husserls Phänomenologie ... II* », p. 53.

¹⁴⁷ « *Husserls Phänomenologie ... II* », p. 53.

¹⁴⁸ Notons ici une imprécision gênante dans l'exposé de Messer, sur laquelle nous aurons à revenir. Pour évoquer la position philosophique des *Ideen ... I*, il emploie — en particulier lorsqu'il confronte Husserl et sa propre psychologie introspective — l'expression « la phénoménologie », sans plus de précision. Or il faudrait absolument distinguer ici ce qu'il est de la phénoménologie transcendantale et de la phénoménologie psychologique, même si, du point de vue de la discussion des rapports entre sciences du fait et sciences de l'essence, phénoménologie transcendantale et phénoménologie psychologique sont apparentées car la première est par définition une science eidétique, tandis que la seconde doit s'accomplir comme science de *l'eidos Ego*. Ce qui est curieux, c'est que Messer ne passe pas complètement à côté de la distinction entre psychologie phénoménologique et phénoménologie transcendantale — il note à juste titre par exemple que la seconde opère ses variations sur des expériences d'irréalités, alors que la première opère sur des faits réels (article cité, p. 62) —, mais il ne s'arrête pas sur cette différence (lorsque du moins il est occupé à rapprocher les deux disciplines sur la base de leur caractère commun de sciences eidétiques). Il cite en particulier un passage décisif touchant à la phénoménologie transcendantale, montrant qu'il a aperçu la spécificité de cette dernière par rapport à la psychologie phénoménologique : elle « consiste (...) à explorer ces irréalités, mais pas en tant que cas singuliers (singuläre Einzelheiten), plutôt en “essence” ». (*Ideen ... I*, *Hua Bd III/1*, p. 7 ; la traduction de P. Ricœur [*Idées ... I*, p. 8] est incomplète).

Bien que converti donc à en 1914 l'importance de l'intuition de l'essence pour la psychologie phénoménologique, Messer cependant reproche à Husserl de ne pas apercevoir dans les *Ideen ... I*, la nécessité d'une critique de toute intuition d'essence. En effet selon lui cette intuition n'est pas nécessairement valide, elle doit constamment faire l'objet de clarifications et de vérifications quant à sa validité. Faute de quoi la phénoménologie est menacée d'un retour à une forme d'idéalisme spéculatif —celui précisément qui est attaqué violemment par Anschütz. La divergence porte ici manifestement sur ce que Husserl appelle les « essences immanentes » dégagées sur les vécus —les seules qui intéressent Messer— et non pas sur les « essences transcendantales », dégagées sur les choses transcendantales¹⁴⁹. Messer justifie sa prise de distance par rapport à l'intuition des essences telle que la comprend Husserl (c'est-à-dire comme évidence absolue et apodictique), en s'appuyant sur trois œuvres publiées dans le premier tome (1913) du « *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung* » (dans lequel les *Ideen ... I* venaient d'être publiées). D'une part : « *Die apriorische Grundlagen des bürgerlichen Rechts* » (A. Reinach). D'autre part : *Die Formalismus in der Ethik und die materiale Wertethik*, première Partie (Scheler). Enfin, « *Beiträge zur Phänomenologie des ästhetischen Genusses* » (M. Geiger).

Messer approuve vivement chez ces trois phénoménologues l'effort constant pour expliciter et clarifier l'intuition des différentes essences, au lieu de faire *a priori* à ces dernières une confiance absolue. Par exemple Scheler travaille à distinguer eidétiquement « but » (*Zweck*) et « fin » (*Ziel*)¹⁵⁰. De son côté A. Reinach multiplie les distinctions eidétiques fines nécessaires à la fondation apriorique du droit civil —par exemple entre « exigence », « obligation contractée », « promesse », « renonciation ». « Même les ultimes intuitions d'essences, écrit Reinach, doivent être élaborées (*erarbeitet*) »¹⁵¹. Pour Messer, ce sont les disciples et le non le maître qui ont le mieux compris l'intuition eidétique en ce sens qu'ils ne l'ont pas figée dans une évidence intangible et absolue, mais ont accepté de la travailler par toutes sortes de moyens (analyse, comparaison, voire, dit-il, perception interne et externe)¹⁵².

Messer examine par ailleurs¹⁵³ l'autre erreur qui, par delà l'insuffisante reconnaissance de l'importance de l'intuition eidétique, grevait son article de 1912 : la méconnaissance de la spécificité de l'« attitude » (*Einstellung*)¹⁵⁴ dans laquelle le psychique (mais aussi la conscience transcendantale) se donnent lorsqu'il s'agit de phénoménologie (psychologique ou transcendantale) et non pas de psychologie empirique. Pour saisir cette attitude proprement phénoménologique, Messer se reporte à un passage bien connu des *Ideen ... I*, touchant à la réduction transcendantale, dans le quel est

¹⁴⁹ *Ideen ... I*, *Hua Bd III/1*, p. 131 ; *Ideen ... I*, p. 200. Pour Husserl, certitude apodictique et donation absolue ne concernent que les essences immanentes. C'est donc bien par rapport à l'intuition ces dernières que Messer regrette le refus de toute attitude critique touchant à leur validité. Rappelons ici que Messer n'a jamais cru à la validité absolue de la description immédiate des vécus dans la perception interne.

¹⁵⁰ Messer reconnaît toutefois que la vigilance critique de Scheler est souvent insuffisante, car il a un peu trop tendance dans l'œuvre citée à prendre une compréhension simplement verbale pour une intuition d'essence. Le second reproche fait à Scheler (article cité, p. 56) est de tomber dans les travers d'un idéalisme spéculatif, lorsqu'il affirme par exemple que toutes les valeurs sont fondées dans la valeur suprême d'un esprit personnel infini et de son monde des valeurs.

¹⁵¹ Cité par Messer, « *Husserls Phänomenologie ... II* », p. 55.

¹⁵² Bien que M. Merleau-Ponty n'ait certainement pas eu connaissance de la controverse entre Messer et Husserl, il développe dans son Cours : « Les sciences de l'homme et la phénoménologie », des vues qui *de facto* s'éloignent des *Ideen ... I* en se rapprochant des positions de Messer. Ce Cours a été professé à la Sorbonne en 1951-52 (éditions du Centre de Documentation Universitaire, Paris, 1975, p. 31-51). Merleau-Ponty tente, tout comme Messer et contre les indications expresses de Husserl en 1913, de rapprocher psychologie empirique inductive et psycho-phénoménologie eidétique. Car, explique Merleau-Ponty, les essences sont « impliquées dans la recherche expérimentale » (*op. cit.*, p. 36), elles ne transcendent pas cette dernière dans une pureté apriorique qui les absolutiserait indûment. La *Wesenschau* n'est pas déracinée du champ de l'expérience empirique, tandis que symétriquement l'expérience empirique n'est pas abandonnée à la contingence des faits bruts que le savant pourrait seulement épeler. Dans le contexte d'une phénoménologie qui n'est plus celle des *Ideen ... I*, Merleau-Ponty (*op. cit.*, p. 42-43) affirme —retrouvant exactement, sans en avoir conscience, le point de vue de Messer quarante ans plus tôt— que la psychologie empirique *est capable de* « construire » des essences.

¹⁵³ « *Husserls Phänomenologie ... II* », p. 56 sq.

¹⁵⁴ « *Husserls Phänomenologie ... II*, p. 56.

évoquée la perception d'un pommier en fleurs dans le jardin¹⁵⁵. Il comprend très bien que Husserl y oppose l'« attitude naturelle » dans laquelle le sujet vit sa perception en posant l'arbre dans sa « réalité » (*Realität*) et l'« attitude phénoménologique ». Dans cette dernière, écrit-il, le sujet réfléchissant n'a plus conscience, que de son « flux de vécus, dans toute sa plénitude, avec ses parties composantes réelles (*reel*), tout de même que de tous les corrélats objectifs de cette consciences — tout cela cependant pris dans sa constitution immanente sans accomplir une position (*Setzung*) dirigée sur le monde extérieur »¹⁵⁶.

Ici encore Messer progresse, par rapport à son précédent article, dans sa compréhension de la phénoménologie husserlienne, car il comprend mieux pourquoi Husserl pouvait accuser, dans « La philosophie comme science rigoureuse » la psychologie scientifique, du péché de « naturalisme ». Toutefois, Messer en 1914 n'a manifestement pas abandonné son projet de rapprochement entre sa psychologie introspective et la psychologie phénoménologique. Pourquoi ? Parce qu'il essaie désormais de les apparenter sur la base d'un commun naturalisme. Il observe en effet — ce qui n'est pas inexact — que *la suspension radicale de toute position de réalité (Realität) n'est pas effectuée par la psychologie eidétique*, et que de ce point de vue cette dernière peut légitimement être rapprochée de la psychologie introspective. Où se situera la différence ? Elle sera peut-être minime, voire quasi-inexistante — loin de l'abîme de sens que Husserl voulait creuser entre psychologie et phénoménologie dans son article de *Logos*.

Mais évidemment, Messer se heurte alors à une difficulté : comment concilier l'affirmation d'une différence quasiment nulle entre psychologie phénoménologique et psychologie empirique introspective, et la reconnaissance de la différence de principe entre une discipline empirique et une discipline eidétique ? Pour y voir plus clair, il faut d'abord rappeler que Messer, en s'appuyant sur les premiers travaux de M. Scheler, M. Geiger, A. Reinach — travaux publiés dans le *Jahrbuch* même où paraissent les *Ideen ... I*, donc cautionnés en quelque sorte par le maître —, affirme que la *Wesensschau* ne saurait être absolutisée dans une donation apodictique qui la délierait de tout rapport avec l'expérience empirique. Toute la fin de son article de 1914 explicite cette position, en prenant enfin en compte la distinction, restée jusque là dans l'ombre, entre phénoménologie transcendantale et psychologie phénoménologique¹⁵⁷.

L'argumentation de Messer peut se résumer ainsi : de la phénoménologie transcendantale à la psychologie phénoménologique, il n'y a pas de rupture, pas plus que de la psychologie phénoménologique empirique à la psychologie empirique. De sorte qu'au total la continuité est établie, d'un bout à l'autre de la chaîne, entre phénoménologie et psychologie.

Sur le premier point, Messer cite Husserl lui-même : « toute constatation phénoménologique portant sur la conscience absolue peut-être réinterprétée en termes de psychologie eidétique »¹⁵⁸. (Ce qui signifie pour Husserl que le psychique est constitué par une sorte d'aliénation de la conscience transcendantale dans le monde).

Sur le second point, Messer — cette fois-ci en dépassant les suggestions de Husserl — affirme que les essences des vécus empiriques ne peuvent jamais s'autonomiser totalement par rapport à ces derniers, auxquelles elles restent en quelque façon liées. « Les constatations sur l'essence (*Wesen*) des vécus, écrit-il, ne sont pas de pures fictions (*bloße Fiktionen*), mais (...) il y a des événements psychiques réaux (*reale psychische Geschehnisse*) qui portent en eux une telle essence »¹⁵⁹. De ce point de vue, *la psychologie introspectionniste pure n'est pas essentiellement autre dans ses résultats*

¹⁵⁵ *Ideen ... I*, *Hua Bd III/1*, p. 203-205 ; *Idées ... I*, p. 306-308. La démarche de Messer pose quelque problème, car en principe ce qu'il cherche à cerner, c'est l'attitude propre à la psycho-phénoménologie, qui n'est nullement identique à l'attitude transcendantale, quoique lui étant apparentée. Aussi bien Messer, nous l'avons dit, n'est-il pas parfaitement au clair sur ce problème des rapports entre l'attitude propre à phénoménologie transcendantale et l'attitude propre à la psychologie phénoménologique — à sa décharge, il faut reconnaître que les *Ideen ... I* ne donnent guère d'indications sur ce point délicat. Les *Ideen ... II et III* l'auraient aidé à mieux comprendre le statut de la psychologie phénoménologique chez Husserl vers 1913, mais ils restèrent inédits. Dans son article de 1914, en règle générale, lorsqu'il parle de « la phénoménologie » de Husserl sans plus, il utilise en fait essentiellement des passages des *Ideen ... I* touchant à la phénoménologie *transcendantale*.

¹⁵⁶ *Husserls Phänomenologie ... II*, p. 60-61.

¹⁵⁷ Cf. *supra*, n. 148.

¹⁵⁸ *Ideen ... I*, *Hua Bd III/1*, p. 160 ; *Idées ... I*, p. 245. cité par « *Husserls Phänomenologie ... II*, p. 63.

¹⁵⁹ « *Husserls Phänomenologie ... II* », p. 63.

que la psychologie eidétique, seule diffère l'attitude dans laquelle les résultats sont donnés. Le psychologue eidéticien absolutise ses résultats en les détachant du sol d'expérience empirique dont ils proviennent, là où le psychologue introspectionniste, lui, refuse cette absolutisation. Si on laisse de côté cette différence d'attitude, il faut surtout souligner, du point de vue de Messer, que de nombreux travaux récents en psychologie empirique ont établi des résultats que la stricte démarche eidétique aurait retrouvé exactement. Messer cite à ce propos les recherches d'A. Pfänder sur les sentiments, de W. Schapp sur la perception, de H. Hoffmans sur la sensation, de D. Katz, sur la perception des couleurs.

Au total, Messer estime en 1914 qu'il a mieux compris la phénoménologie husserlienne grâce à la publication des *Ideen ... I*, mais que les accusations contenues dans ce dernier livre touchant à son premier article sont injustes et excessives.

L'amélioration de la compréhension porte comme on l'a vu, sur deux points. En premier lieu, Messer saisit mieux l'importance cruciale pour la phénoménologie (psychologique et transcendantale) de la démarche de la variation eidétique. En second lieu, il perçoit mieux que la réduction phénoménologique dans sa forme radicale constitue une suspension de toute thèse de réalité traversant les vécus sur lesquels réfléchit le phénoménologue.

Toutefois il refuse de tirer de ces considérations la conclusion qu'un abîme de sens séparerait la phénoménologie de la psychologie empirique introspective. De ce point de vue il n'abandonne pas sa position de 1912 et n'accepte pas qu'elle soit taxée d'absurdité comme le fait Husserl dans les *Ideen ... I*. Car le psychique n'est autre que la conscience transcendantale elle-même, mais aliénée dans le monde, et la variation eidétique sur ce psychique ne donne pas de résultats différents de ceux obtenus pas l'introspection portant son attention sur ce même psychique.

Husserl songea à répondre à son tour à ce second article de Messer et rédigea à cette fin une lettre, que finalement il n'envoya pas. Examinons rapidement le contenu de cette missive, qui met un point final à des relations marquées d'incompréhension entre le psychologue scientifique et le phénoménologue philosophe.

Husserl reconnaît tout d'abord avec satisfaction que Messer s'est dans son second article considérablement rapproché d'une compréhension satisfaisante de sa phénoménologie. Toutefois ce rapprochement ne signifie pas que Messer soit parvenu à une vue parfaitement exacte du rapport entre la science psychologique et la phénoménologie. C'est-à-dire que la lecture des *Ideen ... I* n'a pas dissipé toutes les méprises. Husserl en relève deux.

D'abord il ne faut pas chercher le sens authentique de la phénoménologie dans les travaux de chercheurs pratiquant certes la méthode phénoménologique (Scheler, Geiger, Reinach, Pfänder) et ayant pour cette raison collaboré au *Jahrbuch*, car leur pensée s'est élaborée dans une certaine infidélité par rapport à la pensée proprement husserlienne—surtout si l'on tient compte du tournant transcendantal accompli par les *Ideen ... I*¹⁶⁰. Cette remarque revient à se désolidariser de recherches ayant tenté un rapprochement entre phénoménologie eidétique et recherches factuelles (théorie du droit, psychologie ...).

Ensuite Husserl revient longuement sur ce qui à ses yeux constitue l'essentiel de l'erreur d'interprétation qui persiste selon lui chez Messer en 1914 : la tentative—dont on a vu qu'elle semblait à ce dernier cautionnée par certains travaux publiés dans le *Jahrbuch*—de rapprocher sciences de l'essence et science des faits. Comme Messer était tenté de ramener l'intuition de l'essence, au moins dans le cas des vécus, à une sorte « d'explicitation de ce qui a été concrètement expérimenté » (pour reprendre la formule de Merleau-Ponty¹⁶¹), Husserl, c'est de bonne guerre, rappelle avec force sa position des *Ideen ... I* formulée sur l'exemple de la géométrie : pour dégager une essence, il faut la déraciner radicalement de l'expérience des faits, en utilisant les variations imaginatives¹⁶². Emporté par sa volonté polémique, Husserl durcit même sa position en affirmant que

¹⁶⁰ « Entwurf eines Briefes an A. Messer », in Husserl, *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, *Husserliana Bd XXV*, La Haye, M. Nijhoff, 1984, p. 249.

¹⁶¹ « Les sciences de l'homme et la phénoménologie, *op. cit.*, p. 38.

¹⁶² « Entwurf eines Briefes... », *Hua Bd XXV*, p. 250. « Le géomètre, écrit Husserl, peut et même doit opérer en imagination (*im Phantasie*), donc avec des constructions librement imaginées. Et même lorsqu'il prend un exemple dans un perçu, la thèse d'expérience n'entre pas en action, elle participe aucunement à la fondation. (....). Celui qui explore les essences exemplifie d'une toute autre manière que celui qui explore la nature. Le second doit poser des existences individuelles, il doit percevoir, l'explorateur des essences ne pose aucune

la phénoménologie n'est qu'une pure science eidétique, en passant un peut vite sur ce point décisif : pour que l'*Ego* transcendantal puisse pratiquer sur lui même la moindre variation eidétique, il faut qu'il soit donné à lui même « factuellement ». Certes dans l'article de Messer cette factualité transcendante n'est sans doute pas distinguée assez clairement de la factualité empirique au sens classique, mais de son côté Husserl va trop loin en affirmant que « l'acte donateur originaire » du phénoménologue transcendantal réfléchissant « n'est pas expérience (*Erfahrung*) mais idéation (*Ideation*), intuition d'essence (*Wesensschau*) »¹⁶³. Relisons à ce propos les *Méditations cartésiennes*, lorsque Husserl y résume l'étape préalable au dégagement de l'*eidōs Ego*. « Chacun de nous, lorsqu'il se livre à une méditation de style cartésien, a été reconduit à son *Ego* transcendantal par la méthode de la réduction phénoménologique, et, naturellement, à cet *Ego* de fait, le seul et unique ego absolu avec son contenu à chaque fois monadique et concret »¹⁶⁴.

Aussi bien les rapports entre psychologie phénoménologique et phénoménologie transcendante ont sensiblement changé entre 1913 et 1931, en grande partie en raison des tentatives husserliennes de trouver une voie d'accès à la première par la seconde (voir *Philosophie première*). Ce qui est intéressant pour notre propos, c'est de constater que le long chemin de pensée Husserl l'a conduit finalement à un certain rapprochement avec les positions de Messer. Si le psychique peut et doit être considéré comme l'aliénation de la conscience transcendante dans le monde, il est vain de chercher à préserver la phénoménologie pure de tout contact avec la factualité où soi-disant elle se perdrait : l'*Ego* transcendantal lui-même est dans le monde — par la voie de son aliénation—, et la psychologie convenablement purifiée —selon les vœux de Messer lui-même lorsqu'il cherche (sans doute maladroitement) à pratiquer une pure description des vécus suspendant toute position de *Realität*— se hausse au niveau d'une entraperception de l'*Ego* transcendantal.



1 Saint Eble 2006, dans le jardin

existence individuelle, mais il s'imagine (*fingiert sich*) d'une manière intuitive une telle existence individuelle, ou traite du perçu comme s'il était feint. C'est-à-dire : il ne se préoccupe pas de savoir si la perception peut se confirmer relativement à sa thèse ».

¹⁶³ « *Entwurf eines Briefes ...* », *Hua Bd XXV*, p. 250

¹⁶⁴ *Cartesianische Meditationen, Husserliana Bd I*, M. Nijhoff, La Haye, 1950, p. 103. t. fr. Marc de Launay, P.U.F., Paris, 1994, p. 117. La suite (*ibid.*, p. 104 et 117) est encore plus précise : nous avons compris, écrit Husserl, « que ce qui était en question, c'était des types d'événements factuels de l'*Ego* transcendantal factuel et que, par conséquent, les descriptions transcendantales devaient avoir une signification empirique ».

Vécus et couches des vécus.

Questionner le déroulement d'un entretien (V3)

Notes méthodologiques à partir des expériences du séminaire d'été du GREX à Saint Eble 2006

Pierre Vermersch

Avec les témoignages de Maurice Lamy et Jean-Pierre Ancillotti, Catherine Hatier et Claudine Martinez, Nadine Faingold.

Le séminaire d'été du GREX a été très fructueux. Il s'est tenu comme chaque année depuis quinze ans à Saint Eble fin août.

Son thème de départ était de remettre en cause une des conditions essentielles de l'entretien d'explicitation : le fait que l'entretien porte sur une situation spécifiée et plus encore au sein de cette situation, une approche moment par moment, chaque moment étant – selon moi – l'unité qui mérite d'être qualifiée de "vécu"¹⁶⁵. L'idée était de revenir sur la délimitation de la situation spécifiée (la taille, la durée, l'empan temporel¹⁶⁶) que pouvait viser un entretien d'explicitation. Donc, si l'on conservait l'idée d'une référence nécessaire au passé (plutôt que l'avenir ou l'imaginaire) et à la dimension autobiographique (l'entretien d'explicitation se rapporte toujours à quelque chose qui a été vécu par le sujet qui en parle), le projet était de relâcher cette exigence et d'explorer les modes d'accès à une situation passée qui pouvait aussi bien relever de la période de vie, d'un séjour, d'un stage entier, d'une demi-journée, c'est-à-dire des empan temporels qui dans tous les cas débordent largement la notion de moment spécifié. Relâcher cette focalisation, pouvez nous permettre d'étudier attentivement les effets des délimitations moins serrées, la nature des vécus intermédiaires, qu'ils soient décrits en termes d'espace de représentation, en termes d'états internes, ou encore comme des étapes, des transitions. Globalement, il s'agira d'intermédiaires entre deux pôles : à une extrémité, l'évocation approfondie, claire, d'un moment vécu spécifié ; à l'opposé, la représentation plus ou moins précise d'une tonalité de vie, d'une situation répétitive, d'une situation générique. Ce second pôle fait apparaître une autre interrogation théorique : quels sont le statut, les modes, de la représentation sous forme d'une figuration quasi sensorielle d'un objet temporel ? En effet, un objet temporel (un morceau de musique, un temps de vécu plus long qu'un moment spécifié, l'exécution d'une séquence gestuelle), ne peut s'appréhender d'un seul tenant, sauf à les schématiser, à les condenser, ce qui est la voie de représentation par abstraction, mais pourtant il semble que l'on puisse s'en donner une intuition plus ou moins holistique. Comment se donne cette intuition figurée ? Les distinctions entre imagination, imaginaire, imaginal (Wunenburger 1991; Wunenburger 1997; Wunenburger 2002; Wunenburger 2003; Fleury 2006), mais aussi entre signe, allégorie, symbole (Durand 1964) semblent pouvoir éclairer un peu ce débat, j'y reviendrai dans l'année.

Cependant dans cette note, rédigée à la suite du séminaire, mon intention n'est pas de rapporter les découvertes relatives aux thèmes que je viens d'exposer. Après avoir fait un compte rendu de l'organisation du travail de groupe, j'ai surtout développé un troisième thème, inattendu, tourné vers la méthodologie de l'explicitation : comment mener un entretien sur un entretien d'explicitation ? Comment, éviter en particulier, que le second entretien ne soit qu'une reprise du premier en revenant encore sur le vécu de référence, pour prendre pour objet le vécu du premier entretien ?

Déroulement du séminaire

Après une après-midi d'échanges informels et houleux à partir de la compréhension que chacun se

¹⁶⁵ Cf. ma discussion sur ce point dans (Vermersch 2006) pages 25-26.

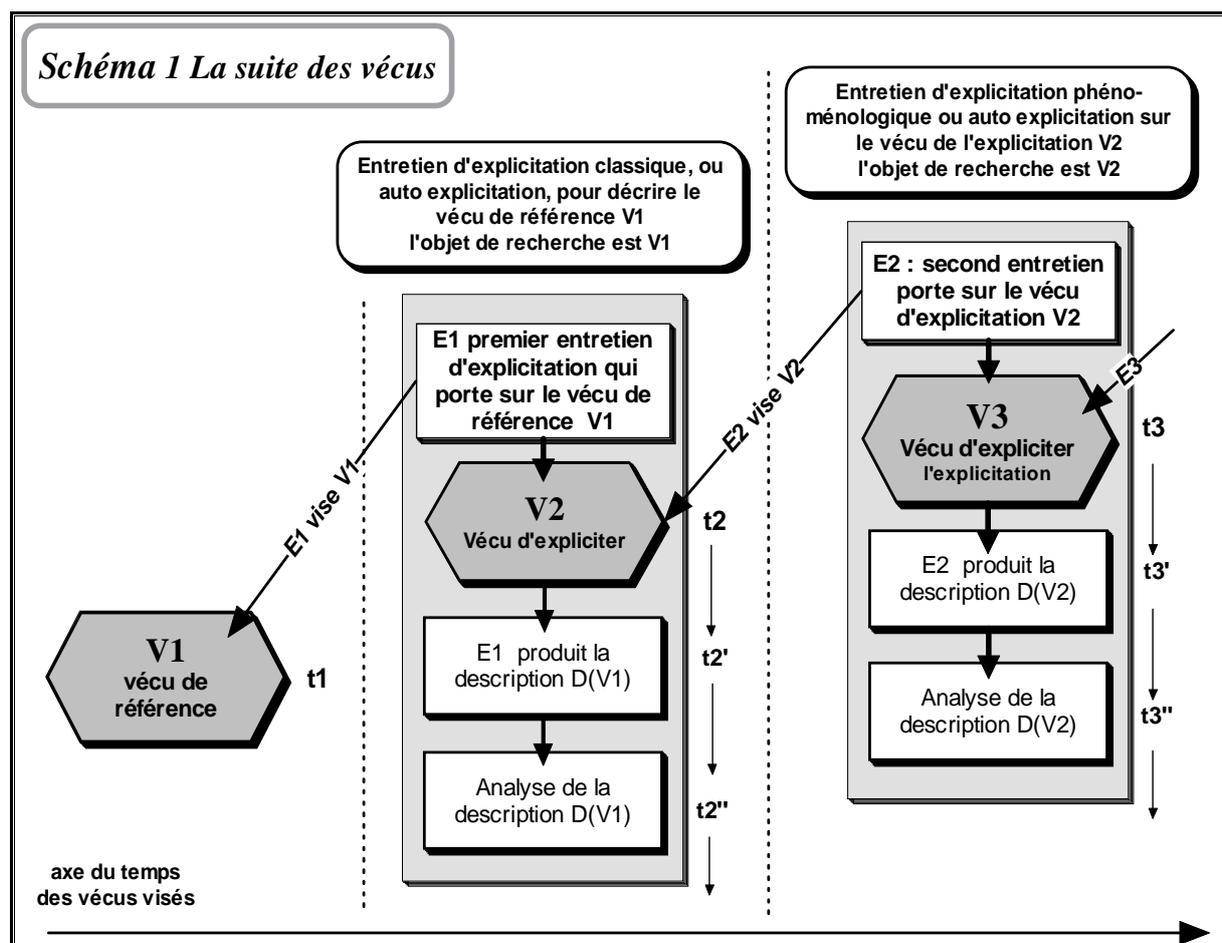
¹⁶⁶ Puisque la question m'a été posée, je précise qu'un "empan" est une mesure, combien de chiffres pouvaient retenir d'un coup : sept ? dix ? Et bien la réponse donnera la valeur de l'empan mémoriel. L'empan temporel est la durée de ce que vous qualifiez de moment, situation, période etc.

faisait de ma proposition de cadre thématique, nous avons convenu de constituer sept groupes de trois, qui allaient travailler durant tous les temps d'entretien.

Le mode opératoire était de faire deux entretiens successifs avec la même personne interviewée. Dans le premier entretien, A (par convention l'interviewé) devait s'entendre avec B (l'intervieweur) pour définir ce qu'il souhaitait viser dans son entretien, réciproquement B négociait les buts de l'entretien de son point de vue (contrat d'attelage : vers quoi on pousse/tire ensemble). La plus grande liberté était laissée à chaque groupe pour choisir un point de départ : situation large, générique, répétée, simplement repérée par une ambiance etc.

Ensuite, le troisième membre du petit groupe, celui qui avait été observateur (C), menait un entretien avec A sur la manière dont il avait vécu chaque étape de l'entretien précédent. Et là nous avons convenu que nous viserions en priorité les modes d'accès aux contenus évoqués, les degrés de remplissement, les transitions entre une délimitation évocative et la suivante, etc. Enfin, ce second entretien était suivi d'un temps d'échange et d'élaboration des données recueillies, de manière à la fois à les formaliser un peu et à pouvoir les présenter au grand groupe dans les moments de synthèse. Le second entretien est donc celui qui nous permet d'étudier le thème que nous nous sommes donné, le premier entretien n'étant que le prétexte pour fournir la matière première qui permet de s'informer du lien entre accès évocatif et degré/mode de délimitation du passé de référence. Mais alors que le premier entretien était aussi flou dans sa visée que ce que le groupe souhaitait explorer, le second, lui, était focalisé de façon précise sur chaque moment spécifié de l'entretien précédent.

Pour faire comprendre ce dispositif de recherche, que nous avons maintes fois utilisé par le passé, je vais reprendre le schéma des vécus, déjà publié sous une forme légèrement différente dans le n° 14 d'Expliciter (Vermersch 1996).



Ce schéma présente comme fil conducteur principal trois vécus de nature différente nécessairement successifs : V1, V2, V3 (il pourrait y en avoir d'autres ensuite).

- V1 est le vécu de référence.

Il a été choisi et négocié entre intervieweur et interviewé pour faire l'objet de l'entretien E1. Classiquement, l'entretien vise un vécu passé V1, c'est en ce sens que ce dernier est qualifié de "vécu de référence", il est ce à quoi l'entretien se réfère, il préexiste à l'entretien. Il est un "vivre", c'est-à-dire qu'il ne comporte pas de préoccupation particulière de connaissance de lui-même. (Dans la phénoménologie de Husserl, "vivre" s'oppose à "percevoir" [c'est-à-dire percevoir le fait que je vis], dans le sens où au moment où je vis quelque chose je ne suis pas en même temps en train de le prendre pour objet attentionnel, c'est-à-dire je ne recherche pas à en avoir la conscience réfléchie. En ce sens "vivre" veut dire qui s'opère dans le cadre d'une conscience directe, pré réfléchie. Ou encore le vivre est anonyme, dans le sens où l'ego présent n'est pas non plus visé attentionnellement. On peut encore dire que "vivre" une perception, c'est vouloir dire que j'ai une visée perceptive non positionnelle, je vise sans poser). Bien sûr, ce "vivre" peut contenir une part plus ou moins importante de conscience réfléchie, ce n'est pas une thèse de la phénoménologie que la totalité de nos vécus soient à tout moment et totalement pré réfléchis. D'une part, certaines personnes ont tendance à s'observer, d'autre part de nombreuses pratiques demandent d'apprendre à s'observer en temps réel, et ainsi à développer une présence à leur propre vécu. Cette auto-observation spontanée, peut être prise en compte par la présence d'un "observateur" en soi, que ce soit en V, en V2 ou en V3. La situation peut se compliquer encore un peu si la personne qui vit le vécu est elle-même en projet d'explicitation ce qu'elle vit, qu'elle se sait dans un dispositif de recherche. Le risque est que l'observateur empiète sur la spontanéité du vécu, qu'il rende impossible ou difficile tout ce qui demande un lâcher prise. Cela signifie qu'il faut apprendre à former un "témoin" qui prend acte et intervient très peu, j'y reviendrai plus loin.

- V2 est un vécu d'entretien.

Lors de l'entretien d'explicitation E1, chacun des participants vit l'entretien, chacun a un vécu d'entretien (V2) dans la position où il est (interviewé, intervieweur, observateur s'il y en a un). Ce vivre V2 n'est pas l'objet de l'entretien E1, puisqu'il vise le vécu V1. Ce V2, comme tout vécu, peut aussi être vécu avec une auto-observation spontanée plus ou moins présente, mais ce n'est pas ce qui est recherché. Cet entretien produit des verbalisations qui, dans le meilleur des cas, nous apportent une description du déroulement de la suite des moments qui composent le vécu V1, que je note "description de V1" ou en abrégé D(V1). (Rappelons que l'entretien d'explicitation a vocation à produire des données descriptives portant sur ce qui a été vécu). Verticalement j'ai rajouté dans ce schéma le temps d'analyse de la description de D(V1), pour rappeler que lorsqu'on dispose des données de l'entretien, le travail de recherche n'est pas terminé, et que ces données ne prennent sens que pour autant qu'elles seront mises en forme et analysées.

- V3 est un vécu d'entretien se rapportant à un vécu d'entretien.

Car, à son tour, le vivre du premier entretien, donc V2, peut être pris comme cible par un nouvel entretien E2¹⁶⁷. Entretien qui aura pour but de s'informer de comment l'interviewé a vécu le premier entretien (mais on pourrait aussi prendre pour cible les vécus de l'intervieweur ou de l'observateur, c'est selon l'intérêt de recherche que l'on a).

Qu'y a-t-il à décrire dans un vécu d'entretien sur l'entretien ? D'innombrables facettes qui ne peuvent pas être abordées toutes ensemble et qui demandent de faire des choix de visée d'intérêt de recherche. C'est ainsi que dans les années précédentes nous avons étudié séparément, une fois la dimension relationnelle, une autre fois l'adressage, ou encore une autre année l'acte d'évocation, puis plus tard l'effet des relances, etc. Cette année nous avons visé : 1/ le rapport aux contenus qui viennent à l'esprit de l'interviewé sous l'angle du degré de leur délimitation (délimitation temporelle, thématique, ressentie, en sous-modalités, et plus...), 2/ les transitions qui s'opèrent éventuellement d'un espace à l'autre, 3/ la manière dont se donne quelque chose qui est peu spécifié, ou spécifié d'une manière thématique. Ce début de liste n'épuise pas tout ce qui a été étudié dans les différents petits groupes.

Pendant ce second entretien (E2) se déroule un nouveau vivre particulier, V3, qui vise le vivre de V2 et qui ne se vise donc pas lui-même. Mais il pourrait ensuite, faire l'objet d'un nouvel entretien E3 qui l'explorerait lors d'un vécu d'entretien V4. Probablement, un tel entretien serait intéressant pour comprendre la dimension méthodologique de la conduite d'entretien par l'intervieweur : comment s'y

¹⁶⁷ L'indice de la notation peut paraître un peu déroutant au début, car si 1, 2, 3 correspondent à des vécus différents, ensuite comme V1 est visé lors d'un second vécu plus tard, donc V2, c'est bien en V2 que ce déroule le premier entretien E1 qui vise le rappel de V1. Les indices des entretiens sont donc toujours décalés d'un par rapport aux indices des vécus : E1 est lors de V2, E2 lors de V3.

prend-il pour questionner des choses aussi abstraites que les modes de représentations, les transitions d'actes évocatifs, etc. ? Comment arrive-t-il à coordonner un projet de recherche abstrait et le suivi incarné du vécu d'entretien ? C'est un thème que nous n'avons pas abordé, il est à la base de la formation de chercheurs dans les domaines d'exploration de la subjectivité en première et seconde personne, et il est la matière première permettant de constituer une méthodologie systématique d'étude des vécus.

On voit que chaque vécu est relativement différent : V1 est un vivre spontané sans préoccupation de recherche (sauf si c'est un vécu provoqué pour des intentions de recherche dont la personne est partie prenante), alors que V2 est un vivre d'entretien.

Je développe un peu les spécificités d'un tel vécu d'entretien d'explicitation.

- C'est un vécu très particulier dans la mesure où il est comme une stase temporelle où l'activité principale est de se rapporter au passé et de le décrire. C'est un présent consacré au passé! C'est une des caractéristiques des actes de remémoration. Mais parmi toutes les variétés d'actes de rappel, celui que nous cherchons à mobiliser dans l'entretien d'explicitation est d'une part spécifique de la mémoire auto-biographique basée sur le vécu et son extraordinaire entrecroisement de références simultanées, et d'autre part basé sur l'acte d'évocation qui pousse vers le sentiment de revécu et entraîne une tendance à l'absorption. Cette tendance produit une centration du sujet sur son propre souvenir et une mise au second plan de la dimension relationnelle dès lors qu'elle ne le dérange pas et qu'elle le contient (rappelez-vous les travaux des années précédentes : l'adressage de l'expression verbale n'est pas tournée vers l'intervieweur, mais tournée vers soi-même en présence de l'intervieweur). Ce point à lui seul va faire que plus tard le souvenir de l'entretien sera de façon principale le souvenir du souvenir de V1. C'est-à-dire le souvenir de ce vers quoi l'attention était tournée de manière absorbée. Et plus cette absorption se développera et plus le souvenir de l'entretien se limitera au souvenir de ce qui a été rappelé, et plus difficile sera la tâche de rappeler les autres aspects de ce vécu d'entretien.

- C'est aussi un vécu relationnel spécial puisqu'il est clairement demandé des choses que l'interviewé ne ferait pas spontanément, comme des propositions de guidage qui ne le laissent pas libre de se rapporter à n'importe quoi ou de s'exprimer de n'importe quelle manière, il faut donc que dans sa délibération intime il consente à ces propositions ou s'y refuse. Ces facettes de consentement, de refus, sont souvent très fugitives et facilement inaperçues. Pourtant elles sont déterminantes dans la réussite de l'entretien. Sera-t-il possible de les faire apparaître dans le second entretien ?

- Etre le sujet d'un entretien est un vivre relationnel engageant, mobilisant, c'est donc une source possible de conflits internes entre le 'consentir' et le 'se refuser'. C'est un vivre très contenu, avec un but peu familier : expliciter un vécu passé.

Le second entretien E2, produit aussi un vécu d'entretien (V3), dans le principe il n'y a pas de grosses différences avec le précédent. Mais les informations qu'il vise deviennent qualitativement plus subtiles, plus impalpables, plus arachnéennes, puisqu'il s'agit de décrire des actes mentaux, des états internes, des mouvements de l'attention¹⁶⁸. L'interviewé lui-même doit avoir construit une compétence supplémentaire pour savoir tourner son attention vers ces aspects et être capable de répondre aux questions que lui pose l'intervieweur. Quant à l'intervieweur, il ne suffit plus qu'il sache questionner en suivant les principes du questionnement de l'entretien d'explicitation, il faut qu'il invente de nouvelles questions permettant de viser ce qu'il souhaite questionner, il faut aussi qu'il sache guider précisément vers le vécu de l'entretien précédent (V2) et non pas vers le vécu de référence (V1).

Difficultés du second entretien E2.

Ce sont précisément les difficultés de l'intervieweur qui ont retenu mon attention, même si le thème principal du séminaire n'est pas celui-là, et fera lui aussi l'objet d'une élaboration probablement beaucoup plus tard dans l'année. Il s'agit là d'un thème secondaire orienté vers la méthodologie de la recherche psycho-phénoménologique qui s'est donc imposé à nous.

En effet, un des problèmes que nous rencontrons depuis le début de la mise en œuvre de cette méthodologie à deux entretiens E1, E2 (E2 étant toujours un entretien sur le premier) est que le vécu

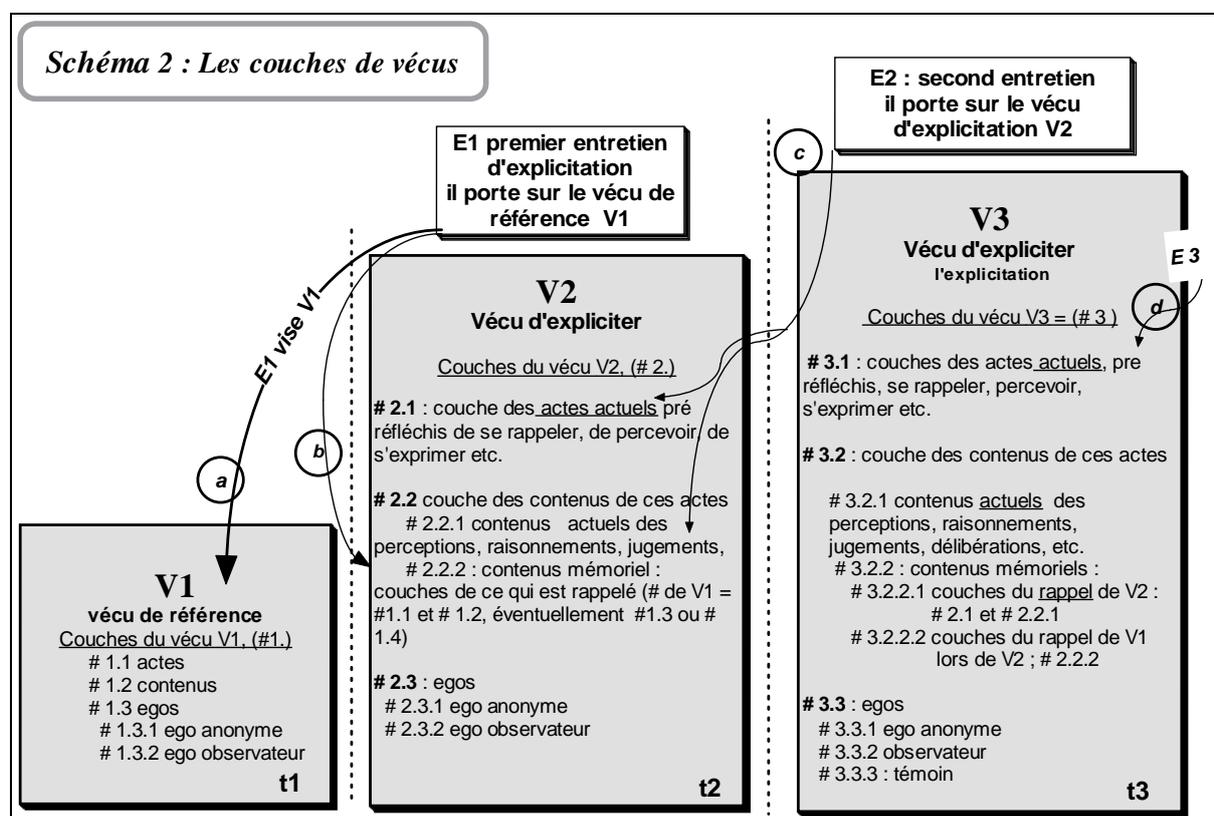
¹⁶⁸ Cette description n'exclut pas que ces actes mentaux puissent déjà être l'objet du questionnement du premier entretien s'il porte lui-même sur une activité mentale, par exemple quand le vécu de référence est une décision, un calcul, un sens se faisant etc. Je souligne ici qu'il est inévitable, dans un dispositif de recherche à deux entretiens, le second soit tourné vers des aspects plus difficiles à saisir.

V2 de l'entretien E1 est un vécu d'évocation, c'est-à-dire de présentification aussi forte et vive que possible du vécu de référence V1. Or en quoi consiste E1 ? A être centré sur l'évocation de V1. Le risque est que lorsqu'en E2 on cherche à guider l'interviewé vers V2, vers son vécu d'entretien, on glisse vers V1. En conséquence, on se retrouve à questionner V1 (donc à répéter l'entretien précédent) et on est incapable de maintenir l'interviewé en relation avec V2 ou même seulement de le guider vers V2. D'où la difficulté d'obtenir des informations sur le vécu d'entretien.

Reprenons plus finement l'analyse de cette difficulté, en distinguant différentes couches à l'intérieur de chaque vécu à partir du schéma n° 2.

Schéma 2 : Les couches de vécus.

Légende : On retrouve la logique temporelle des trois vécus successifs V1, V2, V3, que nous avons déjà vue dans le schéma 1. Avec le symbole # comme abréviation de "couche", je note la présence des différentes couches et sous-couches éventuelles à l'intérieur de chaque vécu, chaque couche ou sous-couche pouvant ensuite être différenciée en strates multiples, avec des synchrones, et le rhizome des propriétés propre à chaque acte ou état. La numérotation des # (couche) est simple, le premier chiffre indique le vécu (1, 2 ou 3), le second ou le troisième note l'arbre logique dans le déploiement des sous-couches (1.1, 1.1.1 puis 1.1.2 etc.). Les flèches utilisées ont toujours le sens de viser quelque chose, ce qui fait qu'elles peuvent rebrousser l'axe du temps (la flèche a, part de V2 pour viser un vécu passé V1). En revanche, la flèche b, vise au moment du vécu V2 la couche de vécu correspondant à la remémoration de V1, c'est-à-dire la couche # 2.2, puisqu'il y a plusieurs couches dans V2.



- Le vécu V1 est composé de nombreuses sous-couches, relatives aux actes, aux contenus, à l'ego et ses co-identités éventuelles. On retrouvera toujours dans chaque vécu cette structure de base tripartite. Les actes sont aussi bien les actes matériels du corps que les actes cognitifs comme percevoir, s'exprimer, raisonner, juger, apprécier, ressentir, etc. Chacun de ces actes a de multiples contenus, par exemple pour l'acte de percevoir, ce peut être aussi bien ce qui est vu, entendu, senti etc. Chacun de ces actes est opéré par un ego qui peut se différencier en plusieurs co-identité. Quand je ne suis pas présent à moi-même dans mon vécu, il se déroule sous un pôle égoïque que l'on peut qualifier d'anonyme, dans la mesure où il s'ignore lui-même (il n'est pas visé, mais plutôt le centre de départ de toutes mes visées). Le décrire ainsi est une simplification, puisqu'il peut y avoir précisément une présence au vécu, un ego réflexivement conscient de sa présence. Dans certains cas, on peut nommer

cet ego présent : l'observateur. On verra que la place et le rôle de cet observateur spontané devra être pris en compte et différencié de la mise en place volontaire d'un témoin. Chacune de ces couches sera diffractée en strates, puis au cours de l'entretien dépliée par la fragmentation temporelle et la décomposition en propriétés élémentaires de chaque état ou acte (en quoi cela consiste de faire x, quelles sont les propriétés de l'état y).

- Le vécu V2 comme tous les vécus, a basiquement la même structure de couches que V1 : actes, contenus, ego. Une complication apparaît par le fait que l'acte principal qui est mobilisé est un acte de rappel. De ce fait on a deux couches, la première est celle du vécu en cours ou vécu actuel, la seconde est celle du vécu remémoré. Il peut y avoir une confusion par le fait qu'aussi bien en V1 qu'en V2 il y a des actes, du contenu, un ego. Mais en V2 les seuls actes accomplis sont ceux réalisés dans le présent de V2, les actes qui ont été accomplis en V1 ne le sont plus dans le vécu de V2, ils sont simplement des actes remémorés renvoyant à des actes accomplis dans le passé, de même pour les contenus qu'ils visaient et l'ego qui visait au moment passé. Tous ces souvenirs d'actes ne sont en V2 que le contenu de l'acte de rappel mobilisé dans l'entretien. On a donc en V2 une première couche des actes actuellement mobilisés. Il n'y a pas que l'activité de rappel évocatif, il y a le fait d'écouter, comprendre l'autre, s'exprimer, évaluer et délibérer les réponses au guidage de l'interviewé, etc. En conséquence, dans la couche des contenus de ces actes (#2.2), on a les contenus actuels (#2.2.1): ce qui est perçu, ce qui fait l'objet d'une délibération, ce qui est exprimé etc. et les contenus mémoriels (# 2.2.2) qui se rapportent à tout ce qui a été vécu lors de V1. Mais ce qui a été vécu en V1 a été noté # 1.1, # 1.2, #1.3, alors que dans l'entretien c'est V2 qui se déroule, et ces #1 ne sont que le contenu de souvenirs (#2.2.2). L'entretien E1 porte donc sur cette couche de contenu mémoriel 2.2.2 et pas sur le reste, même si un ego observateur est présent et pourrait décrire la part de ce qui se passe auquel il peut avoir accès.

- A nouveau le vécu V3 a la même structure que les autres vécus (acte, contenu, ego). Il présente aussi la même complication que V2, dans la mesure où lui aussi mobilise en priorité une activité de rappel.

On a donc les actes réalisés dans le présent de V2 (#3.1), les contenus de ces actes en différenciant comme précédemment les contenus actuels (#3.2.1) et les contenus mémoriels (#3.2.2). Mais précisément, la couche des contenus mémoriels, se dédouble. Puisque le contenu du vécu V2 qui est visé par l'entretien E3 est double, d'une part il y a le souvenir (#3.2.2.1) des actes accomplis (#2.1) avec leurs contenus (#2.2.1) ainsi que l'ego(s) passé (#2.3) et d'autre part le souvenir (#3.2.2.2) du contenu de l'acte de se rappeler, c'est-à-dire tous les aspects de V1.

On peut maintenant mieux apercevoir une des difficultés de l'entretien E2 : chaque fois que l'on visera le souvenir (#3.2.2.1), on risque de passer dans les contenus de l'acte de rappel et ainsi aller vers le rappel de V1 (#3.2.2.2) plutôt que de V2. Si l'on change de couche de questionnement, on perd le but spécifique de ce second entretien l'entretien, et l'on se ramène à un entretien bis sur le vécu de référence V1. Tout pousse à ce qu'il en soit ainsi, puisque le type de rappel que nous sollicitons en V2 est une évocation, c'est-à-dire que plus c'est réussi et plus la personne s'absorbe dans le souvenir quasiment revécu de V1. Dès que l'on s'approche de cet état d'absorption dans le souvenir, il se redéclenche et absorbe à nouveau la personne dans son souvenir du vécu V1, la rendant indisponible à l'évocation du vécu de l'entretien !

Comment surmonter cette difficulté ? Comment guider l'interviewé pour orienter son attention vers les actes/contenu/ego réalisés dans V2 ? Comment éviter de l'encourager à revenir au contenu de V2, donc à V1 remémoré ? Comment formuler des questions qui conduisent bien l'attention vers le temps V2 et non le temps V1, sans confusion, ni complication ?

Jusqu'à présent, nous avons pris conscience du problème et souvent nous n'avions pas trouvé de vraie solution satisfaisante, ni réussi à formaliser les procédés mis en œuvre quand l'entretien sur l'entretien était réussi. Mais cette année, lors des feedbacks en grand groupe, nous avons eu la surprise de découvrir que plusieurs groupes avaient inventé des tentatives de solution à ce problème méthodologique crucial. Mon but ici n'est pas de rapporter toutes les informations à ce sujet, chaque groupe pourra s'il le souhaite prendre la plume et décrire ses propres essais. Je me contenterai de présenter la solution que j'ai improvisée, basée sur la mise en place d'un témoin chez l'interviewé lors du second entretien, ainsi que le travail d'un second groupe qui m'a semblé aller dans le même sens.

Interviewer en rajoutant un "témoin".



L'idée qui m'est venue alors que je m'apprêtais à conduire un second entretien E2 avec Jean-Pierre Ancillotti, a été de lui proposer "d'installer un témoin" qui serait présent pendant l'entretien, et à qui je pourrais faire appel pour décrire ce qu'il observait d'autre ou de différent par rapport à ce dont Jean-Pierre parlait. "Jean Pierre" parlant de ce que fait, pense, observe, retient, Jean Pierre.

Qu'est-ce qu'installer un témoin ? Et plus en amont qu'est-ce qu'un témoin ?

L'idée du témoin, a pour moi deux origines déjà anciennes et de longues discussions avec les praticiens de la somato-psychopédagogie qui l'intègre dans leur formation.

La première, la plus récente, vient de ma formation en PNL et de ses techniques de "dissociation"¹⁶⁹ ou de "double dissociations", qui permettent à une personne de revivre par exemple une situation traumatique, un scène d'accident qui, dès que la personne l'évoque, déclenche en elle une réaction émotionnelle / physiologique débordante, voire incontrôlable. Dans de tel cas, on apprend à la personne à imaginer qu'elle passe cette scène sur un magnétoscope qu'elle peut à tout moment arrêter, et qu'elle place l'écran de télévision imaginaire aussi loin que cela lui est nécessaire pour que ce soit supportable. Il est encore possible d'accentuer la dissociation et d'imaginer un autre soi-même, placé à un endroit de la pièce choisi par la personne et qui lui permet de se dissocier de la personne qui voit la

¹⁶⁹ Je rappelle qu'en PNL on distingue dans la manière de se rapporter à une situation deux positions : la première, la position dite "associée" dans laquelle la personne retrouve le passé en le percevant de puis sa place (ce qu'elle voit par exemple est vu depuis la position de ses yeux, depuis la position habituelle de notre regard), en général cette position est plus implicite, elle s'accompagne plus facilement de ressenti ; la seconde dite "position dissociée", est caractérisée par le fait que la personne voit (si elle a une image visuelle du passé) comme si elle surplombait la scène, comme si elle était ailleurs que dans son propre corps, et ainsi souvent la personne se voit elle-même dans la scène, ce qui implique toujours une certaine forme de moindre investissement émotionnel / ressenti. A partir de cette observation identifiée par tous les observateurs, une première idée d'application a été de rechercher volontairement la position dissociée pour permettre à quelqu'un d'évoquer une situation passée sans qu'elle soit immédiatement absorbée par une réaction émotionnelle et traumatique. Une seconde idée a été d'explorer plus finement les décalages pouvant exister entre position associée et dissociée pour tous les sens, de manière à opérer un changement en sollicitant la personne pour replace tous les sens en position associée (cf. le travail sur les positions perceptuelles).

scène comme sur un écran. Pratiquement, je sais qu'il est possible et relativement facile pour la personne d'imaginer un autre pôle d'observation que la place où elle est (rappelez-vous aussi l'article sur les positions perceptuelles). Pensé dans le langage de la pnl, la mise en place d'un témoin est une technique d'aide à la dissociation. Le paradoxe sera de dissocier la personne de l'évocation de V1 pour mieux l'associer à ce qui se passe en V2, en évitant qu'elle replonge en V1 !

La seconde origine de cette pratique du témoin, beaucoup plus ancienne dans mon expérience, se réfère à la pratique de la méditation qui suppose d'apprendre à construire en soi la présence d'un témoin, au sens d'un observateur qui guide l'effort, repère les absences, suggère des reprises. Il faut ici bien différencier la présence spontanée d'un observateur qui peut être très encombrante parce qu'il juge, qu'il veut un but particulier, bref qui veut tout diriger, tout surveiller, tout décider, et la présence voulue d'un observateur qui a appris à se faire le plus discret possible. Une partie de l'apprentissage consiste à le rendre très peu interventionniste. Par exemple, si l'observateur aperçoit à un moment de la méditation qu'une contraction d'une partie du corps s'est mise en place, il se contente d'en prendre acte, de l'apercevoir, il ne suggère pas immédiatement un rattrapage ou une compensation comme une action de détente, mais accompagne l'écoute, la conscience de ce qui est tendu, et qui parce qu'il est observé, écouté, considéré, trouve sa position vivante, comme si ce qui était devenu contracté ne l'était que de n'être plus dans la présence attentive au corps.

De plus, pour rejoindre l'actualité de mes travaux, il est évident que l'auto explicitation, c'est-à-dire s'explicitier soi-même, ne peut se faire sans l'apprentissage de la mise en place d'un observateur discret, faiblement interventionniste, mais qui préside aux "revirements", aux "se demander", bref à un guidage qui doit être présent et qui doit cependant laisser la première place à ce qui répond, à la partie qui se rappelle, qui image ce que redonne le souvenir. Enfin, sans que cela soit nécessairement formulé dans les termes d'une "installation de témoin", l'apprentissage de nombreuses activités s'accompagne de sa mise en place comme moyen de régulation participant à l'expertise future et à la capacité de travailler seul. C'est quelque chose que l'on peut très bien apercevoir dans toutes les activités corporelles : artisanat, musique, sport, sexe, cuisine, mais aussi dans les activités cognitives

Dans le cas de cet entretien, j'ai proposé un assez long "contrat d'attelage"¹⁷⁰ à Jean-Pierre, formulé par étape, où chaque fois la vérification de la compréhension de mes propositions, et l'expression de son consentement, étaient validés. Je lui ai donc déclaré que j'allais lui proposer, si cela lui convenait, quelque chose de spécial, d'un peu inhabituel par rapport aux entretiens classiques d'explicitation. Et que si cela ne lui convenait pas il pouvait refuser à tout moment. Après son autorisation à poursuivre, je lui ai proposé "d'installer un témoin qui serait présent pendant tout l'entretien et auquel je ferais appel le cas échéant".

Jean-Pierre, lui-même formé à la PNL, a compris immédiatement ce que je lui demandais. Après un temps de silence, il m'a indiqué qu'il avait installé un témoin, en arrière à droite, dans une position surplombante lui permettant de suivre tout ce qui se passait. C'est ainsi que nous avons commencé l'entretien. Régulièrement, mais toujours après avoir au préalable obtenu des matériaux descriptifs, je demandais à Jean-Pierre qu'il demande à son témoin : Que voyait-il de son point de vue ? Qu'est-ce que d'autre pouvait être dit sur ce qui venait d'être décrit ? Que savait-il d'autre qui n'apparaissait pas dans la description déjà formulée ? Qu'est-ce qu'il comprenait de ce qui s'était passé dans l'entretien à ce moment ? Comment il analysait le cheminement de l'évocation à ce moment-là ? etc. dans la même veine.

Ce qui vaut la peine d'être signalé, c'est que l'installation du témoin ne crée pas un discours incontrôlé de commentaires, peste que nous essayons généralement de minimiser dans la conduite des entretiens, essentiellement parce que ce type de commentaires spontanés vient à la place, au détriment, en amont le plus souvent, de la verbalisation descriptive recherchée dans l'entretien d'explicitation. Dans le cas de l'installation d'un témoin qui est interrogé après une verbalisation descriptive, ce qui est intéressant c'est que les commentaires, les jugements, les analyses, les appréciations sont toujours ancrés dans le moment spécifié qui vient d'être décrit.

Cette verbalisation supplémentaire a permis d'éclairer les moments de délibération intimes présidant aux choix de s'engager dans une direction, d'accepter ou de refuser un matériau évocatif qui apparaît,

¹⁷⁰ Contrat initial qui porte sur la définition des objectifs partagés, de manière à ce que chacun participe à un travail commun (d'où la métaphore de l'attelage, dans lequel il faut que l'effort soit orienté dans la même direction pour que quelque chose d'utile se passe).

de choisir de s'autocensurer sans le verbaliser à l'intervieweur. Mais à plusieurs reprises, elle a aussi permis d'affiner les descriptions de V1 sans les inconvénients habituels où l'interviewé reste ensuite scotché dans V1 ! Dans le tour suivant de travail de notre petit groupe, lors du second entretien, l'intervieweur n'a pas clairement mis en place le témoin, il est alors apparu évident qu'il nous manquait une couche d'information sur les délibérations et autres appréciations, que l'interviewé ne formulait pas spontanément.

Ci-dessous le témoignage de l'observateur (Maurice Lamy) et de l'interviewé (Jean-Pierre Ancillotti) :

Retour sur Saint-Eble 2006 :
Témoignage de Maurice Lamy,

Je suis l'interviewer (B) de Jean-Pierre Ancillotti (A) en E1 (dans la phase de travail que décrit Pierre Vermersch dans l'article où il était lui-même en C (observateur), avant de devenir B (interviewer) en E2, avec Jean-Pierre toujours en A.

L'entretien E1 que j'ai mené avec Jean-Pierre en A, fut suivi d'un débriefing entre Pierre et moi. Au cours de cet échange nous avons pointé des phases, des moments de E1 qui pourraient faire l'objet d'approfondissement relativement à nos objectifs de travail sur les situations spécifiées. Je propose à Pierre (qui va devenir B pour E2) de faire revenir Jean-Pierre sur ces moments. Il me dit : *"Lors de la mise en situation précédente, lorsque j'étais en A et que tu me conduisais en E2, j'ai été gêné par le fait que tu aies une liste de points sur lesquels tu me faisais revenir, passant de l'un à l'autre, cela m'a obligé à ne pas suivre mon fil, ce qui m'a gêné. Donc je ne souhaite pas procéder comme ça. Je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre mais je ne ferai pas comme ça..."*¹⁷¹

Je me suis dit alors que c'est pourtant ainsi que, les uns et les autres, nous procédions habituellement pour questionner en E2 en direction du V2 et je ne voyais pas trop comment nous pourrions nous y prendre à moins de refaire un premier entretien bis...

Et puis Jean-Pierre est revenu reprendre sa place de A. Pierre lui propose son contrat d'attelage (d'après des notes prises sur le vif, mais pas nécessairement intégrale) :

- *"Jean-Pierre, si tu en es d'accord, nous allons revenir sur ton vécu de l'entretien précédent. Je te propose de t'accompagner dans la description de ce V2, sur comment tu l'as vécu de l'intérieur..."* Jean-Pierre acquiesce de la tête (un temps de quelques secondes) Pierre reprend : *"Je te propose maintenant un dispositif à l'essai dans notre attelage : faire une place au témoin que tu es de l'entretien que tu as vécu..."* Jean-Pierre d'abord surpris, acquiesce de nouveau. Pierre continue : *"A est son propre informateur... Prends le temps de laisser revenir de cet entretien ce que tu as vécu avec Maurice... Qu'est-ce qui te revient ?"*

Long silence (18 – 20 secondes) puis Jean-Pierre, en évocation, parle de sa délibération interne qui a eu lieu au début de E1, l'instant où surgissent divers moments (des phases intermédiaires) qui pourraient être intéressants pour lui dans la situation qu'il s'était proposée d'explorer... puis il conclut en disant que ce qu'il a fait à ce moment de l'entretien est un bon choix...

Pierre : *"Je te propose de te remettre dans le moment où ce choix que tu as fait t'est apparu comme un bon choix..."*

Jean-Pierre part de nouveau en évocation et décrit ce qui s'est passé pour lui dans ce moment là, ce qu'il a fait et il fournit des prises d'informations et des critères sur ce qui a déterminé son choix dans son V1.

Pierre le relance alors doucement : *"Et quand tu tiens ce moment là, que des choses t'apparaissent sur comment tu as choisi, qu'en dit le témoin qui te regarde choisir ?"*

Jean-Pierre, toujours en évocation avec le geste de balancement de la main droite, haut placée sur le côté droit, comme surplombant la scène : *"il me dit qu'il avait sans doute d'autres repères d'autres valeurs à prendre en compte et ce qui a motivé mon choix, c'est plus le fait de..."*

Ce geste de la main droite reviendra à chaque fois que Jean-Pierre fera appel où invoquera son témoin

¹⁷¹ . D'ailleurs à ce sujet, Pierre avait précisé dans le débriefing général du tour d'avant où il était en A, qu'il a eu, en tant que A *"une frustration de n'avoir pas mis à jour une autre couche de son vécu tant dans son V1 que dans son V2 du 2^{ème} entretien, quelque chose qu'il aurait bien souhaité explorer et qui lui a manqué..."* (il le formule ainsi à ce moment là).

qui parle à travers lui. Une observation plus attentive, plus minutieuse de ces gestes associés à cette parole du témoin devrait montrer la congruence dans le subtil entre ce qui dit le témoin par la voix de A et les petites modifications, les infimes variantes du geste installé. J'ai eu un ou deux exemples de ce que j'avance au cours de l'entretien...

La suite de l'entretien se déroule sur les mêmes bases, à noter toutefois que Pierre suit le fil temporel du V2 pour faire expliciter Jean-Pierre, sans se préoccuper (en apparence) de points particulièrement significatifs observés au cours du premier entretien. Cependant en regardant de plus près mes notes à et avec le recul, je constate que Pierre, bien que laissant A suivre le fil chronologique de son V2, le relance, certes sur quelques points saillants (deux en réalités) venant de l'entretien précédent, mais le relance essentiellement sur ce que A vient de mettre à jour dans son nouveau vécu V3, et notablement grâce au témoin installé, ce qui est le nec plus ultra de l'accompagnement. Cette démarche, outre le fait de bien accompagner A dans sa verbalisation, a l'intérêt de permettre à ce dernier de faire des liens, des associations, non seulement sur comment les choses se sont passées pour dans son V2, mais aussi de découvrir des éléments de son V1 restés implicites lors du premier entretien. Pour compléter cette observation, je m'aperçois que Pierre a relancé cinq fois sur des approfondissements fournis par A et notamment en utilisant la position du témoin.

Que dire du point de vue de ma fonction de B devenant C pour le deuxième entretien, c'est à dire de mon vécu 3 (V3) de mon point de vue d'observateur ?

1 - Je suis intéressé par cette façon de procéder : pour obtenir des informations sur le V2 au cours de l'entretien E2 : suivre le fil chronologique du V2, en gardant pour B en mémoire les points importants ou supposés tels de E1, ce qui me paraît être un bien meilleur accompagnement que d'amener A directement et sur des points précis, même s'ils sont très pertinents, et même si c'est de la façon la plus respectueuse. Pour obtenir d'entrée auprès du A la chronologie du premier entretien, on lui donne une consigne de restitution du contenu du premier entretien.

2 – J'ai pu remarquer également, de façon très sûre pour ce qui me concerne, qu'à chaque fois Pierre dans son entretien met A en évocation du vécu subjectif d'un moment, d'un acte, d'une décision du V2 et lui fait verbaliser ce qui lui revient de cet instant même très bref. Puis, ce n'est qu'à partir de ce matériau et tout en maintenant au contact de son vécu, qu'il fait appel, demande de se rapporter au témoin, laissant chaque fois le temps à A de l'installer et si j'ose dire d'entrer en communication avec lui. Autrement dit, le témoin qui était on peut dire (?) implicite de ce qui se passait dans le V2 donné par l'entretien E1, est rendu explicite, pour A et par lui dans l'entretien E2, c'est-à-dire qu'il participe à la description du vécu 2 (DV2) et donc à l'élaboration d'un vécu 3... qui pourrait être décrit à son tour (DV3) dans un troisième entretien...

3 – Je suis frappé de l'efficacité que cette "fonction du témoin" a sur A pour l'amener à verbaliser en évocation, des choses qu'il ne pouvait dire en E1, donc à expliciter des éléments qui, par exemple, ont motivé ses choix de moments, ou permis d'évaluer des procédures de remémoration de mini – instants, ou encore éclairés des délibérations internes survenues au cours du premier entretien. Ce que je dis là s'accompagne d'une remarque qui m'est venue en suivant l'entretien : tous les B, même bien formés, sont-ils capables de mettre en place de façon efficace ce dispositif pour amener A à ces verbalisations ? En corollaire, tous les A, et notamment ceux non formés à l'explication, qui ne sont pas des "A experts", peuvent-ils avoir accès aussi aisément à ce regard de leur propre témoin ? Reste à l'expérimenter. Je me propose de m'y employer dès que cela me sera possible...

4 – Enfin, et ce n'est pas là la moindre des difficultés, il convient d'aider A à construire ce témoin (sans doute préexistant, mais non révélé à lui dans l'entretien précédent). Le contrat initial d'attelage y participe grandement, il convient il me semble de le donner posément, de l'expliquer même, puis de le réactiver presque à chaque fois qu'il s'agira de remettre le témoin en perspective. Pour plagier Pierre : "*Est-ce que ton témoin peut rajouter des choses ?... Qu'est-ce qu'il peut rajouter à ce que tu viens de dire ?*" ou encore : "*En tant que témoin qu'est-ce que tu peux dire de ce que tu viens de dire ?... de découvrir ?...*"

En conclusion je dirais en ce qui me concerne, que cette "formation au témoin" par le biais des entretiens d'explicitation, m'ouvre des portes et une réflexion qui s'amorce dans un domaine qui m'est cher, celui de l'aide à la verbalisation par les praticiens de leurs pratiques.

Témoignage de Jean-Pierre Ancillotti

Je souhaite à ce stade communiquer simplement ce que j'ai vécu dans la situation où je me trouvais être en position de « A » dans les entretiens successifs, la représentation que je m'en suis construit, et les questions soulevées par cette pratique nouvelle.

Entretien n°1.

Il m'est apparu d'emblée que le choix de la séquence sur laquelle j'étais d'accord d'être questionné renvoyait à des moments antérieurs (la veille au soir, la présentation de l'exercice, le début réel de l'exercice à trois) et qu'en ce début d'entretien se mêlaient plusieurs images. Le questionnement de B m'a aidé à clarifier cette ante-action et cette prise de décision.

Mais également, en se centrant sur le début de l'action évoquée (le rappel d'un apprentissage par cœur) il m'est apparu que cette action elle-même avait été précédée en son temps de bien de moments qu'il faut qualifier de *moments de délibération*.

Guidé de façon confortable, j'ai revécu la situation de référence, dans les dimensions de sensorialité, d'action, de ressenti corporel, avec notamment la prise de conscience d'un état corporel particulier, correspondant à l'instant où je me suis trouvé en difficulté dans mon vécu de référence. Et comment j'ai pu résoudre momentanément la difficulté.

Au cours de l'entretien, des moments de délibération étaient également présents : vais-je continuer, puis-je parler de tel élément, etc ?

En somme, de cet entretien 1, je retiens les éléments suivants :

Le contrat passé entre B et A, plusieurs images se présentent d'emblée.

Le contexte décrit, l'ante-action évoquée, ces images se stabilisent et prennent leur place dans la chronologie. La situation de référence est présentifiée, le ressenti d'alors est revécu fortement, la séquence des actions est retrouvée.

Ce qui est nouveau pour moi, au-delà de l'évocation de l'action et du ressenti corporel énoncé – dont j'ai l'expérience –, c'est l'existence et l'importance de tous les moments de « *délibération* » au cours desquels, très vite, sans vraiment y « réfléchir », je prends portant toute une série de décisions ("je suis d'accord pour parler de ça", "je ne suis pas d'accord pour continuer" dans cet embranchement où me conduit B, etc.).



Entretien n°2.

Cet entretien a été mené par l'observateur C (Pierre), qui devient alors l'interviewer.

Dans cette nouvelle position, Pierre m'a proposé d'installer un « témoin », c'est-à-dire une « partie de moi », ou une position personnelle, qui observerait ce qui se passe quand je serai questionné sur l'entretien n°1. Pierre a conduit cette proposition de façon très lente, avec beaucoup de précautions, en s'assurant à chaque pas de ma compréhension et de mon accord. J'ai ressenti cette étape comme très confortable, et mon « témoin » s'est installé comme s'il était sur ma droite à 45°, en position surplombante.

Reprenant le déroulement de l'entretien n°1, Pierre a proposé à chaque moment un peu délicat qu'intervienne le « témoin ». Ce témoin était questionné – selon moi – soit sur la façon dont l'évocation du vécu de référence s'était effectuée au cours de l'entretien n°1, soit sur les « espaces » qui constituaient en fait des moments de délibération au cours de cet entretien n°1.

Je puis dire que l'intervention de ce « témoin » était pour moi doté de qualités vivantes, en ce sens qu'il – que je – voyais la scène de façon associée, avec un regard allant de haut en bas, ce qui correspondait bien à la position d'installation du témoin que j'ai décrite ci-dessus.

Un fait troublant quand je reviens en pensée à cette expérience : j'ai deux visions « par les yeux du témoin » : une vision du témoin observant l'entretien n°1, et une vision du témoin comme s'il avait été présent au cours de la situation de référence (quand je faisais l'expérience du rappel d'un apprentissage par cœur dans mon bureau).

Selon les questions de Pierre, et parfois sans question de sa part, je pouvais passer d'une position d'évocation de l'entretien n°1 à « l'invocation du témoin » observant cet entretien, à une position d'évocation du vécu de référence à « l'invocation du témoin » présent à ce moment vécu. J'ai été souvent surpris par la nouveauté et la pertinence des informations qui revenaient ainsi.

(Je préfère m'arrêter ici, avant que les types en blouse blanche fassent irruption et m'accusent de syndrome dissociatif...).

Trois dimensions ?

A ce stade de cette expérience très intéressante, je voudrais reprendre l'hypothèse que j'ai émise lors du retour en grand groupe à St Eble.

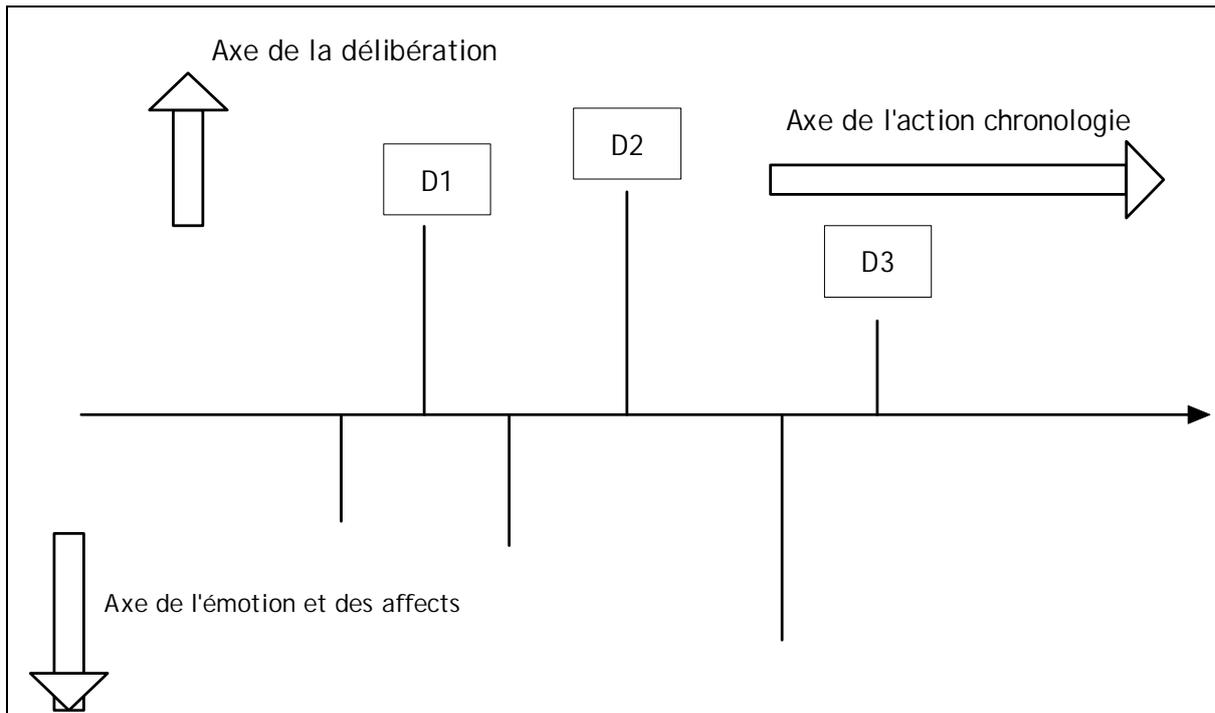
Tout s'est passé au cours de entretiens 1 et 2 comme si j'évoluais sur trois dimensions évocatives :

La première est la dimension de *l'action*, avec ses satellites, se déployant sur un axe horizontal, temporel et s'organisant grâce au questionnement et aux récapitulations du questionneur selon une *chronologie*. La seconde, orthogonale à la première, correspond pour moi à la dimension *émotionnelle, affective* (pour ma cohérence personnelle, elle se déploie vers le bas).

Enfin, m'est apparue une troisième et nouvelle dimension, celle de la *délibération*, c'est à dire des moments de transition très brefs sur l'axe temporel de l'action, contenant cependant des informations essentielles : comment et en fonction de quoi je décide de répondre ou pas à telle question, de continuer ou de prendre tel ou tel embranchement. Je ressens cette dimension comme contenant de façon évidente pour moi des actions mentales d'évaluation, de motivation, de décision.

En première approximation, je me suis représenté ces trois dimensions d'action, d'émotion et de délibération comme suit (voir schéma page suivante).

Cette proposition – qui m'appartient et que l'on ne peut généraliser sans plus -illustre assez bien la difficulté que nous avons rencontrée dans les entretiens n°2 : comment questionner cette « troisième dimension » de la *délibération* ? Cela ne peut se faire comme l'évocation du vécu de référence (entretien 1), ni dans le questionnement portant sur l'entretien 1 avec les outils de l'explicitation (dans l'entretien 2 portant sur le 1). Dans ce deuxième cas, nous l'avons observé, le sujet A a tendance à revenir au vécu de référence, quittant le vécu de l'entretien 1.



Dans cette situation, il est certainement judicieux de « *sortir du cadre* », ce que la proposition d'installer un « *témoin* » permet de faire.

Mais alors, quel est le statut de ce « *témoin* » au regard de la démarche d'explicitation ? Est-ce un observateur intérieur qui a été construit dans la relation d'explicitation, par un contrat particulier que l'interviewer a proposé ? Ou bien ce « *témoin* » existait-il déjà, au sens où nous aurions en quelque sorte une position décentrée par rapport à notre action en cours, une position « *délibérante* » ? Quoique fugace, elle me semble importante à explorer dans l'avenir, puisqu'elle aboutirait à chaque étape à un « *choix* » fait par l'interviewé, mais une décision n'ayant pas le temps d'affleurer à la conscience, ou d'être retenue, car dépassée peut-être dès l'instant où elle est agie.

En somme, nous avons peut-être là une porte d'entrée nouvelle sur la façon qu'a le sujet de construire le « *sens* » qu'elle met dans les épisodes qu'elle évoque de façon cohérente, et cela quel soit l'empan temporel évoqué. La différence entre un moment spécifié et une période de vie ne serait pas utile en tant que telle dans l'entretien, mais les façons d'y accéder – pour le sujet lui-même et pour le questionneur – seraient différentes. Les informations recueillies seraient également différentes, les unes portant sur le contenu concret (action et ressenti), les autres concernant les processus de délibération, avant et pendant l'entretien.

* * *

Un autre groupe de trois, (Catherine Hatier, Claudine Martinez, Sylvie Bonnelle) suite à l'évocation de ce procédé de mise en place d'un témoin, s'est essayé dans le tour suivant à l'utiliser. Mais, pour des raisons qu'ils exposeront eux-mêmes s'ils le souhaitent, l'installation ne s'est pas opérée. L'intervieweur y a donc rapidement renoncé. Mais elle a eu l'idée d'un autre procédé qui – selon mon interprétation – a l'avantage de convoquer ce témoin. En effet, elle a commencé à poser des questions à la troisième personne, en utilisant le prénom de l'interviewée, par exemple : Qu'est ce Claudine a vu d'autre à ce moment là ? Ci-dessous deux témoignages : le premier de l'intervieweur Catherine, le second de l'interviewée Claudine.

Témoignage de Catherine Hatier

« Comment Catherine s'est sentie de poser de telles questions (questions en troisième personne) ?

Plusieurs moments se détachent sur ce qui s'est passé lors de l'entretien en V3 avec Claudine, et Sylvie. Je suis alors en position de B, quittant celle de C en V2. Nous choisissons l'une et l'autre de changer de chaise, laissant en évidence celle de Claudine occupée en V2, et maintenant restée vide.

Il y a le moment pour moi de l'incertitude, du tâtonnement, avec en filigrane l'assurance de pouvoir compter sur une certaine « complicité » qui nous relie toutes les trois, de par certaines de nos expériences partagées. La place de Sylvie (qui est C) loin de Claudine mais proche de moi comme un possible autre B, un peu en retrait, me rassure.

Sans trop savoir comment faire, comment m'y prendre, je vais proposer à Claudine différentes approches.

- J'inviterai Claudine à prendre ce qui lui vient de l'entretien avec Sylvie comme des moments qui viendraient pour elle se détacher. La formulation qui ne lui convient pas, guide en fait son attention vers du contenu de V2 comme un V1 remémoré. Les yeux fermés de Claudine renforcent cette idée d'un retour en V1, et ma proposition de les ouvrir ne lui convient pas non plus.

- Une tentative de « faire appel à témoin », proposée maladroitement sous forme de question me fait très rapidement abandonner cette idée que je tenterai plus tard.

- Je reprendrai mes propres notes de l'entretien précédent tel qu'il a pu se dérouler dans sa temporalité, en parlant de « chaud », de « flash », proposerai la lecture de certains passages du discours de Claudine, (proposition lors d'un feedback du groupe de Nadine, Maurice et Frédéric), penserai le recours au kinesthésique, que je connais comme une entrée puissante chez Claudine, (en fait c'est Claudine qui d'elle même y aura accès).

Finalement je choisirai de poser au sol mon cahier, bien lourd et encombrant, abandonnant à cet instant le recours à mes notes. Plus légère, je peux alors me rapprocher de Claudine.

- La deuxième tentative à convier un témoin, proposée par Pierre, a été pour moi un moment déterminant dans ce qui fait suite. La formulation de la question m'est difficile. Claudine l'entend s'en saisit et fait une proposition. Je mesure alors toute la puissance du « faire confiance en son A ».

Catherine. *Est-ce que si on introduit un témoin, ça peut t'aider ?*

Claudine. *Je peux essayer.*

Catherine. *Je ne sais pas comment formuler là... je ne sais pas comment dire là ?*

Claudine. *Que je demande à mon témoin, si lui (oui) il aurait quelque chose d'autre à dire (oui).*

Catherine. *Si tu demandes à ton témoin, il aurait quelque chose à dire ?*

Claudine. *Ce que peut dire le témoin, c'est que ...c'est pas intéressant ça. ...*

Petit à petit il ne reste plus grand chose des moyens possibles pour moi à proposer à Claudine. Je suis avec ça, et en même temps Claudine est là.

Sans savoir où je suis, mais tellement proche de Claudine que je vois tellement ailleurs, ses yeux toujours fermés.

Je suis perdue, où est-elle ?

Je ne parviens pas du tout à situer Claudine, moi qui suis pourtant si proche d'elle.

J'invite alors Claudine à regarder Claudine là-bas. Mais Claudine là-bas n'existe pas encore pour Claudine ici (en V3), et tout le travail va alors consister à chercher comment donner consistance à cette Claudine là-bas, à la désigner d'une autre manière, pour pouvoir enfin en parler, pour enfin accéder au comment cette Claudine LA a pu faire lorsqu'elle parlait en V2 de son V1.

Je me lance alors, et demande à Claudine si « elle, la voit LA Claudine ».

Je me souviens à cet instant, au moment où je pose la question à Claudine, m'interroger sur ce « LA ». Enfant, nous nous amusions à associer à notre prénom l'article « la », « c'était La Myriam, La Véronique, La Catherine ».

Et lorsque je pose la question à Claudine, ce LA résonne pour moi plus en terme de désignation de la personne citée. Ce n'est pas n'importe qui, c'est la

Je me souviens avoir été dans cette interrogation plutôt en terme d'amusement, à associer cette question à un moment de mon enfance, et en même temps à rester dans une écoute attentive des effets d'une telle question.

Qu'est-ce que Claudine va pouvoir se saisir de ce LA.

Sans équivoque Claudine me répond alors.

Oui elle la voit, et me désigne de son bras gauche là où elle la voit, en le tendant dans la direction où elle la voit.

Je sais à cet instant que LA Claudine existe pour Claudine ici. On peut la désigner, sa présence est certaine, confirmée par le geste sûr de Claudine.

La formulation en troisième personne que Claudine a pu se saisir, vient tout naturellement se poser. Nous allons pouvoir « naviguer » ensemble dans cette désignation en troisième personne. C'est maintenant tout à fait apaisant.

Les questions de Pierre sur mon V3 avec Cath et Sylvie

Claudine Martinez

1/ Qu'est-ce que cela me fait d'être interpellée en 3^{ème} personne par Cath, là assise à ma place dans la bergerie ?

Ce qui est sûr et étonnant pour moi, c'est que je me suis laissée embarquer sans m'en rendre compte par Cath. J'étais totalement lâchée sans aucune crainte, complètement dans l'exercice auquel, nous nous livrions toutes les trois avec une totale confiance et là, il me semble que ce fonctionnement a levé toutes les inhibitions ou craintes qui pouvaient exister en V2. Voilà plusieurs fois à St Eble que je suis en difficulté pour entrer en évocation d'un moment spécifié.

Entendre parler de Claudine à la 3^{ème} personne : "Claudine là-basquand elle...". Cela me pose, moi la Claudine du V3, qui est là assise à me laisser conduire par Cath. Et c'est tranquillement que je regarde (dans ma tête, les yeux fermés) cette Claudine là-bas, et que je peux me re glisser dans son corps assis sur cette chaise là!

Je crois qu'il y a deux effets combinés qui aide à cette dissociation : à la fois, la chaise que nous avons laissée, dont nous nous sommes éloignées pour mener ce deuxième entretien et puis cette formulation en 3^{ème} personne qui me dissocie de celle que je suis là en V3. Elle me met au calme et je laisse faire. Ensuite quand "j'incarne" la Claudine de là-bas, je crois que ce que j'ai fait seule intérieurement au début de ce 2^{ème} entretien pour me retrouver dans la posture de cette Claudine et avoir ses sensations physiques, agit. Je commence par regarder cette Claudine, les yeux fermés, car ouverts, je vois la chaise vide qui me dérange. J'ai la sensation physique de tourner la tête (?). Donc je vois cette Claudine de profil, orientée en sens inverse du mien et puis un peu après, j'ai des sensations dans mon corps surtout dans mes cuisses et me sens orientée, assise sur la chaise là-bas et là, je suis Claudine, celle du V2. Je ne sais pas si à ce moment là, je ne reparle pas en première personne (?) et là, je revois ce que je voyais, cette image fixe devant moi, assez petite, même qu'elle est carrée et se détache sur un fond noir!

2/ Où est-ce que cela répond en moi, quand la Claudine est questionnée par Cath en V3 ?

Cela m'est difficile de répondre seule à cette question. Quand Cath me parle d'elle, la Claudine du V2, c'est comme si je n'étais pas concernée, il s'agit d'une autre. Il y a comme un détachement affectif... je peux décrire ce qui se passe pour elle en restant détachée de ce que cela pourrait impliquer.

Quand j'entends la voix claire de Cath dire : "Regarde Claudine là-bas...". J'ai l'impression que c'est très localisé dans ma tête dans un petit espace.

"Est-ce que Claudine à ce moment là, elle se dit quelque chose ?" J'entends très bien Cath et c'est comme si ce qui entre par mon oreille droite (Cath est assise à ma droite) était quelque part dans ma tête près de cette oreille, n'allait pas plus loin, laissant de la place à ce qui me vient : "elle évite de faire quelque chose..." Je suis surprise d'énoncer ces paroles, comme si elles déroulaient toutes seules, de façon automatique.

"Comment elle sait que ça l'agace un peu ?" Là, je discute du mot "agacer" qui ne me convient pas, et je suis présente à Cath en V3 tout en restant concentrée sur le V2.

"Ca : Elle rentre pas dedans !" ... et je réponds : "si bien qu'à la fin, j'étais en train de me dire..." Là, je suis en évocation, complètement comme dans un Ede classique.

"Ca : Claudine qui raconte, elle se dit ça!" ... "à la fin, je me dis ça".... Là, je suis bien en évocation de mes actes en V2. Je me sens y être, toujours les yeux fermés. Le son de ma voix est très bas (souvent à peine audible) et je parle lentement.

3/ Qu'est-ce que cela change pour moi, là quand je suis questionnée ainsi, par rapport au fonctionnement habituel de l'explicitation ou par rapport à l'auto explicitation ?

Sur cette expérience, je distinguerai deux types de moment.

Le premier assez bref, où je regarde la Claudine sur sa chaise en V2 et que je vois de profil. Là, je sens un certain détachement de cette Claudine, je ne me sens pas concernée par elle.

Et puis, quand je suis complètement en évocation de mon V2, je suis re-rentrée¹⁷² dans cette Claudine là et je retrouve le contenu de ce V2. Ce type de moment me paraît alors identique à celui de l'évocation classique. Mais, cela demanderait certainement plus d'expérience!

Le premier type de moment me paraît plus proche de l'auto-explicitation où dans la même personne, il y a une sorte de dissociation entre celle qui questionne et celle qui répond, du moins pour moi.

Il me semble que quand je suis en évocation du contenu qui m'apparaît en V2, c'est-à-dire le vécu de référence V1, là, c'est la même perception de l'acte d'évocation habituel. Par contre quand je suis en évocation du vécu de V2 au niveau des actes (noèse), alors la position me paraît différente mais ???

Un autre point et hypothèse. Je suis plus facilement en évocation de mon V2 (actes) quand ce vécu renvoie à un moment où la Claudine du V2 n'est pas en évocation ("je vois cette image de l'extérieur et je ne suis pas dedans"). Par contre quand dans ce V2, je suis totalement en évocation (moment de la main qui sent le sol froid et la texture de la tente), je n'arrive pas à contacter autre chose que le contenu de ce V2. Je n'arrive pas à en re contacter les actes.

Témoignage de Nadine Faingold

Remarque et appel à témoignage sur la méthode du V3 :

Il semble que l'installation dans le contexte du V2 soit très importante.

Remarque et appel à témoignage sur la méthodologie du V3 :

Composition du sous-groupe :

V2 : Frédéric Borde en A, Maurice Legault en B, Nadine Faingold en C

V3 : Frédéric Borde en A, Nadine Faingold en B et Maurice Legault en C

Il semble que l'installation dans le contexte du V2 soit très importante.

Voir les différentes possibilités d'accroche.

- A et B gardent la place du V2 pendant que C devenu B questionne - tenté par deux groupes (Mireille - Maryse - Brigitte et le nôtre)

- au contraire, V3 est localisé en position distante par rapport au lieu de V2 ce qui permet une évocation en dissocié.

- autre entrée : une prise de notes respectant rigoureusement les mots de A ("magnéto" - verbatim) et très complète, faisant office de déclencheur, puissant comme peut en témoigner Frédéric.

Personnellement en tant que C devenu B j'ai opté pour une première entrée installant le contexte de V2 et sollicitant une libre évocation par B des moments qui lui revenaient et sur lesquels il souhaitait s'arrêter. Puis j'ai relu mes notes et Frédéric m'arrêtait sur des points qui lui semblaient importants en termes de description du rapport soit au générique, soit au spécifique. Ceci a permis une fragmentation importante sur le V2 de A (Frédéric). Avec une approche séquentielle du V2 cela aurait je pense duré des heures...

Nous avons trouvé que c'était assez satisfaisant pour explorer le V2, et il n'y a apparemment pas eu de glissement en V1. Ceci pour apporter une troisième voie, autre que l'installation du témoin et l'évocation en dissocié, pour expérimenter et comparer.

Nadine

Bibliographie du premier texte

Durand, G. (1964). *L'imagination symbolique*. Paris, PUF.

Fleury, C., Ed. (2006). *Imagination, imaginaire, imaginal*. Paris, PUF.

Vermersch, P. (1996). "Problèmes de validation des analyses psycho-phénoménologiques." *Expliciter*(14): 1-12.

Vermersch, P. (2006). "Rétention, passivité, visée à vide, intention éveillante. Phénoménologie et pratique de l'explicitation." *Expliciter*(65): 14-28.

Wunenburger, J.-J. (1991). *L'imagination*. Paris, P.U.F.

Wunenburger, J.-J. (1997). *Philosophie des images*. Paris, PUF.

Wunenburger, J.-J. (2002). *La vie des images*. Grenoble, PUG.

Wunenburger, J.-J. (2003). *L'imaginaire*. Paris, PUF.

¹⁷² Cela me paraît bizarre de parler ainsi, mais les mots sont difficiles à mettre sur ce genre de distinction

Le vécu de la visée à vide, se demander, "effroi", résistances, confiance, dépassement.

Collectif GREX

Réponses de quelques membres du GREX au message ci-dessous, noté 0.

Table des matières

<i>Le vécu de la visée à vide, se demander, "effroi", résistances, confiance, dépassement.</i>	48
0 / Mail de départ	48
1 / Extrait d'article	49
2 / Témoignage de Béatrice, qui a relancé la discussion :	50
3 / Remarques de Pierre et appel à témoignages complémentaires :	50
4 / Joëlle Crozier 16/juin	51
5 / Claudine Martinez	51
6 / Suite du témoignage de Béatrice 20/06	54
7 / Philippe Peaud 20/6.....	54
8 / Mireille Snoeckx, 22/6	55
9 / Eve Berger 22/06/06.....	56
10 / Jacques Gaillard	58
11 / Catherine Hatier 26 juin	60
12 / Anonyme 2.....	61
13 / Vittoria Cesari.....	62
14 / Pierre-André Dupuis (27 juin)	62
15 / Anonyme 1.....	63
16 / Nadine Faingold 6 juillet 06	63
17 / Pierre : notes sur "l'effroi" 12/08/06.....	65
18 / Francis Lesourd 13 septembre 06.....	65
19 / Maurice Legault 14 septembre 2006.....	67
20 / Armelle Balas 15 septembre 2006.....	70

0 / Mail de départ

[Message de départ de Pierre, après la relance de Béatrice (2), suite au séminaire du GREX du mois de Juin]

bonjour à tous,

Dans mes articles récents ("Sens se faisant", "Esquisse d'une méthode de dessin de vécu", "Rétention, passivité, intention éveillante"), je reviens sans cesse sur le "se demander" comme base de la méthode d'auto explicitation, et sur la nécessité d'en avoir fermement l'intention, d'avoir une visée à vide certes mais volontaire, et de dépasser l'étape de "l'effroi". Il est possible que cette façon de décrire les choses reflète en partie ma propre psychologie, le témoignage que vient de m'envoyer Béatrice Cahour (joint plus bas) montre que ces phases de l'expérience ne sont pas modulées de la même manière pour elle et pour moi. Aussi, je me tourne vers vous pour solliciter un témoignage (quelques paragraphes, voire une page ou deux tout au plus) sur votre expérience de la visée à vide, par exemple dans un moment de visée de remémoration : quel rôle joue pour vous le caractère décidé, volontaire dans la mise en oeuvre effective de cette visée ? Dans sa réussite ? Avez-vous l'expérience de l'effroi ? (N'oubliez pas que cette "effroi" peut se déguiser sous l'apparence d'un "je n'ai pas envie"). Pourriez-vous décrire comment se manifeste cet effroi pour vous ? Comment il vous influence ? Comment vous le dépassez ou pas ? Reste-t-il présent, même dépassé ?

1 / Extrait d'article

[Voici un extrait du texte, *Eléments pour une méthode de dessin de vécu en psycho phénoménologie*, Expliciter n°61, p 48/50]

"La délimitation d'un vécu à décrire.

Il n'est pas possible de dessiner plusieurs modèles à la fois, ou alors ce sera une superposition convenue et le modèle sera générique, ne correspondant à aucune personne en particulier, comme le sont les visages des anges ou des figures de proue. Ce sont des visages moyens, bien posés et structurés, mais ne renvoyant à aucun personnage, à aucun caractère spécifique. Dans le "dessin de vécu", il faut choisir de se tourner vers un seul vécu, un vécu singulier, c'est-à-dire indexé sur un site temporel unique, condition de la possibilité d'en approfondir la description (Vermersch, P. 2000). Délimiter un vécu suppose une orientation et une intention de recherche. Mais au moment où l'on veut faire une session de recherche (Depraz, Varela and Vermersch 2003), quand on est guidé par la volonté de faire un travail psycho phénoménologique, c'est paradoxalement le moment où l'on ne dispose plus d'exemples de vécus auxquels se référer, comme s'ils avaient tous disparu !

Dans cette situation, j'ai exploré différentes stratégies.

La première consiste à concevoir et définir une expérience à faire, de telle manière qu'elle servira après coup de matériau pour une explicitation psycho phénoménologique. On peut appeler cela la stratégie de l'expérience « provoquée ». La délimitation du vécu est donnée a priori et, de ce fait, il n'y a pas de confusions entre plusieurs vécus. L'inconvénient majeur c'est de se préparer à examiner ce qui devrait "être spontané" ! Certains objectifs de recherche ne peuvent pas être visés de cette manière puisque le dispositif contamine dès le départ le vécu par l'intention de le décrire¹⁷³. Cette démarche a en revanche l'avantage de faciliter le travail en groupe de co-chercheurs sur une session de travail prévue, et donc de permettre la formation à cette méthodologie. Tout le monde a le même cadre expérientiel de base (ce qui est loin de vouloir dire que chacun fait la même expérience, puisqu'on ne peut définir l'expérience indépendamment de celui qui la vit), et il sera possible de comparer les descriptions assez facilement, aussi bien pour faire apparaître des invariants éventuels, que pour mettre en évidence les processus vicariants, et surtout les différences interindividuelles qui nous protégeront de la généralisation "sartrienne"¹⁷⁴. De plus, cette stratégie provoquée permet d'explorer délibérément des variations ciblées par rapport à l'expérience de départ, introduisant ainsi une véritable mise en œuvre réglée de la variation comme démarche pour établir des invariants.

La seconde stratégie est celle de "l'expérience invoquée" : elle suppose que l'on vise dans le passé une expérience qui nous intéresse et correspond à nos intentions de recherche, qui peut aussi être saisie à la volée au moment où elle vient de se produire. Comme je l'ai fait dans l'expérience "du sens se faisant" (Vermersch, P. 2005) où, sur le fond d'une préoccupation générale relative à la méthode psycho phénoménologique, un événement m'est apparu d'un coup comme un bonne illustration de ce que je voulais étudier. Une autre possibilité, très proche, est celle où je sais que j'ai eu dans mon passé une expérience que je souhaite élucider pour des besoins de recherche, et je me guide moi-même vers l'évocation de ce moment passé, déjà identifié. Ce peut être encore, de manière plus ouverte et indéterminée, la décision de viser au cours d'une session de recherche - comme nous le faisons souvent en entretien d'explicitation - une expérience passée qui correspond à un contenu (une fois où j'ai fait un apprentissage), ou à un critère (un moment que j'ai trouvé intéressant pendant un apprentissage). La "visée à vide" produit presque à tout coup un remplissement, quoique sa teneur puisse être tout à fait inattendue. Mais cette technique est déjà difficile quand elle est pratiquée en entretien avec la médiation de l'intervieweur, du fait des croyances limitantes qu'elle suscite relativement à sa possibilité de réussite. Mais quand on la met en œuvre seul, il faut avoir une bonne pratique du fait de

¹⁷³ C'est d'ailleurs un problème que l'on retrouve de façon générale dans toutes les approches expérimentales, où le fait même de créer et de contrôler les conditions expérimentales risque à tout moment de faire disparaître des conduites essentielles à la compréhension de ce que l'on veut étudier. Ainsi, dans l'étude de l'attention, créer une situation où l'on dirige l'attention du sujet sur un écran, supprime toute la phase essentielle d'orientation. Ou bien demander à quelqu'un d'apprendre par cœur une liste ou tout autre matériau empêche d'étudier ce qu'il mémorise quand je ne lui demande pas d'apprendre (mémoire implicite, rétention).

¹⁷⁴ Je fais référence ici à la critique que Piaget adresse à Sartre, où tout en saluant une grande œuvre, il signale que Sartre conclut à tort à partir de son seul exemple que tout le monde a les mêmes rapports à l'image mentale (cf. (Sartre 1936; Piaget 1968).

s'adresser des demandes (voir plus loin) pour que cela produise un effet. Toutes les démarches de remplissement expérientiel, si importantes pour l'approche psycho phénoménologique, reposent sur sa mise en oeuvre.

Entrer dans le travail psycho phénoménologique : surmonter l'effroi !

Pour moi, et ce de façon renouvelée depuis que je pratique le "dessin de vécu", le premier temps correspond toujours à une forme de résistance, liée à l'impression que je ne vais pas y arriver, que c'est trop difficile, que je ne sais vraiment pas si c'est possible et réalisable. Une part de moi n'est jamais vraiment confiante dans le succès de l'entreprise. J'ai nommé cette étape, dont je ne mesure pas le degré de généralité, "l'effroi initial". Je suis simplement entraîné à continuer malgré tout à entreprendre quelque chose que je me rappelle avoir déjà réalisé. Peut-être suis-je le seul à vivre cette étape. Mais j'entends chez d'autres qu'ils ont peur de ne pas y arriver, qu'ils savent qu'ils en sont incapables, qu'ils pensent que je suis le seul à savoir aller aussi loin dans les détails et qu'il est donc normal qu'ils n'y parviennent pas. D'autres affirment qu'ils n'ont pas eu le temps de poursuivre la description mais, finalement, il s'avère qu'ils n'auront jamais le temps. Et ainsi de suite, des symptômes qui pointent tous vers une difficulté initiale, liée à la prise de décision de s'engager dans une activité dont je ne suis pas sûr d'être capable de la mener à bien, ou des difficultés rencontrées après les premières notations pour aller plus loin que la description des aspects les plus évidents. Difficultés qui apparaissent quand j'ai l'impression que je serais bien incapable de décrire quoi que ce soit de plus, et d'ailleurs je ne me souviens même pas de ce que j'ai vécu, et en plus je ne vois vraiment pas ce que je peux dire encore, et puis ça suffit comme ça, etc. ... C'est en pensant à tous ces signes de résistances et de difficultés que je voudrais témoigner du fait que je rencontre toujours ces étapes d'effroi - ou quel que soit le mot qui vous conviendra mieux pour les désigner -, ces étapes de recul devant le travail à entreprendre. Il me semble que c'est constitutif du type d'effort que je vais me demander et du caractère constitutivement incertain de toute visée à vide."

2 / Témoignage de Béatrice, qui a relancé la discussion :

Pierre

J'avais encore quelque chose à te dire hier par rapport à l'intention éveillante ; tu insistes surtout sur la nécessité de se demander ; dans mon expérience j'ai constaté que ce qui est pour moi l'écueil principal c'est de passer l'« effroi » (difficile à empêcher totalement) et d'installer une confiance dans la possibilité de se rappeler ; je me dis alors : 'pas d'inquiétude, ça va revenir, c'est certain' ; et là je laisse flotter avec une tranquille assurance. Me demander de prendre le temps de me rappeler est donc un premier temps qui ne me pose pas de pb, mais tout de suite derrière et collé à ça, il faut que j'installe la confiance de ça-va-revenir et le ça est un peu moi mais pas trop, ça va se faire tout seul, et effectivement petit à petit des éléments émergent et je ne m'y accroche pas trop, je reste dans cette ouverture tranquille et par association ça revient ; quand je sens que le souvenir s'installe je commence à me questionner, sur l'ordre chronologique par exemple.

Voilà, c'était juste pour dire que dans mon expérience, ce n'est pas tant « diriger une volonté vers le fait d'obtenir une réponse » qui est crucial que d'installer la confiance du ressouvenir possible, au même titre que tu parles de « l'effroi devant la certitude intime que je ne me rappelle pas », il faut que j'y substitue la certitude intime que je vais m'en rappeler, et plus j'ai d'expériences qui fonctionnent bien dans ce sens attendu, plus cette confiance s'installe vite (mais quand même, je me dis « ça va revenir, c'est certain »). C'est donc sans doute légèrement variable selon les individus, les uns doivent orienter plutôt une volonté (se demander à soi), les autres une confiance dans la possibilité du rappel... Ce besoin de se rassurer est d'ailleurs peut-être à relier à une sensibilité particulière à la perte de mémoire.

Voilà c'était juste une chose à laquelle m'a fait réfléchir ton papier que j'ai bcp apprécié.

3 / Remarques de Pierre et appel à témoignages complémentaires :

Je trouve ce témoignage intéressant et j'aimerais mieux connaître la variété de nos manières de faire dans ce domaine. En particulier, je constate dans des conversations et dans des animations que le fait d'avoir nommé "l'effroi" intéresse beaucoup les gens, donne un sens à une difficulté qu'il semble que nous rencontrons tous (à vérifier).

Avoir vos réponses rapidement, ou avant la fin août, permettrait peut être d'aller plus loin pour le

séminaire de Saint Eble ou pour une séance pendant l'année.

Vous pouvez préciser, si vous le souhaitez, que votre témoignage reste anonyme. Amitiés

4 / Joëlle Crozier 16/juin

Je me retrouve tout à fait dans ce que décrit Béatrice.

Ce n'est pas, pour moi, le caractère décidé, volontaire qui est primordial dans la réussite de la visée à vide, c'est vraiment le fait de faire confiance au fait que cela va revenir. C'est plus l'accueil tranquille qu'une demande ferme. Je lâche quelque chose. Si je me laisse en proie à l'incertitude que rien ne va venir, tout se bloque et l'impression de chercher dans le vide devient presque angoissante pour moi, rien ne vient. Au contraire je dois installer une espèce de tranquillité confiante, laisser faire.

La semaine dernière, j'ai vécu des expériences dans le stage « croyances et identités » de Nadine Faingold : Par exemple lorsque j'étais A dans l'exercice des niveaux logiques de Dilts. Je n'avais pas vraiment d'idée de situation, ce qui est sûr c'est que je voulais travailler sur une situation ressource, mais je me suis demandé pendant pas mal de temps sur quoi j'allais bien pouvoir travailler ! Et puis j'ai dit : « je sais que lorsque je serai là, dans la position du A, une situation viendra ». Je me suis mise en place debout, installée mentalement dans la position du A. J'ai fait confiance, c'est un sentiment que je connais bien, c'est très fort. Je sais que ce qui va venir sera intéressant pour moi et là je savais que ce serait en lien avec une ressource. L'idée de la situation est apparue de manière fugace, imperceptible, et de cela aussi je suis coutumière. Il y a d'abord cette chose qui pointe, une hésitation de ma part, puis je dois me mettre à l'écoute pour la saisir un peu mieux et là faire confiance car en général c'est très surprenant. Ce jour-là est apparue l'idée d'une journée de stage animée récemment, je me suis comme interrogée, une journée c'est long, et puis elle est où la ressource là-dedans ? Pour passer ce cap très court, je me suis dit et j'ai dû le formuler à haute voix : « je prends ce qui vient » et là il y avait vraiment la confiance, la croyance que d'autres éléments allaient arriver. Aidée par Mireille qui m'a suggéré de retrouver le contexte, j'ai vu apparaître des éléments de plus en plus précis, puis enfin le contexte bien ciblé de ma ressource sur laquelle nous avons pu travailler.

Voilà, j'espère que mon témoignage pourra t'être utile.

Amicalement

Joëlle

5 / Claudine Martinez

En réponse à la demande de Pierre... Auto-explicitation

Pour comprendre mon cheminement dans ce qui suit : des réflexions sur l'effet du mail de Pierre, puis un essai de réponse à partir de deux entretiens récents : les 13 et 20 juin 06, l'un avec passage de commandes volontaires et l'autre sans commande. Je donne des éléments du contenu de chaque entretien pour rendre les choses compréhensibles.

En italique les coupés-collés de l'entretien du mardi 13/06 sur le footing.

Pour dire les choses comme elles sont survenues.

Je ne pouvais pas répondre de suite. C'était trop flou dans ma tête. Me faire de l'auto-explicitation ne m'est pas familier, à la fois comme pratique personnelle et ensuite du fait que je ne me suis pas intéressée, seule avec moi-même à la saisir dans ses actes. Cela peut surprendre!... Opérer une visée à vide et laisser venir... Cela m'est toutefois assez familier¹⁷⁵, mais pratiquer l'auto-explicitation d'une façon sérieuse, rigoureuse avec détermination... Je ne m'en suis pas encore donné l'occasion. Et quand cela m'arrive, ça vient où cela ne vient pas ... Et dans ce cas, je laisse et passe à autre chose. Je crois qu'au plan personnel, individuel, il y a d'abord ce problème, qui consiste à accepter de vivre le moment de "l'effroi"¹⁷⁶, de s'y frotter vraiment. Et quand je suis seule avec moi-même, que je n'ai pas d'exigence particulière, ni d'obligation....!!... Et donc, dans mes expériences personnelles, il n'apparaît

¹⁷⁵ Familier dans le travail sur moi ou quand mon corps me fait des signes par des symptômes comme de l'herpès, une épaule ou le bassin qui se bloque, une sinusite... Ce sera peut-être l'objet d'une écriture ?

¹⁷⁶ Ce mot de Pierre ne me convient pas. ... Mais peut-être justement parce que j'évite l'expérience ou ? ...

pas. Soit parce que je l'évite, soit parce que je suis très tranquille pour me laisser vivre ce moment du rien, du non rempli... qui je sais, va se remplir, mais je ne sais pas forcément avec quoi. Si pourtant, ça me revient là, que j'ai déjà vécu ce que Pierre appelle "l'effroi". Il fut présent pour moi, lors d'entretiens à St Eble où je suis en travail avec d'autres et où il y a un enjeu, celui du travail en cours. Donc, la crainte, la peur que cela ne vienne pas peut m'empêcher de vivre tranquillement ce moment et je crois que dans ce cas, c'est une réelle gêne pour ce qui peut émerger.... venir. Je le verrais plutôt comme un obstacle. Pour que ça marche bien, il faut que ce moment de suspension où rien n'est encore là, soit vécu sereinement.

Avant de recevoir la demande de Pierre, j'avais tenté trois jours avant, une auto-explicitation à propos du footing que je venais de faire.

Il faut que je vous dise que le moment d'un footing est très souvent et depuis longtemps un moment privilégié pour moi. Mon mental lâche. Je ne m'occupe de rien, c'est la situation que je vis qui est active et amène une suspension de mes pensées (dirigées). Il n'y a donc pas de visée à vide volontaire, mais je suis dans une posture où je m'habite vraiment, où je suis bien dans l'instant présent, unifiée, en contact avec la nature et donc le mental est totalement au repos.... Et alors, au bout d'un certain temps, plus ou moins long, une idée arrive, vient me surprendre. Je laisse alors faire et essaie de ne pas attraper le thème qui arrive, dans le sens d'activer "mon mental"... je laisse évoluer comme ça va Il fonctionne un temps puis passe et je laisse passer...

Voici un exemple d'idées qui sont ainsi venues, juste pour illustrer comment ça marche à certains moments de ma course:

"En regardant le sol, à un moment mes yeux se fixent sur mes chaussures, du moins sur ce que j'en vois. Et je me dis : "c'est la première fois que je mets ces chaussures de sport! Dans ma tête, je sais que j'ai laissé volontairement "mes vieilles" en Guadeloupe et j'ai mis un certain temps avant d'en acheter et en plus voilà plus de deux mois qu'elles attendent d'être essayées! Jusque - là rien d'extraordinaire ! Mais voilà que la dimension symbolique de ces choses-là m'apparaît : ces chaussures neuves, ce footing, le premier depuis si longtemps... ces godasses neuves qui m'emmènent sur un chemin super connu et portant encore nouveau, tout neuf de par ce qui m'habite ...etc... l'image de Maurice Legault m'apparaît et puis, ça continue tout seul, des images de Nadine, du séminaire de la veille se juxtaposent...et monte encore une idée "le contenu symbolique qui se donne à moi là, ne constituerait-il pas une sorte d'intermédiaire entre le contenu, (noème) de mes pensées et mon inconscient ? C'est venu comme ça.... Sans que je sache comment...Sans aller plus loin sur le sens du mot "inconscient"! Et je me suis dit, il faudrait que je reprenne et creuse ça! Et j'ai laissé passer...etc..."

et voilà pourquoi ce jour-là, je voulais récupérer les différentes idées totalement étrangères entre elles, qui m'étaient venues au cours de ce court footing. Le tout pour discuter comment je me suis prise pour faire cette auto-explicitation et la comparer avec celle que je me suis faite ce matin, sans clavier, sans papier, assise sur ma terrasse après mon petit déjeuner.

Je me suis donc installée à mon ordinateur en me disant, "je vais voir comment cela peut se passer, de tenter une auto-explicitation tout en tapant sur le clavier....?"

Suite au séminaire, j'ai commencé par me demander avec une voix intérieure tout en la tapant : "Claudine, si tu veux bien prendre le temps de laisser venir un moment ou bien qq chose de ce qui fut pour toi, toute à l'heure dans ton footing ?

Puis j'ai poursuivi avec ce qui était là dans ce V2 et gênait le lâcher prise nécessaire à ma mise en évocation : "Oui, bon,... j'entends le piano du CD qui jette sa musique dans toute la maison....Je sais que Fabienne va arriver avec sa petite, mais j'ai envie d'écrire, de figer des réflexions qui ont émergé alors que je trottinai dans ma campagne..".

Je ne cherchais pas à faire tout dérouler. M'importait seulement de retrouver les idées qui m'étaient venues. C'était pour moi seule.... En fait, je crois que j'esquivais ce que Pierre appelle "l'effroi" ... Forcément, là je sais que qqc va venir. En plus je sais que je n'ai pas beaucoup de temps puisqu'une amie doit venir. Mais je prends le temps que j'ai et j'aurai ce que j'aurai....

J'ai donc profité de cette auto-explicitation pour essayer ce que Pierre nous a suggéré, à savoir de me commander activement et volontairement. Un autre exemple de commandement un peu plus loin : - "Claudine, et si tu prends le temps de lâcher cette idée, de te remettre à courir, comme tu courais là sur ce chemin tout à l'heure?... Que tu étais attentive à ce qui se passait pour toi, tout en laissant faire ce qui émergeait comme ça émergeait... qu'est-ce qui te vient?"

Je n'ai rien noté de spécial ou de différent pour moi. Mais je ne m'y suis pas arrêtée plus que cela sur le fait de me commander, à ce moment-là, tirée par ce que je cherchais. J'ai fait et ça a fonctionné!

La demande de Pierre avec le témoignage de Béatrice est arrivée trois jours après. Jusque-là, je pensais que la proposition de Pierre était importante, pour mieux réussir. La lecture de ce mail me met le doute. Effectivement jusque-là, je ne le faisais pas et me laissais fonctionner intérieurement, sans faire exister vraiment ou de façon nette un vrai dialogue entre un interviewer et un interviewé. Alors, je me dis qu'il faudrait bien que je ré-essaie, mais un vrai essai, pas seulement pour voir. L'occasion m'en est donnée. J'ai rencontrée hier, Christine une amie, qui a participé à la formation de 2 jours que j'ai faite l'automne dernier à la fac de Lettres de Montpellier dans le cadre du master en Sc. de l'Education de R. Etienne. J'avais le projet (encore un de plus!...) d'écrire sur "comment je m'y suis prise cette année dans les formations de deux jours que j'ai faites" et qui m'ont paru être menées différemment et avoir des effets plus performants. Nous sommes revenues dans nos échanges avec Christine sur ce point et ce que Christine m'en a révélé, m'a redonné l'envie d'essayer. Mais avec beaucoup de doute, car en fait, si je sais à peu près le contenu de ces douze heures de formation, le "comment j'ai fait" m'échappe complètement. Je n'ai que des bribes. Or, Christine a commencé à me renvoyer des informations, parce que mes façons de faire l'ont beaucoup marquée (elle est formatrice). Je me dis que c'est le moment d'essayer de me remettre dans ces journées, mais cela me paraît très loin, novembre/décembre derniers....Donc, "l'effroi", sans que ce soit de "l'effroi" est là!...C'est trop loin, il ne me reste rien... donc.... Et si j'essayais ? Et voilà, c'est parti!....

Cette fois, je me laisse faire, je ne me dédouble pas pour me commander. Je me tourne vers moi (expression qu'il faudra bien aussi remplir avec le comment!...), me laisse m'absorber.... Effectivement, mes yeux qui cette fois, restent ouverts, ne voient plus ce qui là, devant moi....les couleurs s'estompent, passent très en marge.... Il en est de même des bruits, des oiseaux, des abeilles qui sont dans la vigne vierge.....Je me retrouve dans la salle de la fac, avec son espace, tel qu'il est organisé, les tables, le tableau, le bureau, la table où se trouve la machine à café et là, que j'écris émerge le placard en métal gris, où était rangé le rétro-projecteur etc....Je vois Christine, que je découvre parmi les étudiants, amie de l'époque des stages M. Baquet des années 80, retrouvée dans mon quartier à Montpellier dans son poste d'institut des années après et que je n'ai pas revue depuisau moins 15 ans!... Donc surprise, puis ré-émerge doucement que j'étais arrivée en avance, des étudiants/tes étaient là à papoter...j'avais écrit ma phrase support de la matinée au tableau.... Avant que le cours ne commence.... Etc...

Donc, là, j'y suis, je suis totalement absorbée, immobile, tranquille... et je laisse faire. L'une après l'autre, des choses sortent du gris, prennent forme au sens d'images... cela va doucement....

En faisant le constat que c'est bien là, et que ça marche.... Je sais que pour l'instant, j'en ai assez pour répondre à Pierre et je suis un peu rassurée sur ce qui peut revenir!...

Si je reviens sur comment ça se passe pour moi....Je dirai, que je n'ai pas besoin de me passer commande. Par contre trois points m'apparaissent comme essentiels :

- il faut que je crée les conditions pour pouvoir "lâcher et laisser venir". Que rien du monde environnant ne puisse m'affecter, ni dans mes pensées. Donc pas de contraintes immédiates.

- J'évoque le contexte et en particulier le contexte sensoriel. Je laisse un moment venir puis je m'attache au contexte du moment et surtout au contexte sensoriel et en particulier au kinesthésique. Quand je dis, je m'attache, je ne me questionne pas. Je reste absorbée avec le "pas encore là".... Pour moi, c'est gris...et je me tourne verset je laisse faire....Par exemple "*Je sens sur mes épaules et le devant de mon corps le vent, un petit vent qui ondule, ... il s'affaiblit, augmente à certains moments... La lumière est intense, mes yeux clignent... Le sol est très sec et dur sous mes pas...et crisse ...*"Et là, je perçois vraiment ces choses-là, et c'est très puissant pour me présentifier le moment. Rien que le fait de faire ce couper-coller en relisant le contenu et j'y suis à nouveau!

Je découvre là ce matin, que le déroulement temporel est essentiel : il s'agit de laisser la chose qui apparaît se dérouler dans ma tête avec sa temporalité, celle qui se fait là en aperception. Et alors, la chose suivante émerge doucement du gris et de flou devient de plus en plus nette, puis la suivante.... Cela me renvoie à un constat déjà bien stabilisé de ma mémoire de la musique. J'ai été capable de retrouver des morceaux de musique à la flûte que je n'avais plus joués depuis plus de 30 ans. Et la condition essentielle, pour que mes doigts se mettent au bon endroit et que le nom de la note se dise dans ma tête (si/mi/la....), c'est le rythme et le tempo du morceau tel que je le jouais à l'époque. Pour

les chansons c'est pareil. Quand je reprends une chanson que je n'ai pas chantée depuis longtemps, si je respecte bien le rythme et le tempo, alors les paroles s'enchaînent. Il me semble que là, c'est du même type.

Bon, ben voilà, j'étais un peu ennuyée à la fin de la lecture du mail de Pierre, en me disant, je ne peux pas répondre de suite.... Et qu'est-ce que je peux répondre qui soit vraiment authentique. En tout cas, je ne sais si cette réponse apporte qqc à Pierre, mais, moi, je suis surprise et pas mécontente d'avoir écrit ces deux pages. Bien sûr il y a plein de choses, qui ne participent pas directement de la réponse à la demande, mais c'est, ce par quoi, je suis passée pour pouvoir faire une réponse, sans trop travailler ces deux pages.....

Claudine le 20/06/06

6 / Suite du témoignage de Béatrice 20/06

Pierre

Pour répondre plus précisément aux questions que tu poses ci-dessus, je dirais que, si effectivement, le « se demander », décidé et volontaire, ne me parle pas énormément, l'effroi que tu décris me parle tout à fait ; c'est, quand je ne retrouve pas ce que je cherche (par exemple avec quelqu'un qui me demandait au téléphone « qu'as-tu fait le WE dernier ? »), un effroi oui, une peur presque panique, un désarroi, avec des jugements qui traînent vaguement derrière (genre « tu devrais te rappeler, ce n'est pas normal que tu ne te rappelles pas ») ; oui oui c'est très net ça ; et juste là, comme pour calmer cet effroi et installer la possibilité du ressouvenir, je me rassure en me disant « t'inquiète, ça va revenir, c'est certain ».

D'ailleurs, dans la rapidité de la conversation, je n'ai pu répondre à cette personne et j'ai repris cette question plus tard, étant seule ; je réabordais la question avec un peu d'inquiétude car j'ai été surprise de ne pas pouvoir répondre au téléphone (j'ai compris un peu après le pourquoi de ce grand blanc) ; et j'ai pu installer vite derrière la tranquille confiance que ça allait revenir.

Une fois que la confiance est installée et que le souvenir émerge, je ne sens plus de trace de l'effroi il me semble mais tout cela est à préciser

J'ai cet exemple en tête mais il faudrait que je regarde sur d'autres cas

Béatrice

7 / Philippe Peaud 20/6

Pierre,

Voici mon témoignage. Sache que je n'ai aucune expérience de la méthode de l'auto-explicitation. C'est bien pour cela, d'ailleurs, que je souhaite participer au stage de décembre, si cela est possible.

Mon expérience de la visée à vide se limite aux moments de remémoration expérimentés soit en position de A en situation d'entretien, soit dans des situations de la vie courante. Et je ne réponds qu'à tes deux premières questions, n'ayant aucune expérience de l'effroi, même sous la forme d'un "je n'ai pas envie".

Quel rôle joue pour vous le caractère décidé, volontaire dans la mise en oeuvre de cette visée ? Dans sa réussite ?

La décision, la volonté joue un rôle déterminant dans la réussite d'une visée de remémoration, pour moi, quand je me trouve dans un contexte de formation à partir du moment où j'ai choisi d'être A. Et sans avoir la moindre idée de ce qui va me venir, je sais que les conditions vont me permettre d'y arriver : la confiance dans l'efficacité de la technique de l'EdE, le plaisir à venir d'être en évocation grâce au guidage de B, la motivation que je me donne à agir pour la réussite de l'entreprise compte tenu des bénéfices que chaque participant va en retirer, etc. Ce qui caractérise, pour moi, ces premiers moments où la "chose" prend "forme" petit à petit, c'est une sorte de plaisir nostalgique : j'ai l'impression de faire un voyage vers quelque chose que je ne retrouverai pas concrètement, puisque c'est passé, mais que je peux retrouver de manière immatérielle, dans mon esprit, même si je retrouve des sensations. J'ai l'impression de "toucher", de "saisir" ce vécu tout en sachant qu'il est passé, mort. Cette expérience est à la fois agréable et un peu triste. Voilà pourquoi j'ai employé l'expression plaisir nostalgique. Mais le plaisir est plus fort que la nostalgie car, à ce moment-là, j'ai le sentiment de réaliser un de mes rêves de gosse : avoir une machine à remonter le temps...

En revanche, dans la vie courante, le contexte n'est pas le même et j'ai beaucoup de mal à activer la rétention : en règle générale, le fait d'avoir à me remémorer quelque chose du type "Où j'ai mis ce truc

?" m'énerve. Parfois, il m'arrive d'avoir une chose remémorée "sur le bout de ma mémoire" et de vivre le "coup de la madeleine" : je fais des efforts... rien... je laisse "dormir"... et "paf", cela revient. Comment je m'y prends ? Je n'en sais rien (air connu... !). Tout ce que je sais (quand je ne sais pas.. autre air connu !), c'est que cela tient du flash... et que cela me permet de retrouver des détails. A part cela.... ! Vivement que je sois capable de faire une auto-explication !

J'espère que ces quelques lignes te seront d'une quelconque utilité.

Cordialement. Philippe

8 / Mireille Snoeckx, 22/6

Chères toutes et tous,

Comme j'ai compris ce que Pierre a nommé "l'effroi", c'est cet espace entre une sollicitation au ressouvenir et l'émergence de ce ressouvenir. Cet espace-temps est différemment "éprouvé" par les personnes parce que le ressouvenir n'est pas nécessairement dans l'immédiateté et cela peut provoquer/augmenter des difficultés d'accès, de l'inquiétude, voire inhiber l'accès, etc. C'est visible dans les formations notamment. En première écoute de moi-même, cet espace ne peut être qualifié "d'effroi" (synonyme épouvante), il m'est devenu familier, il me semble que je l'ai apprivoisé, donc, je le considère comme facile ! Par contre, je ne l'ai pas exploré dans son "comment je m'y prends et ce que ça me fait", et comme Claudine, j'ai revisité quelques moments d'accès pour y voir un peu plus clair. Dans ce qui m'est revenu, je distinguerai plusieurs "catégories" de sollicitations et de l'émergence qui s'en suit.

- des émergences sans que consciemment j'aie sollicité mon vécu. Par exemple, je suis occupée à préparer le dîner, une idée me traverse l'esprit, hier soir mon plaisir à travailler avec les étudiants, (peut-être parce que je suis dans le plaisir de la cuisine ??) et presque immédiatement une présentification s'effectue, comme si un des modes de souvenir qui m'est devenu familier s'effectuait pour moi dans une présence vivante à ce vécu. Cette fois-là, ce sont d'abord les visages de M. et de J. dans ma cuisine, un dimanche l'après-midi, pour les derniers "réglages" du mémoire (vécu de juillet passé). Quand ça m'arrive, soit je garde cette image comme ça, le plaisir, le rire, ça me convient de rester simplement comme ça, soit je laisse aller, et alors, je retrouve quelque chose de ce moment et je peux dérouler. Cette fois-là (mardi soir), j'ai simplement gardé l'image.

- des sollicitations en stage ou à St Eble : j'ai dit dans "Autoportrait" que, très vite, j'ai pris comme mode de réponse à la sollicitation le "me laisser choisir". Par contre, lors de ma formation de base, j'ai été préoccupée de savoir quoi prendre pour être au plus près de la consigne. Me revient très nettement un exercice à partir d'un mot abstrait, celui qui nous convenait. J'étais inquiète parce qu'il ne me venait pas un mot, mais une suite de mots : Foi, espérance, charité. Je ne comprenais pas comment ces mots pouvaient surgir là, mais comme c'étaient des mots abstraits, je me suis dit que ça va et mon B m'a rassurée en disant d'en prendre un, j'ai pris "espérance" et là, sans que j'aie l'impression de faire quelque chose, je me suis vue émerger directement dans une situation d'enfance, une situation qui a révélé du sens pour moi. C'était si étonnant, que par la suite, j'ai lâché l'idée de chercher quelque chose qui convenait extérieurement (ah, ah, qu'est-ce que ça veut dire...) et que je me suis laissée choisir. Comment je fais quand je me laisse choisir ? Peut-être dire que j'ai confiance dans ce qui va venir.

Quand la demande vient, je me mets dans une attitude d'accueil. Ce qui me convient le mieux (si je regarde comment ça s'est passé dans le stage avec Nadine), les yeux sont baissés, les mains jointes, je me redis la consigne ou deux ou trois mots, là j'hésite entre réaction disproportionnée et répétition et pendant que je me redis ces mots, ça bouge, ça vibre, plutôt il y a comme un frémissement et quand il y a ce frémissement, je laisse aller, enfin, il s'ouvre quelque chose, il y a comme une certaine lenteur, puis deux images successives apparaissent, l'une dans laquelle je suis assise par terre dans mon bureau, au milieu de bacs de rangement, l'autre, assise à l'ordinateur, l'une et l'autre sont ensuite présentes et je ne sais laquelle choisir, les deux m'intéressent. L'une est plus claire que l'autre, alors je prends celle-là bien que je me sois dit auparavant que je devrais travailler sur une difficulté qu'il me semble deviner dans une des deux images, celle que je ne prendrais pas. Il y aurait bien sûr à déplier pour comprendre mieux, le se laisser choisir et se décider pour la plus claire. Je me décide suite à la sollicitation de B qui me demande s'il y a une qui me convient mieux (les deux conviennent par rapport à la consigne), s'il y en a une qui me va mieux, et comme celle de l'ordinateur, non seulement elle est plus claire, mais elle vibre, alors je dis "je prends celle-là et je suis dans le moment". Après, il

est là et je peux y revenir, même avec des interruptions. Une fois que j'ai présentifié un moment, pendant une longue période, je peux y revenir rapidement, comme si le fait d'avoir eu ce contact me la rendait disponible.

- Quand je me demande à moi-même.

Là aussi, il faudrait explorer plusieurs moments. La première visée à vide est toujours dans la confiance, le déroulement s'effectue, et c'est dans le dépliement pour balayer toute la situation (les co-remarqués ou les remarqués secondaires) que j'ai à effectuer des demandes. Une situation récente sur le quai de gare, présentification claire. Pas de problème de ressouvenir. Je me demande alors, je ne sais comment l'idée est venue, mais j'étais en vigilance de me poser une question qui pouvait peut-être ne pas avoir de réponse directe immédiate, par rapport au déroulement qui filait bien. Celle qui est venue "Et comment tu es habillée" m'a surprise et en balayant ce que j'avais déroulé, je n'avais aucune information à ce sujet, sauf, que je porte un chapeau, puisque, au moment de nous dire bonjour, j'ai dû pencher la tête pour tendre ma joue et que cela nous a fait rire. Je reste un moment et ne trouve rien. Alors je lâche, je ne cherche plus. Cela n'a pas d'importance. Je fais tout à fait autre chose et puis tout à coup, me revient que sur ce morceau que j'ai déroulé, rien ne peut me donner d'information sur mon aspect vestimentaire, je ne me regarde pas avancer habillée, mais qu'il y a sûrement des moments où quelque chose du vêtement peut apparaître. Sans doute avant de partir, mais quand je présentifie l'entrée, ce qui m'apparaît ne va pas, c'est trop éloigné du quai de gare, il y a confusion avec d'autres moments. Bon, tant pis. Cependant ça travaille, et je me dis que le vêtement accompagne la marche, qu'il doit bien y avoir moyen de savoir si j'ai une robe ou un pantalon (sur le récent vécu, j'ai deux trajets en train, plus si je compte les deux dernières semaines...). Alors je reprends tranquillement le moment sur le quai de gare, et continue de dérouler. Je suis tranquille. Bon, c'est en montant dans le train que le mouvement que je fais m'indique que j'ai une robe longue, légère, près du corps. Je pense que la confiance que je l'ai vécu, qu'il existe des informations et qu'il suffit de les laisser venir, un peu d'obstination tranquille aussi, en prêtant vigilance à mes déplacements, j'ai pu répondre à la question. (Je vous fais grâce de tous les détails). J'ai tout de même été très surprise de tout ce que le corps perçoit de lui-même, sur un si bref moment.

Il me semble que pour moi, ce sont les conditions d'accueil qui sont importantes et la confiance que ça travaille, même si je ne suis pas occupée par le ressouvenir directement. Pour moi, ce moment d'effroi (dans la première visée à vide) est plutôt à qualifier de frémissement que d'effroi, mais c'est encore à investiguer plus finement, des enjeux peuvent provoquer sans doute aussi l'effroi pour moi (à vérifier). J'ai perçu quelque chose de cet ordre tout au début de ma rencontre avec la démarche explicitation. Actuellement, il y a un sentiment d'inconnu, un mouvement de confiance vers quelque chose qui se fraie un passage, une béance et ça vient.

Merci à Béatrice de nous titiller et de nous faire déjà travailler. Amicalement. Mireille

9 / Eve Berger 22/06/06

Expérience d'un laisser venir.

Effroi et point d'appui

Quelques jours avant que Pierre ne lance sa question et le débat qui s'ensuit, j'ai eu une expérience sur laquelle j'ai écrit sur le coup, et qui me paraît pouvoir participer aux échanges en cours.

Ci-dessous mon témoignage, qui reprend le texte d'il y a 12 jours en l'enrichissant de ce qui me vient aujourd'hui.

[Entre crochets : mes rajouts, commentaires ou compléments d'aujourd'hui.]

Le 10 juin dernier, je suis en entretien avec une des stagiaires d'un séminaire que j'anime, appelons-la Martine. Pendant que Martine me parle (je suis fortement en empathie avec elle), je « vois » subitement qu'elle ressemble très fort à quelqu'un d'autre que je connais. C'est comme si une autre personne se substituait à elle dans mon regard pendant qu'elle me parle, sans que je sache du tout de qui il s'agit, je sais juste spontanément que c'est un homme, sans rien me demander (cette information vient toute seule), mais l'image a été trop brève pour que j'aie eu le temps de la saisir totalement.

Ce n'est même pas une image d'ailleurs, c'est une sensation de « communauté d'énergie » entre Martine et cet homme dont je n'ai pas eu le temps d'attraper l'identité, une similitude de posture, de « style » verbal, un certain « style de coloration » dans la manière qu'elle a d'entrer en relation, de positionner son corps, d'orienter sa tête, de tendre vers son interlocuteur, et tout ceci dessine un

mouvement qui lui est propre et sur lequel s'est superposé l'espace d'un instant le mouvement d'un autre que je ne sais pas du tout identifier mais dont je sais seulement avec certitude que je le connais, donc qu'il existe.

Instantanément, quelque chose de moi essaie d'attraper l'image qui m'a déjà échappée : mais de qui s'agit-il donc ? [avec l'espèce d'énerverment qui vient classiquement quand on a 'un mot sur le bout de la langue', cette espèce de recherche immédiatement fébrile et prenante].

Ça se fait presque automatiquement, sans que j'aie le sentiment de me le demander, plutôt comme un réflexe face à la chose qui m'échappe. [Je compare ça à ce qui se passe quand on envoie à quelqu'un une balle à hauteur du visage sans prévenir, c'est automatique qu'il projette les mains en avant pour la rattraper. Là, quelque chose s'échappe et en s'échappant provoque automatiquement, en tout cas chez moi, le désir de le rattraper.]

À ce moment-là, il se passe plusieurs choses en même temps : au premier plan, ça me paraît évident que je ne vais pas retrouver l'image, que je ne peux plus la rattraper, qu'elle est déjà partie, que l'identité de cet homme va m'échapper à jamais, que c'est foutu... bref, l'effroi.

Mais exactement en même temps, je ne suis pas dupe que tout ce que je suis en train de me dire est en grande partie une représentation par anticipation, et que d'ailleurs je ne suis même pas en train de faire l'acte de faire ce qu'il faut pour que l'image revienne. D'ailleurs, en même temps aussi, ma conscience témoin, qui surplombe le tout, me dit en substance : « attention, tu sais très bien que essayer d'attraper de cette manière-là, en te précipitant sur ce qui t'échappe, c'est exactement ce qu'il faut faire pour que ça ne revienne pas. » Et là, je lâche immédiatement l'acte de chercher.

L'effroi est donc là, mais pas vraiment incarné, plus comme une possibilité intellectuelle que je vois mais où je ne vais pas vraiment, j'ai une distance par rapport à lui, il ne m'envahit pas. [à ce moment-là précisément, parce que j'ai d'autres expériences où je vis vraiment l'effroi corporellement, quand l'enjeu est plus impliquant. Mais là, puisqu'une distance est présente, le mot effroi ne paraît pas juste, l'effroi par définition saisit, alors que là je ne suis justement pas saisie. Juste une ébauche de saisissement, mais pas la totalité du trajet.]

Pendant ce très court laps de temps où l'effroi essaye de venir sans que ça « prenne » vraiment, et où je lâche l'attitude qui pourrait l'entretenir, me reviennent en accéléré le ton et le goût des articles récents de Pierre sur le sujet (« Le sens se faisant », que j'ai beaucoup épluché il y a deux mois, et « Rétention, passivité, intention éveillante », que j'ai suivi de près) et je me dis alors : « Tiens, c'est l'occasion de tester en conscience ».

Je me mets alors en point d'appui [technique manuelle clé en fasciathérapie], qui est ma manière de suspendre l'orientation du 'aller chercher' et de me mettre dans l'attitude de laisser venir, en opérant un arrêt de la mouvance interne de mon corps pour la maintenir – donc me maintenir – ouverte à ce qui peut et doit et va venir, sans savoir quoi, sans préjuger de quoi, sans orienter, sans bloquer, sans retenir, etc. Un point d'appui de mon mouvement interne qui suspend aussi ma pensée, un point d'appui posé à la sensation (communauté entre Martine/cet homme) qui est venue tout à l'heure, et c'est le point d'appui qui fait et permet l'évocation de cette sensation. La sensation revient et dans sa foulée, comme un prolongement naturel, vient, en peu de temps mais tranquillement, lentement et sans effort, l'information recherchée : j'identifie l'homme en question.

[À la lumière de cette expérience, et en comparaison avec d'autres, l'effroi n'est pour moi pas toujours de même nature. Parfois il me saisit vraiment, et il me faut faire un effort pour me raisonner, et comme dans d'autres témoignages que j'ai lus ces derniers jours, c'est la confiance dans les autres fois qui intervient, les fois où ça a marché, et le fait d'être convaincue qu'il y a quelque chose qui peut revenir et que ça peut marcher. Cependant, quand l'enjeu est très fort, et donc l'effroi très grand, l'expérience des fois d'avant où ça a marché semble avoir moins de poids, ou il faut aller la chercher plus loin.

Mais à d'autres moments, l'effroi est plus léger, plus distant, plus « intellectuel », plus représentationnel, et dans ces cas-là, il est pour moi plus facile de le gérer, de le dépasser, de ne pas le laisser me dépasser. Le mot qui convient est vraiment que je ne suis pas dupe de ce qui se joue dans l'effroi.

La différence semble se tenir, à première vue, dans l'importance de l'enjeu qui préside à la tentative de ressouvenir.

Concernant le mode de se faire une demande, et ça surtout me paraît important dans ma réflexion d'aujourd'hui, il me semble qu'il faudrait distinguer plusieurs sortes de demandes :

- la demande que je me fais à moi-même, dans un objectif précis que je me donne ou que je poursuis

dans le moment ; c'est quelque chose que je sais faire et qui, à première vue, ne me demande pas beaucoup d'énergie ou de volonté, sauf que je n'avais peut-être pas repéré que je me posais facilement des points d'appui de cette nature ; et sauf que je ne pense pas forcément à les utiliser quand je cherche le nom d'un acteur qui m'échappe...

- d'autres demandes qui 'se font' en moi mais en quelque sorte sans moi, à mon insu, comme des objectifs que je poursuis automatiquement sans les avoir consciemment posés (c'est le cas dans l'expérience que je décris ici) ; je ne me demande même pas ;

- et enfin des demandes qui m'apparaissent plus profondes, ou plus fondamentales, qui se manifestent en moi comme des « volontés de savoir », ou plutôt des *nécessités* de savoir, qui ne viennent pas de ma volonté cognitive mais d'une volonté intérieure, corporelle, qui s'impose comme un ordre intérieur dans la profondeur de mon être. Dans mon expérience, ces demandes-là s'inscrivent dans une dimension, un enjeu, qui n'a rien à voir avec une situation professionnelle ou quotidienne, mais qui relève d'une nécessité de croissance intérieure, d'évolution. C'est comme si *ma vie me demandait de saisir le sens de ce qui je vis*, de ce qui m'arrive, de ce que je traverse, et répondre à cette demande me paraît alors essentiel pour la suite de ma vie, pour que ce que je vis reste cohérent. Dans ces cas-là je mets une vraie vigilance à y répondre, je mets des gros moyens en œuvre, je me demande *vraiment*, mais ce n'est pas un effort volontaire comme pourrait l'être celui d'apprendre une leçon, c'est l'expression consentante et agissante d'un choix très intime d'obéir à une question existentielle. Je pourrais dire : « ça » me demande. Le moyen reste le même que dans le premier cas de figure : un point d'appui posé dans l'ouverture de l'orientation de ce qui m'est demandé.]

10 / Jacques Gaillard

Fermeté de l'intention – Visée à vide - Volonté – Lâcher- prise - Effroi - Confiance.

J'ai eu envie de rapprocher ces mots parce que leur proximité fait saillir des liens de sens qui nous échappent encore, et aussi parce que ce sont eux qui nous relient dans les beaux échanges que nous somme en train de tisser. Merci à Béatrice et Pierre d'avoir initié ce mouvement.

J'aimerais apporter ma petite contribution à cet échange.

Tout d'abord, concernant l'effroi, je rejoins Béatrice dans cette expérience de peur quasi panique (pour ma part une sorte de trouble identitaire associé à une dilution sensorielle de ma présence au monde) quand je ne retrouve pas ce que je cherche. Ce phénomène se déclenche quand le mouvement de recherche s'impose à moi (« ça me vient » de façon inopinée et incongrue ou, comme pour Béatrice, on m'y soumet) et que je me vois ne pas trouver. Comme si faute de pouvoir me relier à mon passé, je m'évaporais du présent. L'apaisement est immédiat si je suspends la recherche. Si je cherche à qualifier ce geste mental, je dirai que c'est fait d'un acte volontaire très clair : orienter mon attention ailleurs, vers n'importe quel objet saisissable, mais ailleurs.

Par contre, le mot d'effroi ne m'apparaît pas juste pour rendre compte du ressenti fait généralement d'ennui, de « ça me gonfle »...quand je tourne mon attention pour faire un travail d'évocation de façon volontaire (volontariste ?). En situation provoquée, ça m'arrive aussi ; ça n'a pas de goût, c'est fade, le blanc inévitable qui se donne par la visée à vide est ici, triste, gris sale, sans lumière (y aurait-il différentes qualités de blanc dans les secondes qui suivent la visée vide ?). L'horizon vide n'a, dans ce cas, rien d'angoissant, mais pleure d'une infinie tristesse qui m'invite à faire volte-face. C'est, me semble-t-il, le ressenti qui accompagne ma visée à vide quand il n'y a pas (suffisamment ??) d'éveil, un goût, une sensation éveillante, un désir, une ébauche de motif à le faire.

Ce qui m'apparaît là, c'est l'importance des conditions dans lesquelles je tourne mon attention en moi, en relation à l'éveil d'un motif, d'un désir, une mise en mouvement par le sens, qui ne se commande pas mais que l'on peut peut-être susciter, éveiller.(et je suis d'accord avec Eve pour penser que le type de demande, sa dimension plus ou moins impliquante, sa finalité influent sur ce que je mets en œuvre pour viser et sur ses effets sensoriels).

Je pense que les conditions où je me mets le plus facilement en évocation (sans effroi, sans ennui, sans doutes, mais avec plaisir) sont celles où j'ai éprouvé un appel, où pour reprendre les mots d' Eve « ça me demande ». (Je ne sais pas aujourd'hui l'influence de la dimension impliquante de cet appel et de sa nature). Un moi non encore conscient qui me fait signe, qui se donne par un premier éveil, un goût, plutôt sucré et corporel. J'aurais donc plutôt tendance à faire mes auto-explicitations quand je le

sens et que mon corps me le signale, que je me sens en accord avec moi-même pour le faire. De quoi est fait cet appel ? Je n'ai pas de données très précises, juste : un bruissement lointain associé à un calme dans les mouvements intérieurs du corps. (Je rejoins Eve sur ce point). Ce contrat d'accord de moi-même à moi-même (qui se fait à mon insu...) expliquerait le fait que je n'ai pas l'expérience d' « effroi » : soit le désir est là, et je continue avec plaisir soit j'arrête parce que je n'en sens pas l'intérêt ou je me dis que ce n'est pas le bon moment.

Si je cherche à décrire mon expérience, comme par exemple dans l'exploration micro-temporelle de l'apparition d'une modification de valence (Expliciter n°58), il m'apparaît 4 phases avec des actes mentaux différents, des modulations au niveau de l'éprouvé corporel :

- L'éveil, la cueillette d'un goût qui me traverse, un clignotement d'envie qui me met en mouvement dans le désir de le faire. D'abord nommer que j'ai envie de le faire, me le dire. Ensuite, vivre au quotidien avec, en toile de fond une part de mon attention tournée vers les « bruissements d'appel ». Cette phase de cueillette peut être longue, l'éveil ne se fait pas forcément à un moment où je suis libre. Mais je sais que c'est là, je pourrai le reprendre plus tard. (Ce que je fais dès que je peux en général parce que j'en ai le désir). Je n'ai aucune idée de ce que c'est, mais le goût est sans équivoque : il y a à voir et ça me donne envie de le faire. Ceci me renvoie au texte de Pierre « le sens se faisant » où l'émergence des informations se fait sur un temps très long avec des appels successifs, des surgissements d'éveil qui ne se font pas forcément là et quand les conditions « idéales » ont été créées. (Peut-être que la solution est à côté de ce que l'on pense bien de faire ?....) Je me sens lors de cette phase plutôt flottant, un peu à côté de moi, avec une attention toute particulière à mes variations d'états corporels.

- L'approche : je me sens là en terrain fragile, où les choses sont furtives. Me mettre à l'écoute de ce qui bruit, sans en faire. M'approcher, sans viser, sans savoir de quoi. Ce qui me vient de ce moment, c'est un calme plat, une façon d'être corporellement posé avec une grande élasticité mentale, des mouvements de mon attention, ronds, ovoïdes, souples qui se forment et se déforment, comme ces boules de pâte de certaines lampes psychédéliques en vogue dans les années 70. A ce moment, c'est certain, je ne m'adresse aucune question ; je me cache en moi, tout en me cherchant. Je me sens regarder, écouter, sentir, plus impliqué dans quelque chose qui ressemble vraiment à une activité perceptive. Sensoriellement, c'est agréable, souple, un peu comme en improvisation dansée. Je me sens en attente de matière, plus que d'images.

- L'affût : A un moment, les mouvements se font moins amples, moins dispersés. Un resserrement sans tension s'opère (je ne sais pas encore comment je le fais) qui me met en affût de ce que je soupçonne qui existe, cachant la part de moi qui observe l'autre, lui accordant de se dévoiler. Je pense que je contourne également, laisse de côté toutes les saillances, les balises, les aspects déjà vus. Passer entre les écueils du déjà perçu, du déjà connu. Me positionner dans une enveloppe d'où je peux m'observer discrètement, dans une attente confiante, sans souci que quelque chose ne vienne. C'est un moment que j'aime beaucoup, parce que je sens que ça peut arriver, que quelque chose va pouvoir se donner. Cette volonté, sans volontarisme, mais gardant une ténacité sans force me semble fondamentale (le paradoxe du tenir /être large). Que dire de ce moment ? Une attention en alerte mais mobile, dirigée vers une zone a-perçue. Sensoriellement, je me sens vibrer intérieurement, mais le corps, les muscles sont extrêmement calmes.

- La « traque » : ce n'est qu'à ce moment-là que je commence à me « poser des questions ». Je mets la formule entre guillemets, car il ne s'agit pas de questions formulées. Disons qu'elles agissent comme telles (une orientation de mon attention) mais ça n'en a pas le format. C'est un moment que je redoute un peu : assez fréquemment, je me retrouve expulsé de l'affût, mis à distance de ce que je commence à toucher, rejeté hors de moi, me retrouvant dans un contact hébété avec l'espace qui m'entoure. Pour l'instant, je ne sais pas ce qui se passe, même si je le pressens ; ceci souligne en tout cas l'extrême douceur, la finesse qu'implique un contact en profondeur avec soi-même et que la qualité de ce que je m'adresse, que ce soit une question ou autre chose, est primordiale. Quand c'est trop fort, quand ça met trop de pression, quand la demande est trop décalée par rapport à ce qui est possiblement en train de se révéler, quand ça fait trop apparaître le moi en affût, pour moi immanquablement : rideau, ça coupe, je sors....il me reste à passer à une autre activité (avant d'y revenir, bien entendu). Impression de froid glacial (comme dénudé), mais rien à voir avec de l'effroi.

Ce que je m'adresse pour décrire alors ? Je dois dire que c'est encore très vague ; ce que je dis là reste à vérifier (et je n'en ai pas envie, maintenant ; est-ce de l'effroi ?) : ce serait plutôt des

gestes...extrêmement fragiles...dégager, découvrir, entrouvrir, soulever, faire vibrer.... qui sont tournés vers le moi A que j'observe ; mais aussi que j'adresse au moi B qui observe : m'aplatir, contourner, voir d'en haut, glisser....Sensoriellement, c'est très silencieux, avec un temps ralenti, comme dilaté, avec toujours beaucoup de mouvement et un espace qui m'apparaît immensément vaste malgré les quelques dixièmes de seconde qui enserront mon exploration de valence.

Voilà. Je suis incorrigible ; j'étais parti pour quelques lignes....c'est plus fort que moi, les mots m'envoûtent.

Pour finir, je pense que la confiance est essentielle, qu'elle passe par des actes de douceur que je m'adresse ; qu'il me faut amadouer le moi que je vais observer, me placer dans une position surplombante de laquelle, paradoxalement, j'observerai en me tenant caché. Pour moi, les questions m'encombrent plutôt, je sens bien que je m'adresse quelque chose, ce sont des leviers d'action sur l'attention qui ne passent pas par les mots. Autant je les sens en toile de fond dans la dernière phase, autant elles m'encombrent au début. La question angoissante est peut-être de se poser prématurément des questions avant même de savoir à propos de quoi, en demande de quoi de moi...La réponse d'effroi est peut-être une réponse corporelle tout à fait adaptée à une mauvaise adaptation à la situation. (L'ombre de Mr FM Alexander et son principe de « projection dans le résultat » plane dans mes pensées...). J'aime bien les formulations d' « ouverture de ce qui m'est demandé » d'Eve et « j'étais en vigilance de me poser une question » de Mireille qui font échos à mon expérience des moments d'éveil et d'approche : prendre ce temps de laisser apparaître ce qui me fait signe pour ensuite le « questionner ».

La complémentarité d'une intention ferme (celle-là est faite de quoi ?) et de la visée à vide, mises en jeu simultanément m'apparaît fondamentale. Je pense qu'il y a de nombreuses façons d'être volontaire et que sans doute seule l'une d'elles permet de poser les actes susceptibles de la conjuguer à la visée à vide. Une autre question est de savoir à quel moment ; les moments d'éveil et d'approche même s'ils relèvent bien d'une intentionnalité préliminaire ne sont pas encore dans mon expérience des moments où la volonté est en première ligne . D'où ma question : y aurait-il différents degrés dans la mise en oeuvre de la volonté en relation à une intention en fonction des temps, de la durée de l'auto-explicitation, dans son rapport à la visée à vide, qui elle aussi n'est peut-être pas si homogène que ça ? (Vite fait : je ne me sens effectivement pas viser de la même façon entre le moment d'approche et le moment où je suis au cœur de ce que je vise).

Il me semble également que le désir, le motif d'avoir à plonger en soi est fondamental ; il me faut avoir une raison de le faire.

Enfin, j'accorderai une place privilégiée à la dimension sensorielle de l'auto-explicitation comme moyen privilégié de régulation des actes attentionnels par lesquels je me tourne vers moi, ceci dans un souci de gagner en douceur, en accord, la fluidité et la perception vaste et souple de soi étant, me semble-t-il, un bon repère de bonne congruence. Gagner en vigilance subjective de ce que je m'adresse, par l'écoute de mon état interne. Un peu dans la perspective du Focusing, en allant plus loin dans la description des actes de sens que porte le corps. Il me semble également que le mouvement, ce qu'il porte en nuances, en suggestions de rythme, de flux, de circulation pourrait être pour certains une façon parlante d'entrer plus facilement en contact avec soi, avant même de chercher à se questionner. Peut-être est-ce une possibilité de ne pas se confronter à l'effroi ?

Je ne sais pas si cette métaphore croisant chasse et polar est bien congruente de la finesse de ce que je sens se jouer dans ma subjectivité en auto-évocation. Mais elle s'est donnée à moi comme ça, alors, bon.....

11 / Catherine Hatier 26 juin

Depuis que Pierre a envoyé son message, chaque jour j'écris sur l'écran durant quelques instants, un peu à l'improviste, ce qui me vient. J'ai aujourd'hui beaucoup de petits passages très décousus qui méritent d'être retravaillés, organisés, mais qui restent toutefois dans une certaine cohérence pour moi, malgré l'aspect tout à fait éparpillé qui s'en dégage à chaque relecture.

Là où j'en suis, je préfère continuer à travailler cet écrit, qui témoigne des effets qu'ont eus pour moi, le fait de m'avoir ou de m'être demandé si cela me convenait.

Donc, je reste avec cela pour le retravailler et j'envoie ici ce qui est, moins dans le témoignage de ce moment, mais davantage dans ce que cette réflexion suscite pour moi maintenant (en rapport à mes petits passages décousus), sous forme de quelques notes.

Merci pour cette invitation,

Merci à tous ceux qui ont écrit et qui continueront.

Le sens se faisant prend consistance pour moi déjà dans la certitude que ce qui n'est pas encore là disponible dans et par les mots existe pourtant bien. Ce n'est pas nommé, mais c'est pourtant là dans la visée à vide, quelque chose qui resterait à remplir, et qui va surgir par un puissant surprenant « inattendu ».

Le sens se faisant se confronte à la résistance à admettre que ce qui va venir (je préfère à revenir) peut se décliner dans un « impensable », un « penser autrement », une énorme part d'inconnu dont la représentation fantasmatique peut conduire à l'étape de l'effroi, qui ne se décline pas pour moi dans la crainte que cela ne vienne pas.

L'étape de l'effroi serait davantage dans ce que cette part d'inconnu va venir me révéler de moi-même. C'est le moment qui précède « le lâcher » qui va rendre l'accès possible à de l'impensable, à autre chose d'inconnu par ou de moi.

L'étape de l'effroi s'inscrit pour moi dans la quête d'un sens se faisant, comme l'étape qui vient dire que quelque chose d'inconnu de moi est là, deviendra saisissable par le passage d'un « lâcher », comme peut y participer la question de « me demander si cela me convient », ouvrant possible l'accès à un nouvel espace.

L'étape de l'effroi se situe dans ce que peut amener la représentation imaginaire d'un sens se faisant, bien avant que soit rendue accessible l'émergence de ce sens.

C'est tout pour l'instant, à bientôt. Catherine

12 / Anonyme 2

Cher Pierre, ton message appelle une réponse ! Je te remercie pour ces envois, je suis pleinement intéressée par leurs contenus....je n'ai pas perdu l'espoir d'y ajouter une goutte d'eau mais n'en ai pas eu le temps....de plus, l'écriture est une activité qui provoque chez moi un état proche de ta définition de l'effroi...l'argument "manque de temps" est donc peut-être une manifestation de cet effroi...

Je chemine depuis plusieurs jours avec les questions des uns et des autres... une de mes difficultés dans la visée à vide est de fixer l'attention, de la maintenir sur un objet et de ne pas laisser les pensées galoper et s'associer à bâtons rompus : marabout, bout d'ficelle, selle de cheval.... Je m'interroge bcp sur le statut du **je** et du **tu** dans l'auto-explicitation: je pense que ce qui a des effets totalement inédits (par rapport à la pensée flottante habituelle que je connais depuis longtemps!...), c'est que dans les quelques tentatives d'auto-explicitation que j'ai faites, je m'adresse à moi-même sous forme de "tu", je me traite comme un autre...une des relances qui marche le mieux c'est le "qu'est-ce qui **te** revient que je m'adresse très sérieusement....". Si je ne me tutoie pas, ça ne marche pas!

Ce qui me revient, c'est que dans des entretiens "classiques" à 2, en tant que A, j'ai eu parfois l'impression de faire le travail d'explicitation seule et que je me guidais sans avoir forcément besoin des relances de B, le seul fait qu'il m'écoute suffisait à ne pas faire dériver ma pensée et à maintenir mon attention sur un objet.

J'ai éprouvé cela à 2 reprises dans un stage de formation d'Armelle où je faisais A pour les stagiaires : à des moments j'étais un A en explicitation en terme de **je** puis je passais au **tu** pour poser des questions qui n'arrivaient pas et qui me paraissaient importantes à ce moment. J'éprouvais une grande liberté à passer du rôle de A à B, à la limite à prendre la place de B, mais le fait qu'il soit là restait très important pour le déroulement de la pensée, je me sentais en quelque sorte contrainte à aller de l'avant. Je ne pense pas que j'aurais pu aller aussi loin dans le réfléchissement sans la présence (bienveillante) de B. ça me fait penser à la réponse de Vittoria qui parlait d'un besoin de contenant. Est-ce une des fonctions du tu que je m'adresse en auto-explicitation ?

A ce propos, suite à ton article sur la fonction des questions, j'avais emprunté à la bibliothèque un bouquin collectif de Kerbrat-Orecchioni qui s'intitule "la question", je ne sais pas si tu le connais. Je n'ai pas eu le temps de le parcourir sérieusement mais ce qui me reste, c'est qu'elle dit dans son introduction qu'il est souvent difficile de différencier cet acte de parole de celui de l'ordre...il y aurait plein de choses à creuser sans doute...dans quelle mesure je contrains l'autre à me répondre ou à faire qqch qd je lui adresse une question...(je médite bcp sur cette question, pas seulement dans les EDE ou dans l'auto-explicitation mais même dans la communication courante!) ce que je veux dire c'est que quand je m'adresse à "moi-même comme à une autre" (je pense à Ricoeur en utilisant cette formule

mais je ne sais pas si cela à qqch à voir avec son livre!) sous forme de "tu", peut-être que c'est une manière directive de me rassembler, de contenir ma pensée vers un objet et surtout de la maintenir.

Je ne pensais pas produire une réponse "en attente" si longue, voilà où j'en suis ce soir!

Amitiés

13 / Vittoria Cesari

Ciao Pierre, c'est samedi après-midi. La semaine a été intense et je me sens tiraillée entre une force qui me pousse à faire l'exercice (une envie peut être simplement de participer, nourrir les contacts) et l'orientation très minimaliste consistant à répondre poliment qui me limite à jouer le rôle de spectatrice.

Je vis quand même quelques minutes dans la posture de celle qui est orientée à faire l'expérience. Je relis ton mail et ceux de Béatrice et Mireille. Le terme "visée à vide" vient et revient constamment dans ma tête. J'essaye d'accueillir le ressouvenir d'un moment vécu. De multiples petits flashes de situations émergent. Je n'aurais que l'embarras du choix. Mais je ne vais pas plus loin. Je m'interroge sur les exigences de l'exercice: laisser revenir et observer comment cela se passe pour moi. Les flashes reviennent mais je ne vais pas plus loin.

Est-ce que je ne sais pas me le demander?

Est-ce l'effroi de la visée à vide??

J'essaye de me demander gentiment de laisser revenir..... Encore des petits flash mais pas d'élan pour aller plus loin.

Je constate que chaque fois que le terme visée à vide revient dans ma tête il n'y a aucune trace en moi d'effroi mais une certitude : ça va venir... s'il y a les conditions... Je me dis que c'est une certitude que j'ai acquise avec l'explicitation – certes ! - mais également avec l'écriture: commencer une page c'est viser à vide. Je ne sais jamais à l'avance ce qu'elle va contenir, mais je sais qu'elle va se remplir. Je m'aperçois alors que pour moi il y a une condition – au moins en ce moment - dont j'ai besoin pour choisir, accueillir et rester en contact avec un ressouvenir: la présence d'un contenant . Et celui-ci peut prendre la forme de mon ordi, une page de papier, d'une personne qui a l'intention de m'écouter. Et puis ça va se remplir sans effroi.

Au revoir à tout le monde

14 / Pierre-André Dupuis (27 juin)

Chers amis,

Lorsque Pierre a parlé de la visée à vide soutenue par une certaine manière de "se demander", je me suis souvenu de ce qu'il avait dit jadis (et que j'ai peut-être accentué à ma façon) de ce qui fait la qualité du rapport à soi (alors qu'on se connaît si peu soi-même...): une certaine façon d'être bon, d'être très poli et délicat avec soi.

Le "se demander" n'est donc pas pour moi "volontariste" au sens fort. Pourtant, il s'agit bien d'une intention maintenue, à partir d'un geste un peu indirect: *en venir à* se demander quelque chose poliment en maintenant l'intention, ou simplement l'attente, que quelque chose vienne à la *rencontre*.

Je dis cela aussi à partir d'une petite expérience où le nom de quelqu'un, une amie étudiante que j'ai connue jadis, ne me revenait pas. Je revoyais sa silhouette, ses gestes, entendais sa voix, etc., mais avec un certain mécontentement, aussi, de ne plus me souvenir de la façon dont elle s'appelait. C'est la **durée** de l'attente que ça me revienne qui, je crois, a suscité quelque chose comme un certain "effroi" (lié à un sentiment des effets de l'âge, sans doute...). Mais je *savais* que maintenir l'intention, sans se reprocher quoi que ce soit, cela marche pour Pierre et pour d'autres. Et c'était aussi, donc, en même temps, une source de confiance pour moi (assez indirecte, tout de même!). Ce qui a maintenu cette confiance a été une petite formulation ("Continue..."), presque chuchotée même dans le langage intérieur, puis un rythme de respiration assez régulier et apaisant en lui-même (un rythme d'endormissement, presque, prenant le relais de ce qui ne pouvait être obtenu directement dans la linéarité du temps). Je me rappelais aussi ce à quoi avait été associé pour moi tout de suite le mot "effroi", lorsque Pierre l'avait choisi. C'est un livre de Pascal Quignard datant de 1994, vraiment très intéressant (et à vrai dire curieux), *Le sexe et l'effroi* (maintenant en "Folio"). Pascal Quignard, entre autres, rappelle que le lien entre l'effroi et le "fascinant" (les Romains appelaient *fascinus* ce que les Grecs appelaient *phallos*). Ce qui fascine est non seulement ce dont on ne peut détacher son regard, mais plus encore ce qui "hypnotise" ou "sidère" (la sidération dont le désir *-desiderium-* lui, désirère). Il comporte un imprévu intrinsèque: quelque chose qui envahit la présence mais qui peut aussi s'absenter, ou quelque chose qui est dans l'absence mais qui peut devenir enveloppant et sur-présent:

c'est le cas de la Méduse, qui produit un effroi de pétrification.

Or Persée n'a pu vaincre la Méduse que parce qu'il ne l'a pas regardée en face, mais s'est servi de son bouclier comme d'un miroir. Et alors la Méduse s'est pétrifiée elle-même. "A l'époque", les miroirs et les boucliers étaient faits de bronze, et, en rêve, c'est un peu comme une eau un peu sombre d'où quelque chose émerge et devient surface d'inscription. Pour moi ça a été le cas: quelque chose est apparu (à la fois visuel et auditif) et s'est *complété* peu à peu, à partir d'une demande *oblique* et d'un regard *latéral* permettant que quelque chose s'inscrive progressivement dans le cercle d'un bouclier-miroir à la fois récepteur et protecteur. L'effroi existe donc pour moi lorsque l'on est à la fois débordé, très concerné, pris au dépourvu et sans prises, dans l'urgence du temps et comme immobilisé. Pascal Quignard propose: " L'angoisse attend le danger auquel elle croit se préparer. La peur suppose une source connue à sa crainte. L'effroi quant à lui désigne l'état qui survient quand on tombe dans une situation périlleuse à laquelle rien n'a pu préparer" (*ib.*, "Folio", p.315). Comment ne pas penser, *a contrario*, au plus merveilleux de tous les boucliers, le bouclier d'Achille, que lui fabriqua Héphaïstos après la mort de Patrocle (*Iliade*, fin du livre XVIII)? Sur ce bouclier qui comprend cinq couches, il figure tout progressivement: la terre, le ciel, la mer, deux cités humaines, des armées, un domaine royal, un vignoble, un troupeau de vaches, des pacages pour les brebis, la force puissante du fleuve Océan... C'est comme un "diaphragme visionnaire". Tout y apparaît, s'y déploie...

Bien amicalement à vous,

Pierre-André

15 / Anonyme 1

Je ne suis pas du tout centré sur les derniers échanges sur le " se demander" .ou si quand même , mais quand j'essaie j'ai le sentiment d'être un vrai "handicapé" de la visée à vide , tout seul dans mon coin ! Evidemment il serait bien intéressant de me demander ce qui se passe quand je me demande de laisser revenir et qu'il ne revient rien... mais aussi sec j'ai comme une flemme profonde qui me prend ... et pas la moindre envie de continuer avec des arguments dissuasifs qui "flottent" dans la tête du style " ça sert à quoi ces conneries ?" ou " t'as rien d'autre de plus utile à faire ?" Qui les dit à qui, d'où viennent ces phrases- impressions ?... J'ai bien une petite idée... Belle résistance quand même !

16 / Nadine Faingold 6 juillet 06

Visée à vide – Nadine Faingold

Bonjour, voici quelques lignes rédigées peu après les premiers échanges, que je vous livre un peu remaniées par la lecture de vos textes, mais pas trop... sinon je risque de remettre encore à plus tard... Je relis la toute première demande de Pierre :

« je reviens sans cesse sur le "se demander" comme base de la méthode d'auto-explicitation, et sur la nécessité d'en avoir fermement l'intention, d'avoir une visée à vide certes mais volontaire, et de dépasser l'étape de "l'effroi". »

S'agit-il de ressouvenir ou d'auto-explicitation ?

Comme dans plusieurs témoignages, en ce qui me concerne, je ressens la nécessité de distinguer radicalement :

- visée à vide dans un but de remémoration motivé soit par la vie quotidienne, soit par une recherche de sens,
- visée à vide à la suite d'une consigne donnée par un B dans le cadre d'un EdE,
- visée à vide comme base de la méthode d'auto-explicitation qui demeure pour moi le lieu d'un blocage réel ou imaginaire mais bien présent (et donc j'attends le stage).

Dans les deux premiers cas, j'ai une confiance complète dans la possibilité de faire revenir.

Parce que j'en ai l'expérience, en tant que A, en tant que B. Je sais que ça va revenir.

En revanche, l'auto-explicitation, je n'y arrive pas, je ne suis pas motivée pour décrire.

Ce n'est pas de l'effroi, c'est un ennui profond qui me saisit, (Jacques Gaillard parle du « ça me gonfle ») et je ne prends pas la peine de me mettre à l'ordinateur parce que je me raconte que ça ne m'intéresse pas ... Ou encore, j'ai l'impression qu'accéder toute seule au niveau de l'acte est trop difficile pour moi, et que j'ai besoin d'être accompagnée en tant que A plusieurs fois avant de m'y essayer toute seule...

En fait, j'accède à quelque chose, et l'effroi ou l'ennui, c'est plutôt dans la persévérance à continuer

que dans l'accès à un quelque chose qui permettrait de poursuivre...

Maintenant, quelques commentaires point par point :

1. Se demander : j'ai pris l'habitude de me demander ; à la première personne, mais plutôt du côté de la recherche du sens...

mes premières expériences de visée à vide, vraiment vécues et conscientisées comme telles : dans le cadre des séminaires intensifs ? Dis-moi qui tu es ?

Je « plonge » : vers le bas, intérieurement, en fermant les yeux mais sans doute aussi en baissant la tête, et je reprends la question à la première personne, je me dis : qui je suis ? et je regarde intérieurement le vide, et j'attends tranquillement, et comme la consigne est de dire tout ce qui surgit, je constate que des choses surgissent, et je les mets en mots. Et j'ai confiance dans le fait que tout ce qui surgit est bon à prendre ...

Dans la suite du travail sur les objectifs en PNL, j'ai pris l'habitude de me demander très régulièrement : « Qu'est-ce que je veux pour moi fondamentalement ? »

Autre question que je me pose régulièrement : « Est-ce que ça me convient ? » Et je vérifie intérieurement...

Du coup, j'ai des habitudes (bonnes ou mauvaises ?) d'auto-questionnement en « je ».

En position A accompagnée, quand il y a une consigne, « je te propose de laisser revenir une situation où... » je crois que je me répète la fin de la consigne : une situation où... et je laisse venir, et j'ai tout à fait confiance, quelque chose vient. Quand je m'exerce à retrouver un passé proche ça donne par exemple « Hier matin... Qu'est-ce qui me revient ? » Je ferme les yeux, j'attends, quelque chose vient... S'il n'y a rien, j'ai complètement intériorisé le « ça ne fait rien, ne cherche pas ... c'est OK », et je lâche en me relâchant, si je sens une crispation, je la détend en me détendant (relâchement des épaules, respiration).

Je suis sensible à ce que dit Karin sur le « tu »... si j'essaye, je fais la grimace, ça ne me plaît pas de m'adresser à moi-même en seconde personne, mais elle dit que ça marche mieux... Et si j'en crois le travail de Francis Lesourd (son article-exemple d'un sens se faisant), c'est efficace... Faudrait-il que je réessaye ? Ou bien est-ce que le « je » est ce qui me convient ?

2. La visée à vide

Je plonge, je fais le vide, un trou noir, ça ne m'inquiète pas, et puis quelque chose arrive... Et je prends ce qui vient.

3. Tenir, maintenir, laisser se développer

Je m'y tiens, et c'est là que c'est difficile, rester avec ça, et ne pas être dans un effort de recherche mais laisser d'autres éléments se raccrocher à cette première trace...

Donc, tenir, c'est très intérieur, maintenir l'impression, elle est fugace mais je peux la retrouver, et il y a des allers-retours, je suis avec cette impression, je la perds, je la retrouve et quelque chose d'autre arrive...

J'aimerais bien être accompagnée pour aller plus loin dans la description de ce que je fais dans ces allers-retours... (!!!) et voilà mes démons familiers qui reviennent : oh là là toute seule je n'ai pas le temps, c'est trop long, trop laborieux, ça va tellement plus vite accompagnée, on verra ça à Saint - Eble, et pour le « toute seule comme une grande », en décembre ...

Note :

J'ai l'impression de me reconnaître assez bien dans ce passage du témoignage d'Eve :

« Un point d'appui de mon mouvement interne qui suspend aussi ma pensée, un point d'appui posé à la sensation qui est venue tout à l'heure, et c'est le point d'appui qui fait et permet l'évocation de cette sensation. La sensation revient et dans sa foulée, comme un prolongement naturel, vient, en peu de temps mais tranquillement, lentement et sans effort, l'information recherchée : j'identifie l'homme en question. »

(plus facile pour moi de citer que d'auto-expliciter... ah là là)

4. Sur le contenant

J'ai été très sensible à ce qu'a dit Vittoria sur la nécessité pour elle d'un contenant, intervieweur, ordinateur ou écriture...

5. Sur la motivation :

Par rapport à la notion de moment, lié au sens : j'ai installé depuis longtemps la croyance que les situations qui viennent ont du sens (parce que c'est mon expérience), mais du même coup qu'il est

essentiel de laisser la personne choisir le moment à explorer.

De plus j'ai la croyance que c'est surtout l'accès au sens qui m'intéresse...

Du coup les situations sur tâche ou sur consigne trop précise m'intéressent moins, et la seule fois où j'ai essayé, accompagnée par Claudine, de retrouver le moment où j'avais passé la porte de ma chambre d'hôtel le matin même, pour tenter l'expérience d'un des exercices de Pierre, que je ne fais jamais faire, je n'ai pas retrouvé le passage de la porte, mais j'ai trouvé un moment de sens très intéressant quelques minutes après ce fameux passage de porte... !

Bref, je ne vais pas là où j'ai la croyance que ça ne m'intéresse pas ...

5. Sur la solitude

J'ai la croyance que c'est plus emmerdant (et bien plus difficile) toute seule qu'accompagnée

Et j'ai beau me dire que c'est beau l'autonomie ...

Comme ça va être bien de faire sauter toutes ces croyances !

Pas ou peu d'expérience de l'auto-explicitation, comme Philippe Péaud, mais je suis semble-t-il moins sereine que lui quand à ça, très culpabilisée en fait, et dans la même attente du stage de décembre.

Amitiés à tous, quelle belle aventure qui s'amorce là !

Nadine

17 / Pierre : notes sur "l'effroi" 12/08/06

Dans mes écrits récents, j'ai noté ma première réaction à l'accomplissement d'une visée à vide d'une description d'un vécu, par un terme plutôt émotionnel : un "effroi".

Certains ont reçu ce terme comme synonyme d'épouvante, comme terreur, peur forte, sidération etc. Si j'avais voulu dire épouvante, j'aurais dit "épouvante", mais les termes affectifs sont imprécis et je comprends bien que chacun y projette ses propres connotations. En fait, dans mon expérience ce que je nomme "effroi" est une forme de recul intérieur, "un pincement au cœur", une peur de ne pas y arriver, une appréciation d'un travail difficile à réaliser, à tout cela s'opposerait un mouvement du genre : " sans marquer de pause, j'y vais en confiance, pas de problème". Je n'y vois pas de panique, pas d'épouvante, sinon que la tâche à faire agit sur moi comme un épouvantail. La valence de cette réaction est donc pour moi, négative.

Peut-être, pour élargir le terme désignant cette étape, je proposerai volontiers le terme de "recul", celui-ci pouvant se manifester par toutes sortes de réactions, certaines à connotation immédiatement émotionnelle, comme l'appréhension, l'effroi, mais aussi le rejet, le manque de motivation, l'agressivité et encore de façon apparemment moins émotionnelle, sur le mode de ce que la psychothérapie aime bien appeler des "résistances" qui s'exprime par le fait que "je n'ai pas le temps", "ce n'est pas pour moi", "c'est quoi l'intérêt de ce truc-là ", "c'est trop difficile, je préfère un bon entretien". A noter que ce n'est pas parce qu'une telle réaction est qualifiée de résistance, qu'elle n'est pas fondée et légitime dans son contexte. Quand je résiste à quelque chose, j'ai de bonnes raisons de le faire, et si je veux en changer c'est que c'est moi qui souhaite dépasser mes résistances. Je veux dire, que s'il y a quelque chose qui mérite d'être qualifiée de "résistance", ce n'est pas dans l'œil de l'observateur mais dans celui qui le vit.

S'engager dans le dessin d'un vécu, se manifeste chez moi par un recul initial. Notez qu'entreprendre un rangement, une mise en carton, un débarrassage, me fait le même effet et souvent pire. C'est donc, ma réaction à certaines tâches que je trouve difficiles que j'appréhende. Il y a là quelque chose qui n'est pas universel, ni à toutes les tâches que je dois accomplir, ni pour toutes les autres personnes. Cependant dans tous les groupes, séminaires, ateliers que j'ai animés ou auxquels j'ai participé, j'ai souvent observé une réaction de recul, de rejet, de peur, de sentiment d'impossibilité a priori, de fantasme d'inaptitude certaine à l'accomplissement d'une telle tâche. Dans le séminaire de pratique phénoménologique (pour prendre un exemple où l'auto explicitation était la pratique courante), je n'ai pas vu de participants y aller sans hésitation, sans doutes. Et les descriptions étaient souvent très pauvres, voire squelettiques.

18 / Francis Lesourd 13 septembre 06

Bonjour tout le monde,

Voilà une petite et tardive contribution à notre discussion sur l'effroi (une vraie mine !)

Tout d'abord, j'aime bien le terme « effroi » même si, dans la discussion, il m'a semblé beaucoup renvoyer à des « résistances » à l'entrée en évocation et à différentes modalités de dépassement de ces résistances. Le terme « effroi » a, de mon point de vue, l'avantage d'ouvrir à la composante « extrême » des vécus questionnés.

Comment (je crois que) l'entrée en évocation se passe pour moi ? (oui, il s'agit bien de croyance puisque je n'ai pas documenté mes propos en faisant une réelle auto-explicitation de la manière dont j'entre en auto-explicitation. Il faudrait, pour cela, faire un article et comme je n'ai pas le temps, je propose juste, ici, quelques éléments).

Comme point de départ, je reprends des termes déjà employés : « créer les conditions ». Certes, pour auto-expliciter, je attends que je sois prêt. Mais quel est le « je » que je attends ? Pour moi, ce n'est pas sûr que ce « je » soit le « ça » dont parle Eve – du moins pas le plus fréquemment. Mais ce n'est pas non plus mon « je » besogneux et socialisé, celui qui a toujours des choses à faire : si tout dépendait de ce je-là, j'aurais toujours d'autres priorités et je ne serais jamais prêt à faire de l'auto-explicitation. Or, j'en fais deux à trois fois par mois, sous la forme question / réponses sur mon ordinateur. C'est donc un troisième « je » que j'attends.

Le « je » ou la co-identité dont j'attends qu'elle soit prête, je l'appellerai « le mutant » : l'évocation et surtout le repérage de gestes psychiques mis en œuvre résonnent en effet dans mon imaginaire avec le thème du mutant dans la littérature de science-fiction. La valence, quand j'entre en évocation, est très similaire à celle que j'éprouve quand je lis des histoires de mutant : une sorte de gravité joyeuse et volontaire à connotation héroïque voire wagnérienne. Le mutant s'enflamme, aime les idées inhabituelles et crépite dans le haut de mon corps.

Cependant, au cours des passages à vide de l'évocation, il est rare que l'élan du mutant persiste ; il disparaît et réapparaît ; et si le passage à vide dure, l'élan s'endort. Ennui, fadeur, et « à quoi bon » alternent avec des réflexions soudaines et très intéressantes qui me détournent du processus. Si cela dure, apparaît un sentiment de rétrécissement de la valeur personnelle et une sensation d'être sans recours (cette modalité de l'effroi me fait penser à l'impuissance primordiale du nourrisson - la *hilflosigkeit* de Freud).

Je précise que, pour moi, cet effroi, c'est du « vrai » et, à ce titre, c'est un de mes biens les plus précieux. En fonction de cette valeur que je donne à l'effroi, pas question, donc, de l'effacer en y substituant de la confiance ! Mais alors, qu'est-ce qui m'empêche de rester englué comme une mouche dans la vérité de l'effroi ou, au contraire, de m'en échapper ? Pourquoi avancer ? Parce que ce qui se passe là intéresse une autre co-identité que j'appelle « l'artisan » pour désigner ce qui, en moi, sait qu'il faut du temps pour fabriquer, pour que les gestes se peaufinent, etc. Dans mon expérience, une brève exposition à l'effroi fait surgir l'artisan qui « prend le relais », comme si le mutant était la manivelle et l'artisan le moteur. L'artisan se fiche complètement des enjeux de l'entretien que je mène avec moi-même ; ce qui l'intéresse, c'est le travail bien fait. Cette co-identité me permet un certain recul : elle ne nie pas l'effroi, elle veut juste savoir comment ça marche et, donc, elle se maintient en prise avec l'effroi tout en cessant d'écouter le dialogue intérieur (un peu comme quand on n'entend plus ce que dit la radio lorsqu'on se focalise sur l'étagère qu'on est en train de construire). Au bout d'un moment, si j'attends suffisamment en « restant là », le sentiment d'impuissance se transforme « naturellement » en autre chose (c'est-à-dire que la situation visée se présentifie). En tant qu'il s'intéresse au « comment », l'artisan peut aussi demander, par exemple : « et quand rien ne se passe pour toi, qu'est-ce qui se passe ? ». En somme, la pratique de l'EdE est très formatrice pour l'artisan. Autre point : me tutoyer moi-même me semble faciliter le travail de l'artisan (mais l'auto tutoiement en auto-explicitation m'est venu spontanément ; il faudrait que j'essaie en m'adressant à moi-même en « je »). L'artisan correspond à une valence calme, très « dans l'ici et maintenant », l'énergie est plus dense et part de plus bas dans le corps (ventre, bassin).

Lorsque le travail de l'artisan porte ses fruits et que la situation visée commence à se présentifier, il arrive que le mutant réapparaisse en carrant les épaules, l'air de dire : « génial ! je le savais ! » et qu'il se mette à émettre des tas de bonnes idées. Les interactions entre ces deux co-identités peuvent alors devenir complexes et je ressens qu'une autre co-identité (qui reste plus à la marge de mon champ attentionnel où il y en a d'ailleurs d'autres) parvient, assez souvent mais pas toujours, à les réguler. Je ne sais pas bien décrire cette dernière, c'est frustrant, et mon envie augmente d'autant de faire un de ces jours une réelle auto-explicitation de mon auto-explicitation pour documenter tout ça. A noter que la « conscience témoin », également évoquée par Eve, ne constitue par pour moi une autre co-identité ;

elle n'est pas située au même niveau logique que les co-identités puisque c'est elle qui permet d'en saisir les émergences, interactions et disparitions en position méta.

Pour finir, un des nombreux aspects qui m'intéressent dans cette approche par les co-identités est d'explorer ce qui se passe lorsque, par exemple, l'artisan (ou toute autre co-identité qui serait, chez d'autres, nécessaire à la traversée de l'effroi) ne se manifeste pas. Qu'est ce qui entrave ou favorise son émergence, son travail ?

A suivre, donc, en attendant le stage.

Amicalement

Francis

19 / Maurice Legault 14 septembre 2006

"Se demander" comme base de la méthode d'auto explicitation, et sur la nécessité d'en avoir fermement l'intention, d'avoir une visée à vide certes mais volontaire, et de dépasser l'étape de "l'effroi"».

Cher Pierre,

J'ai repris à peu près intégralement dans ce titre la formulation de la demande que tu nous as adressée en juin dernier, question de m'y « atteler » le mieux possible dans ma contribution.

Dans ta demande, il y a l'idée que nous aurions possiblement chacun de nous une manière différente de moduler des phases de l'expérience de « se demander ». Tu nous invites à donner un témoignage de son expérience de la visée à vide, par exemple, dans un moment de visée de remémoration.

Tu indiques aussi quelques pistes de réflexion : « Quel rôle joue pour vous le caractère décidé, volontaire dans la mise en oeuvre effective de cette visée? Dans sa réussite ? Avez-vous l'expérience de l'effroi ? (N'oubliez pas que cet "effroi" peut se déguiser sous l'apparence d'un "je n'ai pas envie"). Pourriez-vous décrire comment se manifeste cet effroi pour vous ? Comment il vous influence ? Comment vous le dépassez ou pas ? Reste t-il présent, même dépassé ? »

Tu soulèves ces points en faisant référence au travail très fin et très soigné d'auto-explicitation dont tu as rendu compte dans *Expliciter*. Je le souligne étant donné la nature très spécifique de ce travail que tu as fait. La visée à vide se vit peut-être différemment pour chacun de nous, mais peut-être aussi la vivons-nous différemment selon le contexte et type de tâche à accomplir.

Quand j'ai lu tes articles, j'ai été très impressionné d'abord par la grande finesse de ce travail d'auto-explicitation, puis par ta conceptualisation de la méthode dans les articles qui ont suivi. J'ai fait immédiatement le lien avec ta pratique de la sculpture sur bois où le travail me semble devoir se faire avec ce même souci du détail, cette même installation dans une durée, dans des milliers de petits coups de couteau contribuant à l'élaboration de chacune des productions. C'est la première fois que je voyais un tel travail d'auto-explicitation et s'il est question d'« effroi » pour moi c'est peut-être justement ce que j'ai éprouvé quand j'ai lu la première fois ce travail que tu as fait à partir de ce vécu initial de référence où tu as perçu une différence dans la manière de jouer un passage d'une pièce musicale que tu pratiquais alors depuis plusieurs mois. Je me suis demandé si j'allais être capable un jour de faire cela, mais surtout si j'allais en avoir la motivation, d'en éprouver la pertinence et l'intérêt. En même temps que j'éprouvais cela, je sais qu'il y avait en toile de fond une grande confiance dans le travail de recherche que tu fais Pierre et la pertinence parfois non évidente à première vue, mais qui finit immanquablement par arriver. Pour l'instant, je suis curieux et j'ai hâte de me retrouver dans une telle expérience de l'auto-explicitation.

J'ai démarré en 1984 une pratique de journal personnel, donc une forme de travail de prise de conscience où la description dite de premier niveau a aussi une fonction importante dans la recherche d'intelligibilité au sujet de son vécu. J'ai plusieurs cartons remplis de ces écrits rédigés dans un style continu, en style télégraphique ou sous la forme de cartes d'exploration. J'ai probablement autant de pages de dessins symboliques spontanés produits en rapport avec ces écrits. Le mode du dessin naïf symbolique est toujours un bon « plan B » pour moi quand je manque de temps pour l'écriture, quand je suis en panne de verbalisation, mais aussi parce que je crois que c'est parfois le meilleur mode de représentation et de fidélité au vécu. En référence à cette pratique d'écriture, quand je survole les 20 dernières années, quand il y a eu effroi c'était surtout face au contenu comme tel qui pouvait alors

apparaître, c'est-à-dire la mise à jour d'aspects personnels jusque-là hors de ma conscience. Il y a bien eu à maintes reprises « l'effroi » face à la fameuse page blanche, mais la technique « d'un peu d'écriture qui engendre l'écriture » s'est rapidement installée dans ma pratique avec une efficacité certaine. Et puis, il y a dans ce genre de cette pratique de type journal personnel, une tolérance et un respect de la résistance. Celle-ci est souvent posée comme étant un bon guide de retenu et de remise à plus tard d'un temps d'écriture au sujet d'un contenu qu'on ne souhaite « goûter » qu'à petites doses et en temps opportun.

Mais cette pratique d'écriture n'est pas la même que celle de l'auto-explicitation à laquelle tu nous convies. Celle-ci se démarque par le souci du détail, de la précision, de la finesse du grain de la description, en particulier au sujet de l'action. Et pour ça, j'ai peu ou pas d'expérience de m'être demandé à moi-même, seul, et donc par conséquent pas l'effroi dans le contexte et au sujet de la tâche dont tu parles. Mais j'ai bien hâte de m'y mettre cet automne, au plus tard en décembre.

Voici tout de même ma contribution à ce travail collectif auquel tu nous as conviés. J'ai bien vu passer tous les courriels à ce sujet en juin dernier. C'était impressionnant et très touchant de voir d'un jour à l'autre se tisser cette toile collective. J'étais alors absorbé dans un travail très exigeant d'évaluation d'un rapport de recherche et duquel je n'ai pas réussi à m'extraire pour répondre à ta proposition. J'ai pu cependant lire alors les messages un à un au gré de leur arrivée en juin. Ces contenus sont loin derrière et maintenant je choisis de contribuer à cette élaboration sans refaire la lecture de l'ensemble des textes.

Premier témoignage. Bien qu'en juin je n'étais pas en état de répondre à ta demande, j'ai été habité par celle-ci. À ce moment-là, ce qui était présent alors comme possibilité d'un « témoignage sur mon expérience de la visée à vide, par exemple, dans un moment de visée de remémoration » n'était pas en premier lieu au sujet de la remémoration. Il s'agissait plutôt d'une expérience de création. Depuis quelques années, j'ai presque toujours en chantier un mini-projet de construction pour ma propriété forestière. Cette année mon projet est la conception et la fabrication d'une sorte de balancelle, mais dont la partie qui se balance n'est pas un siège pour s'y asseoir, mais une plate-forme de relaxation pour s'y allonger de tout son long. Il s'agit d'une sorte de « hamac » mais où ce qui serait le filet est plutôt une plate-forme de bois suspendu à des chaînes rattachées à deux grands supports en forme de « A » situés aux deux extrémités. Cette plate-forme est suspendue à 40 cm du sol et elle est suffisamment grande pour y monter une petite tente d'une ou deux personnes. L'idée est de pouvoir s'y détendre, voire éventuellement y dormir une nuit tranquille, à l'abri des moustiques... Le lien avec ta demande est le suivant. Quand je m'engage chaque année dans un processus de ce genre, soit la conception et la fabrication du prototype d'un nouvel équipement pour ma terre, je crois bien que je suis dans un état de type visée à vide. J'ai cette idée-graine pourrais-je dire, au sujet d'un équipement qui permet « d'être en nature autrement », mais je ne sais pas concrètement encore quelle sera sa forme définitive. Je sais que je fais au moins trois choses : 1) j'y pense; je suis habité par ce projet, habituellement pendant quelques mois, dès le milieu de l'hiver, et je me surprends régulièrement à y penser, mais pas de manière préoccupante, surtout dans le plaisir d'avoir ce projet; puis 2) au printemps après la neige, sans avoir en main un plan définitif sur papier, je commence à acheter des matériaux, et à les installer sur ma terrasse en ville, parfois en simulant leur assemblage éventuel; 3) je dessine des croquis au gré de mon besoin de clarifier des dimensions, par exemple, avant la coupe des pièces de bois. Et là, je laisse mijoter le tout des jours durant, souvent des semaines, en y mettant une heure ici, une autre là, jusqu'à l'installation effective de l'équipement sur ma propriété forestière.

Je vais évidemment au plus vite dans ce court témoignage, mais il me vient deux choses. D'abord le temps, la durée ouverte que j'installe pour la conception et la réalisation de ce projet. C'est comme si pour moi ce genre de projet nécessitait du temps de mûrissement, d'une action à l'autre. C'est vrai aussi pour bien d'autres activités humaines, par exemple, dans mes projets de montagne en Vanoise, dans ma recherche à l'université, ou le développement de formations, etc. Dans ce genre de projet, il y a une lenteur, un besoin de temps pour laisser mûrir les choses, puis voir où elles s'en vont si je les laisse à elles-mêmes. Il y a une croyance que « ça travaille à mon insu » à l'intérieur de moi, que le « système nerveux humain » traite les prises d'information qui s'opèrent au gré de mes petits temps de travail d'une fois à l'autre.

Donc très peu d'effroi ici, ni l'effroi à nu, ni son déguisement dans « je n'en ai pas envie ou je résiste ». Bien au contraire, le plaisir de créer, d'être habité par un ou des projets et dont certains pourraient ne pas aboutir dans une matérialisation concrète. Il y a peut-être dans ce court récit une impression de

laisser aller, mais au fond il y a ce « caractère décidé, volontaire dans la mise en oeuvre effective de cette visée ». Au sujet de la réussite de cette visée à vide aussi nous demandes-tu, par exemple ici, d'en arriver un jour à l'installation effective d'une telle plate-forme sur le terrain. Je ne sais trop, il faudrait que j'y réfléchisse. Je suis habituellement tenace, parfois compulsif dans ces projets, mais je sais aussi arrêter, pas tant abandonner, que modifier le projet pour arriver à un résultat concret, autre que celui initialement pensé. Dans ce cas-ci, je sais qu'au pire il y aura une plate-forme qui pourrait éventuellement être installée directement sur le sol forestier, sans balancement, ...pour l'instant du moins. Je ne lâche pas, au fond.

Deuxième témoignage. Cet été, j'ai perdu mes deux bâtons de marche en montagne. C'est loin d'être banal pour moi. C'était à la toute fin d'une longue journée de marche en Vanoise, hors piste et en solitaire, en altitude. Au moment d'entreprendre la descente vers le refuge, j'ai fait une erreur d'itinéraire. Je me suis retrouvé dans une sorte de petite impasse rocheuse où j'ai dû rebrousser chemin, en remontant une pente un peu raide avec un peu d'appréhension. Une fois sécurisé dans la pente, j'ai déposé mon sac à dos pour consulter la carte topo et repérer le passage que je cherchais pour la descente. Ce qui fut fait aisément. J'étais alors anxieux de reprendre rapidement ma route afin d'arriver à temps au refuge pour le souper. J'ai remis mon sac sur mon dos et l'espace d'un moment « d'inattention » je suis reparti en laissant mes bâtons au sol. Quinze ou vingt minutes plus tard, dans une pente descendante abrupte, alors que là j'en aurais eu besoin, j'ai constaté que je n'avais pas mes bâtons. J'ai donc rebroussé chemin pour les chercher, dans la pente raide, mais sans succès. J'ai écourté ma recherche, question de sécurité à cette heure du jour. J'étais peu fier de cela, mais surtout dérangé par ce manque de présence à ce moment de la randonnée, mais aussi par la possibilité d'un « trouble de la mémoire ». Cet événement s'ajoutait à celui du matin où j'avais oublié de remplir mes gourdes au départ du refuge, des événements plutôt inhabituels pour moi, quoique depuis quelques années ...

Le lendemain matin au refuge, une fois bien reposé, j'ai choisi de modifier mon itinéraire du jour de manière importante de façon à pouvoir remonter sur le lieu « des bâtons perdus ». J'étais autant intéressé à retrouver les bâtons qu'à faire l'expérience de les chercher, et de retrouver le fil des événements. J'étais en mode « GREX ». Une fois sur place, sur les hauteurs, j'ai passé près d'une heure à refaire deux ou trois fois le chemin qui m'avait conduit à l'impasse, à m'y rendre et puis repartir de là, pour remonter la pente raide de différentes manières. « Le caractère décidé, volontaire dans la mise en oeuvre effective » de « me demander » « où étaient ces bâtons » était clairement présent. Mais il y avait aussi autre chose, soit le caractère décidé et volontaire d'accepter l'issue de ce processus, quelle qu'elle soit, incluant celle de ne pas les retrouver, ce qui était loin d'être banal pour moi. Ce deuxième aspect, le caractère décidé et volontaire du lâcher prise sur le résultat, fut plus difficile. J'ai eu à y mettre de la volonté et malgré tout je sais que je n'y suis pas arrivé complètement. Cet épisode m'a troublé et me questionne encore. Il y a trois choses en jeu : 1) la perte de ces bâtons, soit mes premiers bâtons de marche et qui commençaient à avoir leur petite histoire; 2) le fait que je puisse les avoir oubliés et 3) de n'avoir pu les retrouver, malgré le soin mis à les chercher, le jour même et le lendemain. L'effroi, l'émotion, il est surtout en rapport avec le deuxième aspect. Ça m'a effrayé sur le coup et ça m'effraye encore de penser que je puisse ainsi oublier mes bâtons en reprenant mon sac à dos ou encore de remplir mes gourdes avant de partir en randonnée. Ça me préoccupe beaucoup de penser que ma mémoire puisse ainsi défaillir. Serait-ce l'âge? Serait-ce les préoccupations de cette journée, car je sais que cette randonnée vers ce refuge était chargée de sens pour moi. J'ai aussi été juste au-delà de la limite de la fatigue raisonnable ce jour-là. Rien de dramatique côté sécurité, mais tout de même pour moi, un événement-phare dans mon vécu en montagne, mais aussi pas juste au sujet des randonnées en montagne.

Quant au troisième aspect, la recherche elle-même, peu d'effroi, plutôt la déception, mais vite la confiance que le fait de ne pas les retrouver puisse avoir un sens, un message unique pour moi maintenant et aussi face à ce qui vient dans ma vie (« l'à-venir »). Je connais l'emplacement où j'ai « oublié » ces bâtons. Je pourrais le montrer sur la carte topo, le pointer du doigt depuis la vallée, mais je ne sais pas où c'est précisément sur le terrain, au pied de quels rochers parmi tous ceux de cette pente où je me suis arrêté pour vérifier mon itinéraire. Pour moi, la façon de vivre en paix avec cet événement, a été de « métaphoriser » (je dis aussi « mythologiser ») mes bâtons perdus. Ces bâtons-dans-la-montagne ont maintenant valeur de symbole. Ils me sont aussi utiles maintenant, qu'avant, mais différemment. J'ai conscience qu'ils m'habitent et que je les évoque régulièrement depuis, par

exemple, chaque fois que je reprends mon sac à dos après une halte, mais aussi chaque fois que je sais que je quitte le moment présent, par exemple, quand je perçois de l'anxiété. Souvent alors, je me rends compte que je suis dans le futur (déjà au refuge pour le souper) et non dans le moment présent. Dans ce témoignage en réponse à ta demande Pierre, il y a deux situations de référence. Une première où je m'amuse avec la visée à vide dans un projet de création, même si je sais que je vais m'obstiner jusqu'à ce que j'obtienne un résultat satisfaisant. Ici je suis têtu, déterminé, opiniâtre. Et là en montagne, c'est autre chose. Il y a la peur qu'il s'agisse là d'un symptôme de quelque chose de plus profond. Au départ, j'ai associé l'oubli des bâtons à un trouble de la mémoire, mais en fait c'est un trouble de l'attention. Et à ce sujet, ça renvoie à tout le travail sur la présence, sur le fait d'être présent à ce que je fais au moment où je le fais. Puis il y a la recherche des bâtons, et c'est peut-être cet aspect qui rejoint le plus la visée à vide dans le contexte de la remémoration. Et ici, j'ai bien vu les limites techniques que j'avais quand j'étais à la recherche des bâtons perdus. J'ai l'idée qu'une formation à l'auto-explicitation aurait été aidante ici, par la possibilité de mobiliser et d'utiliser des ressources plus fines que celles que j'ai actuellement à ma portée. Tout mon « corps » est bien passé par le chemin qui conduisait aux bâtons. Comment aurais-je pu mieux accéder, seul, à ce qu'il y avait d'inscrit ? Ça me conduit à une question déjà soulevée en lien avec l'explicitation au présent d'une situation passée. En quoi la qualité de la présence au vécu, dans le vécu de référence (V1), influence-t-elle la qualité de l'évocation (en V2), la possibilité d'accéder à ce vécu et de le décrire avec finesse? À suivre.

Mot de la fin. Ce que je comprends d'un des aspects en jeu dans la pratique de l'auto-explicitation, en contraste avec l'entretien d'explicitation, c'est la possibilité d'une activité explicitante qui se déroule dans un temps plus long et autrement circonscrit dans le temps que dans la situation d'un seul entretien. Cet aspect de la possibilité d'être habité par le projet de se demander au sujet d'un thème donné sur plusieurs jours, et l'état de disponibilité à ce qui vient, quand ça vient, à toute heure du jour (ou presque!), me semble être une piste d'enrichissement de l'explicitation, en mode d'auto-explicitation, mais aussi dans le mode de l'entretien de formation ou de recherche. Je comprends en effet maintenant un peu mieux, et sous un autre angle, la source de l'exigence du minimum de trois entretiens que je propose lors de l'établissement d'une entente d'analyse de pratique avec un praticien qui sollicite mon soutien dans sa démarche réflexive. Et aussi l'importance que j'accorde en recherche à la conduite de plus d'un entretien avec les participants aux projets de recherche.

Mon texte est un peu plus long que les deux pages suggérées, mais disons qu'il contient aussi ma contribution « à distance » à la discussion lors du séminaire d'octobre. Au plaisir d'en discuter de vive voix au séminaire de décembre.

Maurice

20 / Armelle Balas 15 septembre 2006

L'effroi ou la « paresse » ?

Avant d'aborder ce que j'ai tenté dernièrement à propos de l'auto-explicitation et ce que j'ai vécu, de mon point de vue à propos de l'effroi, je veux évoquer une expérience durant laquelle « je me suis posé des questions » de manière pré-réfléchie. Je ne connaissais pas encore l'explicitation, j'avais animé, en université d'été un atelier dont j'étais sortie suffisamment « mal en point » pour avoir besoin de prendre du recul à défaut de quoi je savais que je ne pourrais pas « affronter » la suite de l'université d'été et continuer à travailler avec les co-animateurs de l'université. Le soir, après l'atelier, dans ma chambre, sans doute incitée par mon expérience d'adolescente diariste (qui tiens un journal quotidien), j'ai pris un papier et j'ai noté les questions suivantes (de mémoire, mais je crois ne pas trop me tromper) « qu'est-ce qui te gêne ? qu'est-ce qui t'a déçue ? qu'est-ce que tu attendais des co-animateurs de l'université (qui n'animaient pas l'atelier mais qui y assistaient) ? qu'est-ce que tu as obtenu ? quelle importance ? Je me parlais en « tu », mais je ne savais pas – consciemment- que *je me posais des questions*. Je ne me posais pas encore de questions à propos de mon action. J'y ai répondu, par écrit et j'ai pu poursuivre la semaine de travail.

Le mouvement de « recul » questionné par Pierre au début de cette réflexion sur l'effroi tient plus de la « paresse », dans mon expérience.

Depuis que Pierre en parle, j'ai tenté plusieurs fois l'aventure de faire de l'auto-explicitation. Certaines fois « pour voir », mais sans objectifs de production très net. Dans ce contexte, je peux comprendre ce geste de « paresse » ; quand on ne sait pas ce qu'on cherche

Une autre fois, je l'ai tentée par nécessité (faire retour sur ma pratique pour trouver comment j'avais pu éventuellement contribuer au résultat auquel une participante d'un groupe en formation était arrivée). Dans les premiers cas, je ne me suis même pas mise devant mon ordinateur et j'ai abandonné très vite. Dans le dernier cas, je m'y suis mise et voici plusieurs remarques :

Je m'y suis mise, sans effort et même avec une certaine impatience.

Habituellement et dans ce cas singulier, je me mets facilement en évocation et j'ai la croyance (en est-ce une ?) que l'explicitation va me permettre de retrouver ce que j'ai fait et, ce faisant, de découvrir ce que j'ai à découvrir.

Je me suis posé des questions, en sachant que je le faisais cette fois-ci, en me parlant en « tu ».

J'ai produit un écrit de plusieurs pages, décrivant mon activité en interaction avec la stagiaire.

Mais j'ai rencontré plusieurs difficultés :

J'ai produit de l'écrit, mais qui – après en avoir discuté avec Pierre- n'était pas focalisé au bon moment (erreur de débutante, j'ai questionné à partir du résultat, au lieu de remonter en amont !)

Mais, surtout, je n'ai jamais repris mon écrit. C'est ce que j'appelle « la paresse » : ce serait tellement plus confortable d'être accompagnée. La comparaison qui m'est venue, c'est la « gym » quotidienne que je peux décider de faire à la rentrée de septembre : je la pratique un jour, deux jours et puis j'abandonne. Alors que quand je suis inscrite à un cours de gymnastique, j'ai rendez-vous avec quelqu'un qui m'attend.

En revanche, l'effroi, le « je ne vais jamais y arriver », je l'ai croisé au stage de Nadine, lors d'un exercice où il fallait que je trouve un moment vécu qui aille à l'encontre d'une de mes croyances.

Alors là, oui, j'ai rencontré l'effroi : « je ne peux pas trouver un tel moment dans mon expérience »



Les journées Explicitation au Québec en 2006-2007

Les vendredis 3 novembre 2006, 23 février et 11 mai 2007, de 9h30 à 16h30 à l'Université Laval

Maurice Legault

Les journées Explicitation au Québec se tiendront cette année les vendredis 3 novembre 2006, 23 février et 11 mai 2007. Ces journées s'adressent aux personnes qui ont déjà suivi une formation à l'entretien d'explicitation. Le but de cette activité est d'offrir un lieu où les participants peuvent rafraîchir leurs habiletés et approfondir leur compréhension de l'entretien d'explicitation en vue d'une meilleure utilisation effective et réelle dans leur contexte professionnel. Lors de ces journées, les participants 1) s'exercent sur place et en dyade à l'entretien d'explicitation, en position d'intervieweur (B) ou en position d'interviewé (A); 2) reviennent sur ces exercices dans les moments de retour en grand groupe afin d'approfondir la compréhension au sujet de la nature, la portée et les enjeux de l'entretien d'explicitation; 3) s'informent mutuellement des différents contextes d'utilisation de l'entretien d'explicitation, soit l'analyse de pratique, la supervision professionnelle, la recherche, le questionnement en classe, le coaching, etc, et aussi des travaux de recherche, par exemple, ceux en cours dans des projets d'études.

Les modalités d'organisation et de réalisation de ces journées se veulent les plus simples possibles. Il y a la possibilité de participer à l'une ou l'autre ou à toutes ces journées. L'activité est gratuite et il n'y a pas d'inscription formelle, mais on doit m'informer de sa participation par courriel ou par téléphone, au plus tard une semaine à l'avance; étant donné le caractère expérientiel de la proposition de travail, le fait de choisir de participer à une rencontre signifie que l'on choisisse de participer à toute la durée de cette rencontre; la présence de tous les participants du tout début de la journée (9h30) à la toute fin de la rencontre (16h30) est une condition importante pour établir un climat de travail de qualité.

L'an dernier, les rencontres ont réunis entre cinq et huit participants. Deux courts compte-rendus publiés dans la revue *Expliciter* (#62, p. 45-46 et #64 p. 38-39) et disponibles sur le site du GREX (www.expliciter.net) présentent les participants et donnent un aperçu du déroulement des rencontres.

Au plaisir de vous rencontrer dans l'une ou plusieurs de ces rencontres

Maurice Legault

Pour information : Maurice.Legault@fse.ulaval.ca
(Tél. : (418) 659-5482)

Agenda 2006/2007

Lundi 2 octobre 2006

Lundi 11 décembre 2006

Lundi 5 février 2007

Mardi 6 février 2007

*Journée pédagogique pour les formateurs
entretien d'explicitation*

Lundi 26 mars 2007

Lundi 4 juin 2007

Séminaire de Saint Eble du 27/8 au 30/8

Programme du séminaire du GREX

Lundi 2 octobre 2006

de 10h à 17 h 30

I n s t i t u t R e i l l e

34 avenue Reille 75014 Paris

(RER cité Universitaire, bus 88, 21)

- Vécu et couches de vécu : retour sur les expériences de Saint Eble.
- Husserl et Messer, échange avec A. Flajiolet.
- Effroi, confiance et résistance dans la visée à vide. Qu'avons-nous appris ?
- Programme des séminaires 2006-2007

Sommaire du n° 66

1- 32 Husserl et Messer Alain Flajiolet.

33-47 Vécus et couches de vécus P. Vermersch.

48- 71 Le vécu de la visée à vide. Collectif GREX.

Expliciter

Journal du GREX

Groupe de Recherche sur l'Explicitation

Association loi de 1901

8 passage Montbrun

Paris 75014

Tel 01 75 57 89 87

site www.expliciter.net

p.vermersch@gmail.com

Directeur de la publication P. Vermersch

N° d'ISSN 1621-8256